



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM



Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres

LUCRÈCE,

DE

LA NATURE DES CHOSES.

TOME SECOND.





5

C. L. Singer. S.

LUCRÈCE,
DE
LA NATURE DES CHOSES,
TRADUIT
Par LA GRANGE.

TOME SECONDE.

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE.

A PARIS,

Chez BLEUET père, Libraire, pont S. Michel.

L'an deuxième de la République.

181212-D

2

LUCRÈCE,

DE LA

NATURE DES CHOSES,

LIVRE TROISIÈME.

S U J E T

D U T R O I S I È M E L I V R E .

CE Livre est employé tout entier à traiter de l'ame humaine : c'était l'objet essentiel de la philosophie d'Épicure ; c'est aussi celui vers lequel Lucrèce paraît avoir réuni tous ses efforts. Après une espèce d'invocation à Épicure, comme au génie de la philosophie, dont le secours lui est particulièrement nécessaire dans cette partie de son poème, il fait sentir l'importance du sujet qu'il va traiter, en ce que l'ignorance où sont les hommes sur la nature de leur ame, leur inspire cette crainte de la mort qu'il regarde comme l'unique source de tous les maux et de tous les crimes. Il entre ensuite en matière, et s'efforce de prouver : 1°. que l'*ame* est une partie réelle de nous-mêmes, et non pas une affection générale de la machine, une *harmonie*, comme l'ont voulu quelques philosophes : 2°. que l'*ame* ne forme qu'une même substance conjointement avec l'*esprit* qui réside au centre de la poitrine, tandis que l'ame est répandue dans tout le corps ; 3°. qu'ils sont l'un et l'autre *corporels*, quoique formés des atomes les plus subtils de la nature : 4°. que bien loin d'être simples, ils résultent au contraire de quatre principes, le *souffle*, l'*air*, la *chaleur*, et un quatrième (qui paraît n'être autre chose que les *esprits animaux*) auquel le poète ne donne pas de nom, et qu'il regarde comme l'ame de notre ame : 5°. que ces quatre principes sont mélangés et combinés, sans pouvoir jamais agir à part, n'étant, pour ainsi dire, que différentes propriétés d'une même substance, mais qu'ils peuvent dominer plus ou moins, et que delà naît la différence des caractères : 6°. que l'ame et le corps sont tellement unis, qu'ils ne peuvent subsister l'un sans l'autre ; mais qu'il ne faut pas croire pourtant, comme l'a prétendu Démocrite, qu'à chaque élément du corps réponde un élément

S U J E T D U L I V. I I I. 5

de l'ame. Après tous ces détails, il vient à son but, et tâche de prouver que l'ame naît et meurt en même temps que le corps, dogme impie qu'il établit sur trente preuves. D'où il conclut que la mort n'est pas à craindre, et que les hommes ont tort de se désespérer d'un état qui les rend ce qu'ils étaient avant que de naître.

T. LUCRETII

C A R I

DE RERUM NATURA,

LIBER TERTIUS.

E TENEBRIS tantis tam clarum extollere lumen
Qui primus potuisti, illustrans commoda vitæ,
Te sequor, ô Graiæ gentis decus; inque tuis nunc
Fixa pedum pono pressis vestigia signis,
Non ita certandi cupidus, quàm propter amorem
Quòd te imitari aveo. Quid enim contendat hirundo
Cyenis? aut quidnam tremulis facere artibus hædi
Consimile in cursu possint, ac fortis equi vis?
Tu pater, et rerum inventor, tu patria nobis
Suppeditas præcepta, tisque ex, inclute, chartis,
Floriferis ut apes in saltibus omnia libant,
Omnia nos itidem depascimur aurea dicta,
Aurea, perpetuâ semper dignissima vitâ.

NAM simul ac ratio tua cœpit vociferari,
Naturam rerum haud divinâ mente coortam,
Diffugiunt animi terrores; mœnia mundi
Discedunt; totum video per inane geri res;
Apparet Divûm numen sedesque quietæ,
Quas neque concutiunt venti, neque nubila nimbis

LUCRÈCE,

DE LA

NATURE DES CHOSES,

LIVRE TROISIÈME.

O TOI, l'ornement de la Grèce, qui le premier portas la lumière au milieu des ténèbres, pour éclairer l'homme sur ses vrais intérêts, je suis tes pas, j'ose marcher sur tes traces; mais comme ton disciple, et non pas comme ton rival. Vit-on jamais l'hirondelle défier le cygne, et le chevreau tremblant s'élancer dans la carrière comme le coursier vigoureux? O mon père! ô génie créateur! quelles sages leçons tu donnes à tes enfans! L'abeille ne cueille pas plus de miel sur les fleurs, que nous ne puissions de vérités précieuses dans tes divins écrits, dignes d'être médités à jamais.

Du sein de la sagesse, tu nous cries que l'univers n'est point l'ouvrage des dieux: aussitôt les terreurs de la superstition s'évanouissent; les bornes du monde disparaissent; je vois l'univers se former au milieu du vide; je vois la cour des dieux dans ces tranquilles demeures qui ne sont jamais ébranlées par les vents ni troublées par les orages, que respectent les flocons de

8 L U C R E T I I L I B. I I I.

Adspargunt, neque nix acri concreta pruinâ
Cana cadens violat, semperque innubilus æther
Integit, et largè diffuso lumine ridet.
Omnia suppeditat porro Natura, neque ulla
Res animi pacem delibrat tempore in ullo :
At contrâ nusquam apparent Acherusia templa ;
Nec ¹ tellus obstat, quin omnia dispiciantur,
Sub pedibus quæcunque infrâ per inane geruntur.
His tibi me rebus quædam divina voluptas
Percipit atque horror, quòd sic Natura, tuâ vi,
Tam manifesta patet ex omni parte resecta.

ET quoniam docui, cunctarum exordia rerum
Qualia sint ; et quàm variis distantia formis,
Sponte suâ volitent alterno percita motu,
Quoque modo possint ex his res quæque creari :
Hasce secundùm res animi natura videtur,
Atque animæ claranda meis jam versibus esse ;
Et metus ille foràs præceps Acheruntis agendus
Funditùs, humanam qui vitam turbat ab imo,
Omnia suffundens mortis nigore, neque ullam
Esse voluptatem liquidam puramque relinquit.

NAM, quòd sæpe homines morbos magis esse timendos
Infamemque ferunt vitam, quàm Tartara lethi ;
Et se scire animi ² naturam, sanguinis esse ;
Nec prorsum quidquam, nostræ rationis egere :

la neige condensés par le froid piquant , qu'échauffe sans cesse un air pur , et auxquelles sourit le brillant dieu du jour. C'est à ces intelligences célestes que la Nature prodigue tous ses biens. Rien ne peut en aucun temps altérer la paix de leurs ames : ils ne voient point le noir séjour de l'Achéron , et la terre ne les empêche point de contempler sous leurs pieds les scènes diverses qui se passent dans le vide. Ces grands objets m'inspirent une volupté divine , et j'éprouve un saint frémissement , en considérant par quel heureux effort tu as su déchirer le voile dont se couvrait la Nature.

JUSQU'ICI , Memmius , nous avons examiné les qualités des atomes , leurs différentes figures , les mouvements réciproques dont ils sont sans cesse agités , et auxquels tous les êtres doivent leur existence. La suite de ce poème jettera quelque jour sur la nature de l'esprit et de l'ame , et portera les derniers coups aux phanômes de l'Achéron , à ces sombres chimères qui empoisonnent le bonheur dans sa source , qui donnent à toutes nos idées la teinte lugubre de la mort , et qui ne nous laissent jouir d'aucune volupté pure.

VOUS trouverez sans doute des hommes qui vous diront que la douleur et l'infamie sont plus à craindre que les abymes de la mort , qu'ils n'ignorent pas que l'ame est de la nature même du sang , et qu'ils n'ont pas

Hinc licet advertas animum, magis omnia laudis,
 Aut etiam venti, si fert ita fortè voluntas,
 Jactari causâ, quàm quòd res ipsa probetur;
 Extorres iidem patriâ, longèque fugati
 Conspectu ex hominum, fœdati crimine turpi,
 Omnibus ærumnis affecti denique, vivunt;
 Et, quòcunque tamen miseri venère, parentant;
 Et nigras mactant pecudes; et manibu' divis
 Inferiâs mittunt; multòque in rebus acerbis
 Acriùs advertunt animos ad Relligionem.
 Quò magis in dubiis hominem spectare periclis
 Convenit, adversisque in rebus noscere qui sit;
 Nam veræ voces tum demum pectore ab imo
 Ejiciuntur; et eripitur persona, manet res.

DENIQUE³ avarities, et honorum cæca cupido,
 Quæ miseros homines cogunt transcendere fines
 Juris, et interdum socios scelerum atque ministros,
 Noctes atque dies niti præstante labore
 Ad summas emergere opes; hæc volnera vitæ
 Non minimam partem mortis formidine aluntur.
 Turpis enim fama, et contemptus, et acris egestas,
 Semota ab dulci vitâ stabilique videntur;
 Et quasi jam lethi portas cunctarier ante:
 Unde homines, dum se, falso terrore coacti,
 Refugisse volunt longè, longèque recesse,
 Sanguine civili rem conflant; divitiasque

besoin des leçons de notre philosophie. Mais voulez-vous être convaincu que c'est le desir de la gloire, ou plutôt d'une vaine fumée, et non pas la persuasion, qui leur dicte ces discours ? Considérez ces mêmes hommes, bannis de leur patrie, proscrits de la société, flétris par des accusations infamantes, en proie aux peines les plus amères : ils vivent pourtant ; et, en quelque lieu qu'ils traînent leurs malheurs, ils y célèbrent des funérailles, ils égorgent des brebis noires, ils sacrifient aux mânes, et l'adversité réveille encore plus vivement dans leurs esprits toutes les idées religieuses. Ce sont donc les dangers qui nous apprennent à juger les hommes : la secousse du malheur chasse la vérité de leur ame, fait tomber le masque, et montre l'homme à nu.

ENFIN l'avarice et l'aveugle desir des honneurs, ces passions actives qui forcent l'homme à franchir les bornes de l'équité, qui lui font entreprendre ou partager des crimes, qui l'assujettissent nuit et jour aux plus durs travaux pour s'élever à la fortune ; ces poisons de la société, c'est en grande partie la crainte de la mort qui les verse dans nos ames. L'ignominie, le mépris et l'indigence paraissent incompatibles avec une vie douce et tranquille : on les regarde comme le cortège de la mort. C'est pour se dérober à ces lugubres avant-coureurs, que l'homme, en proie à ses fausses alarmes, cimente sa fortune du sang de ses concitoyens, accu-

Conducunt avidi, cædem cædi accumulantes ;
 Crudeles gaudent in tristi funere fratris ;
 Et consanguineûm mensas odère timentque.

CONSIMILI ratione , ab eodem sæpe timore
 Macerat invidia : ante oculos illum esse potentem ,
 Illum aspectari , claroque incedere honore ;
 Ipsi se in tenebris volvi cænoque queruntur.
 Intereunt partim statuarum et nominis ergo :
 Et sæpe usque adeo , mortis formidine , vitæ
 Percipit humanos odium lucisque videndæ ,
 Ut sibi consiscant mœrenti pectore lethum :
 Obliti fontem curarum hunc esse timorem ,
 Hunc vexare pudorem , hunc vincula amicitiaï
 Rumpere , et in summo pietatem evertere fundo :
 Nam jam sæpe homines patriam , carosque parentes
 Prodiderunt , vitare Acherusia templa petentes.

NAM , veluti pueri trepidant , atque omnia cæcis
 In tenebris metuunt : sic nos , in luce , timemus
 Interdum , nihilò quæ sunt metuenda magis , quàm
 Quæ pueri in tenebris pavitant , finguntque futura :
 Hunc igitur terrorem animi tenebrasque , necesse est
 Non radii solis neque lucida tela diei
 Discussant , sed Naturæ species ratioque.

PRIMUM animum dico , *mentem* quem sæpe vocamus ,
 In quo consilium vitæ regimenque locatum est ,

mule des trésors en accumulant des crimes, suit avec joie les funérailles de son frère, et redoute les festins de ses parents.

C'EST la même crainte de la mort qui ronge le cœur de l'envieux : elle lui répète que les distinctions et la puissance sont pour les grands de la terre, et pour lui la fange et l'avilissement. Une partie de ces malheureux s'immolent au desir d'un vain nom et d'une statue. La crainte de la mort inspire à d'autres un tel dégoût pour la vie, que souvent le désespoir les arme contre eux-mêmes. Hélas ! ils ignoraient que la source de leurs peines était cette crainte même de la mort ; que c'est elle qui persécute l'innocence, qui brise les liens de l'amitié, et qui foule aux pieds la nature elle-même. En effet, n'a-t-on pas vu souvent des hommes trahir leur patrie, leurs parents, leurs devoirs les plus saints, pour éviter la mort ?

LES enfants s'effrayent de tout pendant la nuit ; et nous-mêmes, en plein jour, nous sommes les jouets de terreurs aussi frivoles. Pour bannir ces alarmes, pour dissiper ces ténèbres, il est besoin, non des rayons du soleil ni de la lumière du jour, mais de l'étude réfléchie de la Nature.

ÉTABLISSONS d'abord, ô Memmius ! que l'esprit humain, ce principe de nos actions, auquel nous don-

Esse hominis partem, nihilò minùs ac manus et pes
 Atque oculi, partes animantis totius extant :
 Qamvis multa quidem sapientùm turba putârunt,
 Sensum animi certâ non esse in parte locatum,
 Verùm habitum quemdam vitalem corporis esse,
Harmoniam † Graii quam dicunt ; quod faciat nos
 Vivere cum sensu, nullâ cùm in parte siet mens :
 Ut bona sæpe valetudo cùm dicitur esse
 Corporis, et non est tamen hæc pars ulla valentis :
 Sic animi sensum non certâ parte reponunt :
 Magnopere in quo mî diversi errare videntur.

SÆPE utique in promptu corpus quod cernitur, ægrit,
 Cùm tamen ex aliâ lætamur parte latenti ;
 Et retro fit, uti contrâ sit sæpe vicissim
 Cùm miser ex animo, lætatur corpore toto :
 Non alio pacto, quàm si pes cùm dolet ægri,
 In nullo caput interea sit fortè dolore.

PRÆTEREA molli somno cùm deditâ membra,
 Effusumque jacet sine sensu corpus onustum,
 Est aliud tamen in nobis, quod tempore in illo
 Multimodis agitur, et omnes accipit in se
 Lætitiæ motus et curas cordis inanes.

NUNC animam quoque ut in membriscognoscere possis
 Esse, neque harmoniam corpus retinere solere ;
 Principiò fit uti, detracto corpore multo,

nous souvent le nom d'*intelligence*, est une partie de nos corps aussi réelle que les mains, les pieds et les yeux. En vain une foule de philosophes nous assurent que le sentiment n'a point dans l'homme de siège particulier; qu'il n'est qu'une habitude vitale du corps, nommée par les Grecs *harmonie*, parcequ'il anime la machine, sans y occuper un lieu déterminé; et que, comme la santé est une manière-d'être, et non pas une partie de nos corps, il ne faut pas non plus assigner à l'ame un siège particulier. Cette opinion s'écarte infiniment de la vérité.

CAR nous voyons souvent le corps, l'enveloppe extérieure, souffrir, quand le principe intérieur est satisfait; souvent au contraire l'ame est rongée de maux dans un corps sain et vigoureux. Ainsi quelquefois les pieds sentent de la douleur, sans que la tête en reçoive l'atteinte.

D'AILLEURS, quand nos membres appesantis se livrent au sommeil, dans ces moments de calme où le corps est privé de sentiment, il y a en nous un autre principe qui éprouve à sa place ou le tressaillement de la joie, ou le tourment de l'inquiétude.

MAIS, pour vous faire connaître que l'ame reste dans nos membres lors même que l'harmonie en est troublée, considérez qu'après la perte d'une partie du corps, le

Sæpe tamen nobis in membris vita moretur ;
 Atque eadem rursùs , cùm corpora pauca caloris
 Diffugère , foràsque per os est editus aër ,
 Deserit extemplò venas , atque ossa relinquit :
 Noscere ut hinc possis , non æquas omnia partes
 Corpora habere , neque ex æquo fulcire salutem ;
 Sed magis hæc , venti quæ sunt calidique vaporis
 Semina , curare in membris ut vita moretur :
 Est igitur calor ac ventus vitalis in ipso
 Corpore , qui nobis moribundos deserit artus.

QUA PROPTER, quoniam est animi natura reperta
 Atque animæ , quasi pars hominis ; redde harmoniæ
 Nomen ab organico saltu delatum Heliconis ,
 Sive aliunde ipsi porro traxère , et in illam
 Transtulerunt , proprio quæ tum res nomine egebat.
 Quidquid id est , habeant ; tu cætera percipe dicta.

NUNC animum atque animam dico conjuncta teneri
 Inter se , atque unam naturam conficere ex se ;
 Sed caput esse quasi , et dominari in corpore toto
 Consilium , quod nos animum mentemque vocamus ,
 Idque situm mediâ regione in pectoris hæret ;
 Hic exultat enim pavor ac metus , hæc loca circum
 Lætitiæ mulcent : hic ergo mens animusque est :
 Cætera pars animæ , per totum dissita corpus ,
 Paret , et ad numen mentis nomenque movetur ;
 Idque sibi solum per se sapit et sibi gaudet ,

sentiment anime toujours la machine , tandis que quelques particules de chaleur de moins , ou la simple expiration de l'air , suffit pour chasser la vie de nos organes : D'où vous pouvez conclure que toutes les parties de nos corps n'y jouent pas le même rôle , ne sont pas également essentielles à notre conservation ; que la chaleur et l'air sont les principaux soutiens de la vie , les derniers éléments qui se retirent de nos membres mourants.

PUISQUE vous ne doutez point que l'esprit et l'ame ne fassent partie de nos corps , rendez aux Grecs leur mot d'harmonie , que le besoin , sans doute , leur a fait emprunter du mélodieux Hélicon ou de quelque autre source. Qu'ils le gardent pour eux , qu'ils s'en repaissent ; et vous , suivez le fil de mes raisonnements.

JE DIS que l'esprit et l'ame sont étroitement unis , et forment une même substance. Mais le jugement est , pour ainsi dire , le chef : c'est lui qui commande au corps , sous les noms d'esprit et d'intelligence. Il habite au centre de la poitrine ; c'est là qu'on sent palpiter la crainte et la terreur ; c'est là que le plaisir fait éprouver ses doux tressaillements : c'est donc là le siège de la sensibilité. L'ame , substance subalterne , répandue dans tout le reste du corps , attend pour se mouvoir le signal de l'esprit. L'esprit seul a le privilège de s'entretenir avec

Cùm neque res animam, neque corpus commovet ulla.
 Et quasi, cùm caput aut oculus, tentante dolore,
 Læditur in nobis, non omni concruciamur
 Corpore: sic animus nonnunquam læditur ipse,
 Lætitiâque viget, cùm cætera pars animai
 Per membra atque artus nullâ novitate cietur:
 Verùm, ubi vehementi magis est commota metu mens,
 Consentire animam totam per membra videmus;
 Sudores itaque et pallorem existere toto
 Corpore, et infringi linguam, vocemque aboriri,
 Caligare oculos, sonere aures, succidere artus;
 Denique concidere ex animi terrore videmus
 Sæpe homines: facilè ut quivis hinc noscere possit,
 Esse animam cum animo conjunctam, quæ cùm animi vi
 Percussa est, exin corpus propellit et icit.

HÆC eadem ratio naturam animi, atque animai
 Corpoream⁵ docet esse: ubi enim propellere membra,
 Corripere ex somno corpus, mutareque voltum,
 Atque hominem totum regere ac versare videtur:
 (Quorum nil fieri sine tactu posse videmus,
 Nec tactum porro sine corpore) nonne fatendum est
 Corporeâ naturâ animum constare animamque?

PRÆTEREA pariter fungi cum corpore, et unâ
 Consentire animum nobis in corpore cernis:
 Si minùs offendit vitam vis horrida lethi,

lui-même, et de jouir de son être dans les moments où l'ame et le corps n'éprouvent aucune impression. Et de même que la tête ou l'œil peut ressentir une douleur particulière, sans que la machine entière en soit affectée; ainsi l'esprit est souvent abattu par le chagrin, ou animé par la joie, sans que l'ame change sa manière d'être dans nos membres. Mais quand l'esprit est saisi d'une crainte plus violente, nous voyons aussitôt l'ame entière y prendre part, le corps se couvrir de sueur et de pâleur, la langue bégayer, la voix s'éteindre, la vue se troubler, les oreilles tinter, les membres s'affaïsser; et souvent le trépas est la suite de ces terreurs soudaines. Tant est intime l'union de l'esprit et de l'ame, puisque celle-ci ne frappe le corps que du même coup qu'elle a reçu de l'esprit!

DE cette expérience vous pouvez encore conclure que l'esprit et l'ame sont d'une nature corporelle. Car, s'ils font mouvoir nos membres, s'ils nous arrachent des bras du sommeil, s'ils altèrent la couleur du visage, et gouvernent à leur gré l'homme entier; comme ces opérations supposent un contact, et le contact une substance corporelle, vous ne pouvez refuser à l'esprit et à l'ame la nature de la matière.

D'AILLEURS, ne voyez-vous pas l'ame partager les fonctions du corps, et les impressions qu'il reçoit? Si le coup n'est point mortel, si le choc n'endommage.

Ossibus ac nervis disclusis intùs adacta ;
 Attamen ⁶ insequitur langor , terræque petitus
 Suavis , et in terra mentis qui gignitur æstus ,
 Interdumque quasi exurgendi incerta voluntas.
 Ergo corpoream naturam animi esse necesse est ,
 Corporeis quoniam telis ictuque laborat.

Is tibi nunc animus quali sit corpore , et unde
 Constiterit , pergam rationem reddere dictis.

PRINCIPIO esse aio persubtilem , atque minutis
 Perquàm corporibus factum constare ; id ita esse ,
 Hinc licet advertas animum ut pernoscere possis :
 Nil adeo fieri celeri ratione videtur ,
 Quàm si mens fieri proponit et inchoat ipsa :
 Ocius ergo animus , quàm res se perciet ulla ,
 Ante oculos quarum in promptu Natura videtur :
 At quod mobile tantopere est , constare rotundis
 Perquàm seminibus debet , perquàmque minutis ,
 Momine uti parvo possint impulsa moveri ;
 Namque movetur aqua et tantillo momine flutat ,
 Quippe volubilibus parvisque creata figuris :
 At contrà mellis constantior est natura ,
 Et pigri latices magis , et cunctantior actus ;
 Hæret enim inter se magis omnis materiai
 Copia ; nimirum quia non tam lævibus extat
 Corporibus , neque tam subtilibus atque rotundis ;
 Namque papaverum , aura potest suspensa levisque

point les os et le tissu des nerfs , il en résulte néanmoins une défaillance générale, un doux abandon des membres, une pente délicieuse à tomber, suivie d'efforts combattus par une volonté indécise de se relever. La nature de l'ame est donc corporelle , puisque nous lui voyons éprouver toutes les impressions du corps.

MAIS quels sont les éléments de cette ame ? De quelle espèce d'atomes est-elle composée ? La suite va vous l'apprendre.

JE dis d'abord qu'elle résulte de principes très-subtils et très-déliés : vous en conviendrez , si vous réfléchissez à l'étonnante promptitude avec laquelle l'ame se décide et agit. La Nature ne nous montre point de corps plus actifs : or, cette grande mobilité suppose des éléments arrondis et déliés , qui la forcent de céder aux plus légères impulsions. Si l'eau se meut avec facilité , si la moindre cause la met en agitation , c'est qu'elle a des atomes plus subtils et plus divisés. Au contraire , le miel est plus tardif , sa liqueur plus lente , son écoulement moins facile , parceque ses parties se lient et s'embarrassent , étant moins lisses , moins subtiles et moins arrondies. Le souffle le plus insensible dissipe en un moment un amas de graines de pavots , mais

Cogere, ut ab summo tibi diffluat altus acervus;
 At contrà lapidum coniectum spiclorumque,
 Nenu potest. Igitur parvissima corpora quantò
 Et lævissima sunt, ita mobilitata feruntur:
 At contrà, quò quæque magis cum corpore magno
 Asperaque inveniuntur, eò stabilita magis sunt.

NUNC igitur, quoniam est animi natura reperta
 Mobilis egregiè; perquàm constare necesse est
 Corporibus parvis et lævibus atque rotundis:
 Quæ tibi cognita res in multis, ô bone, rebus
 Utilis invenietur, et opportuna cluebit.

HÆC quoque res etiam naturam deliquat ejus,
 Quàm tenui constet texturâ, quàmque loco se
 Contineat parvo, si possit conglomerari;
 Quod simul atque hominem lethi segura quies est
 Indepta, atque animi natura animæque recessit;
 Nil ibi limatum de toto corpore cernas
 Ad speciem, nihil ad pondus: mors omnia præstat,
 Vitalem præter sensum calidumque vaporem.
 Ergo animam totam perparvis esse necesse est
 Seminibus, nexam per venas, viscera, nervos:
 Quatinus omnis ubi è toto jam corpore cessit,
 Extima membrorum circum-cæsura tamen se
 Incolumen præstat, nec defit ponderis hilum:
 Quod genus est Bacchi cùm flos evanuit; aut cùm
 Spiritus unguenti suavis diffugit in auras;

il ne peut rien sur un monceau de pierres ou sur un faisceau de lances. La mobilité des corps est donc proportionnée à leur petitesse et au poli de leur surface, et ils ont d'autant plus de consistance, que leurs éléments sont plus grossiers et plus anguleux.

AINSI l'ame, cette substance si mobile, doit être formée des atomes les plus petits, les plus lisses et les plus arrondis. Vous sentirez plus d'une fois, Memmius, l'importance et l'utilité de ce principe.

UNE autre expérience vous convaincra de la nature de cet invisible agent, de la finesse de son tissu, du peu d'espace qu'il occuperait si l'on pouvait le condenser. Quand l'homme, après la retraite de l'esprit et de l'ame, jouit du repos de la mort, les membres ne perdent rien ni de leur forme ni de leur poids : la mort, en ôtant le sentiment et la chaleur, ne touche point au reste. Ainsi cette précieuse substance que la Nature a liée à nos veines, à nos nerfs, à nos viscères, est composée de molécules infiniment petites, puisque sa sortie ne cause aucune diminution ni dans la surface ni dans la masse des corps. Ainsi le vin après avoir perdu son esprit, les parfums après avoir dissipé leur odeur,

Aut aliquo cùm jam succus de corpore cessit ;
 Nil oculis tamen esse minor res ipsa videtur
 Propterea , neque detractum de pondere quidquam :
 Nimirum, quia multa minutaque semina succos
 Efficiunt, et odorem in toto corpore rerum :
 Quare etiam atque etiam mentis naturam animæque ,
 Scire licet perquàm paucillis esse creatam
 Seminibus, quoniam fugiens nil ponderis aufert.

NEC tamen hæc simplex nobis natura putanda est ;
 Tenuis enim quædam moribundos deserit ⁷ aura ,
 Mista vapore ; vapor porro trahit aëra secum ;
 Nec calor est quisquam , cui non sit mistus et aër ;
 Rara quòd ejus enim constat natura , necesse est
 Aëris inter eum primordia multa cieri.
 Jam triplex animi est igitur natura reperta.

NEC tamen hæc sat sunt ad sensum cuncta creandum:
 Nil ⁸ horum quoniam recipit mens posse creare
 Sensiferos motus , quædam qui mente voluent ;
 Quarta quoque his igitur quædam natura necesse est
 Attribuatur : ea est omnino nominis expers,
 Quâ neque mobilius quidquam, neque tenuius extat ,
 Nec magis è parvis aut lævibus ex elementis,
 Sensiferos motus quæ didit prima per artus :
 Prima cietur enim , parvis perfecta figuris ;
 Inde calor motus , et venti cæca potestas
 Accipit ; inde aër ; inde omnia mobilitantur ;

les corps savoureux épuisés de sucs, ne paraissent ni moindres à la vue ni plus légers au poids, parceque les sucs et les odeurs ne sont que les parties les plus subtiles des corps. Je le répète donc : l'esprit et l'ame sont les atomes les plus légers de la machine, puisque en la quittant ils n'ôtent rien à son poids.

NE croyez pas cependant que l'ame soit une substance simple. Les mourants exhalent un souffle léger mêlé de chaleur. La chaleur ne peut exister sans air, parceque ses parties n'étant pas étroitement liées, il est impossible qu'il ne se glisse quelques molécules d'air dans les interstices. Voilà donc déjà trois éléments de l'ame de trouvés.

MAIS ce n'est pas encore assez pour produire le sentiment; et l'on ne conçoit pas qu'aucun d'eux puisse créer ces mouvements de sensation, qui mettent l'entendement en jeu. Il faut donc leur joindre un quatrième principe. Nous en ignorons absolument le nom; mais rien n'égale la mobilité, la finesse et le poli de ses éléments. C'est cet agent inconnu qui le premier imprime à nos membres le mouvement de la vie. Il doit à la petitesse de ses atomes d'être mis le premier en agitation : aussitôt le mouvement se communique à la chaleur, au souffle et à l'air; alors toute la machine est en

Tum quatitur sanguis ; tum viscera persentiscunt
 Omnia , postremo datur ossibus atque medullis
 Sive voluptas est , sive est contrarius ardor.

NECTemerè huc dolorusque potest penetrare , neque acre
 Permanare malum , quin omnia perturbentur ;
 Usque adeo ut vitæ desit locus , atque animai
 Diffugiant partes per caulas corporis omnes :
 Sed plerumque fit in summo quasi corpore finis
 Motibus : hanc ob rem vitam retinere valemus.

NUNC ea ⁹ quo pacto inter sese mista , quibusque
 Compta modis vigeant , rationem reddere aventem
 Abstrahit invitum patrii sermonis egestas :
 Sed tamen , ut potero summatim attingere , tangam.
 Inter enim cursant primordia principiorum
 Motibus inter se , nihil ut secernier unum
 Possit , nec spatio fieri divisa potestas ;
 Sed quasi multæ vis unius corporis extant :
 Quod genus , in quovis animantùm viscere volgò
 Est odor , et quidam calor et sapor , et tamen ex his
 Omnibus est unum perfectum corporis augmen :
 Sic calor atque aër , et venti cæca potestas
 Mista , creant unam naturam , et mobilis illa
 Vis , initum motûs ab se quæ dividit ollis ,
 Sensifer unde oritur primùm per viscera motus :

action ; alors le sang bat dans nos veines , les viscères deviennent sensibles , les os et la moëlle éprouvent l'impression du plaisir ou de la douleur.

MAIS la douleur ni aucun mal violent ne peut pénétrer jusqu'à ce quatrième élément , sans causer dans toute la machine un désordre tel , que la vie ne trouve plus d'asyle , et que l'ame décomposée se sauve du corps par toutes les issues. Heureusement la plupart de ces chocs destructeurs bornent leur impression à la surface de nos corps ; précaution de la Nature , à laquelle nous devons notre conservation.

MAINTENANT, ô Memmius ! par quel lien secret, par quel mélange intérieur ces quatre éléments peuvent-ils se combiner et faire un tout sensible ? La disette de notre langue m'interdit ces détails ; je me borne donc à vous en tracer de mon mieux une légère esquisse. Les atomes de ces quatre principes , mêlés ensemble , se meuvent de concert, sans pouvoir jamais se séparer, ni exercer leurs facultés à part , mais comme diverses puissances d'un seul et même tout ; et , comme dans les viscères des animaux on distingue à la fois une odeur , une couleur, et une saveur propre , quoique de la réunion de ces trois qualités résulte une seule et même substance ; ainsi la chaleur, l'air et le souffle , cet agent secret , forment un même tout, conjointement avec cet élément actif qui leur donne le principe du mouvement,

Nam penitùs prorsum latet hæc natura subestque ;
Nec magis hâc infra quidquam est in corpore nostro ,
Atque anima est animæ proporrò totius ipsa :
Quod genus in nostris membris et corpore toto ,
Mista latens animi vis est animæque potestas ;
Corporibus quia de parvis paucisque creata est :
Sic tibi nominis hæc expers vis , facta minutis
Corporibus , latet ; atque animã totius ipsa
Proporrò est anima , et dominatur corpore toto :
Consimili ratione necesse est ventus et aër
Et calor inter se vigeant , commista per artus ;
Atque aliis aliud subsit magis emineatque ,
Ut quiddam fieri videatur de omnibus unum ;
Ne calor ac ventus seorsum , seorsumque potestas
Aëris interimant sensum diductaque solvant.

EST etiam calor ille animo , quem sumit in ira ,
Cùm ferviscit , et ex oculis micat acribus ardor :
Est et frigida multa comes formidinis aura ,
Quæ ciet horrorem in membris , et concitat artus :
Est etiam quoque pacati status aëris ille ,
Pectore tranquillo qui fit voltuque sereno :
Sed calidi plus est illis , quibus acria corda ,
Iracundaque mens facilè efferviscit in ira :
Quo genere in primis vis est violenta leonum ,
Pectora qui fremitu rumpunt plerumque gementes ,

et qui fait naître le sentiment dans toute la machine. C'est au centre de nos corps qu'est caché cet agent principal : nous n'avons point de parties plus intimes ; c'est l'ame de notre ame : et de même que l'esprit et l'ame se mêlent en secret dans nos membres , parcequ'ils sont formés d'un petit nombre d'atomes déliés ; de même ce principe qui n'a pas de nom , et qui doit son existence à des corpuscules très-subtils , est caché au fond de nous-mêmes , où il est tout à la fois , je le répète , et l'ame de notre ame , et le mobile de nos corps. Le souffle , l'air et la chaleur ne peuvent de même produire la vie dans nos membres , qu'à l'aide d'un pareil mélange ; et , bien que chacun de ces éléments puisse dominer sur les autres , ou en être dominé , leur assemblage n'en doit pas moins former un seul tout : s'ils agissent à part , ç'en est fait du sentiment ; leur séparation rompt tous les liens de la vie.

NÉANMOINS ils ont chacun leurs fonctions particulières. C'est la chaleur qui allume la colère , qui fait bouillonner le sang et étinceler les yeux. Le souffle , vapeur froide , accompagne la crainte , fait frissonner et tressaillir les membres. Enfin c'est à l'air , le plus tempéré des quatre principes , que nous devons cet état paisible de l'ame qui répand la sérénité sur le visage. La chaleur domine dans les cœurs bouillants , colères , faciles à s'allumer. Tel est sur-tout le lion , quadrupède fougueux , dont les flancs sont émus et gonflés sans cesse par

30 LUCRETII LIB. III.

Nec capere irarum fluctus in pectore possunt.
At ventosa magis cervorum frigida mens est,
Et gelidas citiùs per viscera concitat auras,
Quæ tremulum faciunt membris existere motum.
At natura bouum placido magis aëre vivit,
Nec nimis irai fax unquam subdita percit,
Fumida suffundens cæcæ caliginis umbras,
Nec gelidi torpet telis perfixa pavoris :
Inter utrosque sita est, cervos sævosque leones.

Sic hominum genus est : quamvis doctrina politos
Constituat pariter quosdam , tamen illa relinquit
Naturæ cujusque animæ vestigia prima ,
Nec radicitùs evelli mala posse putandum est ,
Quin procliviùs hic iras decurrat ad acres ,
Ille metu citiùs paulò tentetur , at ille
Tertius accipiat quædam clementiùs æquo :
Inque aliis rebus multis differre necesse est
Naturas hominum varias moresque sequaces :
Quorum ego nunc nequeo cæcas exponere causas ,
Nec reperire figurarum tot nomina , quot sunt
Principiis , unde hæc oritur variantia rerum :
Illud in his rebus videor firmare potesse ;
Usque adeò ^{1º} naturarum vestigia linqui
Parvola , quæ nequeat ratio depellere dictis ,
Ut nihil impediat dignam diis degere vitam.

Hæc igitur natura tenetur corpore ab omni ;

d'affreux rugissements, et dont la poitrine ne peut contenir les transports furieux. C'est le vent qui glace l'ame des cerfs, qui fait circuler rapidement dans leurs viscères un air froid, et qui excite dans leurs membres un tremblement général. Le bœuf doit la vie à un air plus tempéré : son ame, inaccessible aux feux de la colère et aux traits de la crainte, n'est jamais ni offusquée par de noires vapeurs, ni engourdie par un froid pénétrant ; elle tient le milieu entre celles du lion cruel et du cerf timide.

IL en est de même des hommes. L'éducation, en perfectionnant quelques ames, ne peut effacer ces traits dominants que la main de la Nature elle-même y a gravés. N'espérez pas pouvoir extirper les germes des vices, guérir celui-ci de son penchant à la colère, celui-là de sa timidité, un autre de cette faiblesse qui le rend en quelques circonstances plus indulgent qu'il ne faut. Il y a des différences essentielles dans les caractères, comme dans les mœurs qui en sont la suite. Je ne puis maintenant en développer les causes secrètes, ni trouver assez de noms pour les figures des principes d'où résulte cette diversité ; mais je crois pouvoir assurer que l'étude et la réflexion, sans faire disparaître ces traces primitives, les affaiblissent à un tel point, que rien ne nous empêche d'aspirer à l'heureux calme dont jouissent les immortels.

NOTRE corps est donc l'enveloppe de l'ame, qui de

Ipsaque corpōris est custos , et causa salutis :
 Nam communibus inter se radicibus hærent ,
 Nec sine pernicie divelli posse videntur .
 Quod genus è thuris glebis evellere odorem
 Haud facile est , quin intereat natura quoque ejus :
 Sic animi atque animæ naturam corpore toto
 Extrahere haud facile est , quin omnia dissolvantur :
 Implexis ita principiis , ab origine prima ,
 Inter se fiunt , consorti prædita vitâ :
 Nec sine vi quidquam alterius sibi posse videtur
 Corporis atque animi seorsum sentire potestas ;
 Sed communibus inter eos conflatur utrinque
 Motibus accensus nobis per viscera sensus .

PRÆTEREA corpus per se nec gignitur unquam ,
 Nec crescit , nec post mortem durare videtur :
 Non enim , ut humor aquæ dimittit sæpe vaporem ,
 Qui datus est ; neque ab hac causa convellitur ipse ,
 Sed manet incolumis : non , inquam , sic animai
 Discidium possunt artus perferre relictis ,
 Sed penitus pereunt convolsi cunque putrescunt :
 Ex ineunte ævo sic corporis atque animai
 Mutua vitales discunt contagia motus ,
 Maternis etiam in membris , alvoque repostis ,
 Discidium ut nequeat fieri sine peste maloque :
 Ut videas , quoniam conjuncta est causa salutis ,
 Conjunctam quoque naturam consistere eorum .

son côté en est la gardienne et la protectrice : ce sont deux arbres qui tiennent aux mêmes racines , deux substances qu'on ne peut séparer sans les détruire. Il est impossible d'ôter à l'encens son odeur , sans détruire en même temps sa nature : vous ne pouvez non plus arracher l'ame et l'esprit du corps , sans la dissolution des deux substances. La Nature a lié intimement leurs principes dès le premier moment de leur formation , et les a soumis à la même destinée : ils ne peuvent ni agir ni sentir sans le secours l'un de l'autre ; et c'est la réunion de leurs mouvements , qui allume en nous le flambeau de la vie.

EN EFFET, le corps ne naît point sans l'ame ; il ne croît point sans elle ; il ne peut lui survivre. Les particules de feu dont se pénètre l'eau bouillante peuvent s'évaporer , sans que l'eau elle-même se décompose pour cela : mais les membres délaissés ne peuvent soutenir le départ de l'ame ; leur tissu se brise et se putréfie. Exercées dès l'âge le plus tendre à porter conjointement le fardeau de la vie , ces deux substances sont unies si intimement , que , dans le sein maternel même , elles ne peuvent se séparer sans périr. Et quand leurs conservations réciproques sont ainsi liées , soutiendrez-vous que leurs natures ne le sont pas ?

QUOD superest , si quis corpus sentire renutat ,
 Atque animam credit permistam corpore toto
 Suscipere hunc motum , quem *sensum* nōminamus ;
 Vel manifestas res contrā verasque repugnat :
 Quid sit enim ¹¹ corpus sentire , quis affēret unquam ,
 Si non ipsa palam quod res dedit ac docuit nos ?
 At , dimissā animā , corpus caret undique sensu :
 Perdit enim quod non proprium fuit ejus in ævo ;
 Multaque præterea perdit , cū expellitur ævo .

DICERE porro oculos ¹² nullam rem cernere posse ,
 Sed per eos animum ut foribus spectare reclusis ,
 Desipere est ; contrā cū sensus dicat eorum :
 Sensus ¹³ enim trahit atque acies detrudit ad ipsas ;
 Fulgida præsertim cū cernere sæpe nequimus ,
 Lumina luminibus quia nobis pæpediuntur :
 Quod foribus non fit ; neque enim , quā cernimus ipsi
 Ostia suscipiunt ullum reclusa laborem .
 Præterea , si pro foribus sunt lumina nostra ,
 Jam magis , exemptis oculis , debere videtur
 Cernere res animus , sublatis postibus ipsis .

ILLUD in his rebus nequaquam sumere possis ,
 Democriti quod sancta viri sententia ponit ;
 Corporis atque animi primordia singula primis
 Apposita alternis variare , ac nectere membra :
 Nam , cū multò sint animāi elementa minora ,
 Quàm quibus è corpus nobis et viscera constant ;

AINSI, refuser le sentiment au corps, pour en revêtir l'ame qui est répandue dans nos membres, c'est combattre l'évidence. Comment démontrer la sensibilité du corps, sinon par son union intime avec l'ame, que nous venons d'établir? Mais après la retraite de l'ame, le corps demeure privé de sentiment : c'est qu'ayant perdu pendant la vie un grand nombre de choses qui ne lui étaient point propres, la mort lui en enlève encore beaucoup d'autres.

PRÉTENDRE que les yeux ne voient point, qu'ils ne sont que les ouvertures à travers lesquelles l'ame aperçoit les objets, c'est une folie que dément la nature même de notre sens. Le sens pompe et ramasse les simulacres dans l'organe. Quand il ne peut fixer les objets éclatants, quand une lumière trop vive trouble ses fonctions, il faudra donc dire que les portes par où nous regardons, éprouvent des sensations pénibles? Mais, en admettant votre supposition, l'ame verra encore mieux si on la débarrasse des yeux, de ces portes qui la gênent.

MAIS ne croyez pas, avec le sage Démocrite, qu'à chaque élément du corps réponde un élément de l'ame, et que ce mélange alternatif soit le lien de nos organes; car, si les principes de l'ame sont plus déliés que ceux du corps et des viscères, ils sont aussi en plus petit nombre : la Nature les a semés avec économie; et tout

Tum numero quoque concedunt, et rara per artus
 Dissita sunt; duntaxat ut hoc promittere possis,
 Quantula ¹⁴ prima queant nobis injecta ciere
 Corpora sensiferos motus in corpore, tanta
 Intervalla tenere exordia prima animai :
 Nam neque pulveris interdum sentimus adhæsum
 Corpore; nec membris ¹⁵ incussam insidere cretam ;
 Nec nebulam noctu, nec aranei tenuia fila
 Obvia sentimus, quando obretimur euntes ;
 Nec suprâ caput ejusdem cecidisse vietam
 Vestem, nec plumas avium, papposque volantes,
 Qui nimiâ levitate cadunt plerumque gravatim ;
 Nec repentis itum cujusviscunque animantis
 Sentimus; nec priva pedum vestigia quæque,
 Corpore quæ in nostro culices, et cætera ponunt :
 Usque adeo priùs est in nobis multa ciendum
 Semina, corporibus nostris immista per artus,
 Quàm primordia sentiscant concussa animai ;
 Et quàm intervallis tantis tuditantia possint
 Concursare, coire et dissultare vicissim.

ET magis est animus vitai claustra coercens,
 Et dominantior ad vitam, quàm vis animai :
 Nam sine mente animoque nequit residere per artus,
 Temporis exiguam partem pars ulla animai ;
 Sed comes insequitur facilè, et discedit in auras,
 Et gelidos artus in lethi frigore linoit :

ce que vous seriez en droit d'assurer, c'est qu'entre les plus petits des premiers corps, autant il y en a qui peuvent exciter en nous de la sensation, autant il y a de parties d'ames disséminées dans nos membres. En effet, nous ne sentons point la poussière qui s'attache à nos membres, ni le fard appliqué sur notre peau, ni la rosée de la nuit, ni les fils de l'araignée, ces lacqs imperceptibles qui nous enveloppent en marchant, ni la vieille dépouille que le même insecte laisse tomber sur nos têtes, ni les plumes des oiseaux, ni cette espèce de coton que produit le chardon, et qui, après avoir flotté dans l'air, s'abaisse lentement à cause de son extrême légéreté, ni la marche de l'insecte qui rampe, ni enfin la trace distincte des pieds du moucheron, ou des autres animalcules qui se promènent sur nos membres. Il est donc nécessaire qu'un certain nombre d'éléments du corps soient ébranlés, avant que les atomes de l'ame, placés à des distances si considérables, puissent sentir l'impression, se réunir, se choquer et se rejeter réciproquement.

AU RESTE, l'esprit est le principal soutien de la vie : notre conservation dépend plus de lui que de l'ame. En effet, l'ame ne peut rester un seul instant dans nos membres sans l'esprit et le jugement ; elle se dissipe jusqu'à la moindre particule ; elle suit son guide dans les airs, et ne laisse aux membres flétris que le froid de la mort.

38 LUCRETII LIB. III.

At manet in vita, cui mens animusque remansit ;
 Quamvis est circum cæsis lacer undique membris
 Truncus, ademptâ animâ circùm, membrisque remotis,
 Vivit, et ætherias vitales suscipit auras ;
 Si non omnimodis, at magnâ parte animâ
 Privatus, tamen in vita cunctatur et hæret.
 Ut, lacerato oculo circùm, si pupula mansit
 Incolumis, stat cernendi vivata potestas ;
 Dummodò ne totum corrumpas luminis orbem,
 Sed circumcidas aciem, solamque relinquis ;
 Id quoque enim sine pernicie confiet eorum :
 At si tantula pars oculi media illa peresa est,
 Incolumis quamvis alioqui splendidus orbis,
 Occidit extemplò lumen, tenebræque sequuntur.
 Hoc anima atque animus vincti sunt fœdere semper.

NUNC age, nativos animantibus, et ¹⁶ mortales
 Esse animos animasque leves ut noscere possis ;
 Conquisita diu, dulcique reperta labore,
 Digna tuâ pergam disponere carmina vitâ :
 Tu fac utrumque uno subjungas nomen eorum ;
 Atque animam, verbi causâ, cùm dicere pergam,
 Mortalem esse docens, animum quoque dicere credas,
 Quatinus est unum inter se, conjunctaque res est.

PRINCIPIO, quoniam tenuem constare minutis

Mais l'homme reste vivant, tant qu'il conserve l'esprit et le jugement : son corps pourra être mutilé, et perdre en partie son ame et ses membres ; ce tronc informe respirera toujours, et conservera le sentiment : si vous ne le dépouillez pas de son ame toute entière, quelque faible portion que vous en laissiez subsister, ce sera un lien suffisant par lequel il tiendra encore à la vie. Ainsi, quand même les parties qui environnent l'œil seraient déchirées, si la prunelle demeure intacte, la faculté de voir se conserve dans toute sa vigueur : pourvu que la sphère entière de l'organe ne soit pas affectée, coupez les parties voisines, et laissez la prunelle isolée ; la vue ne sera point en danger. Mais si vous endommagez le centre de l'organe, qui n'est qu'une si petite partie de l'œil, quand même le reste de l'orbite serait pur et transparent, la lumière s'éteint tout-à-coup, et les ténèbres lui succèdent. Telles sont les lois invariables de l'union de l'esprit et de l'ame.

APPRENEZ maintenant, ô Memmius ! que l'esprit et l'ame naissent et meurent avec le corps : sujet digne de vous occuper ; heureux fruit d'une longue recherche. Mais comme ces deux substances, à cause de leur intime union, n'en forment qu'une seule, réunissez-les sous la même dénomination ; et ce que je dirai de la mortalité de l'une, n'oubliez pas de l'appliquer à l'autre.

L'AME, comme je vous l'ai enseigné, est formée

Corporibus docui , multòque minoribus esse
 Principiis factam , quàm liquidus humor aquaï est ,
 Aut nebula , aut fumus : nam longè mobilitate
 Præstat , et à tenui causa magis icta movetur ,
 Quippe ubi imaginibus fumi nebulæque movetur :
 Quod genus , in somnis sopiti ubi cernimus alta
 Exhalare vapore altaria , ferreque fumum ;
 Nam procul hæc dubio nobis simulacra genuntur.
 Nunc igitur , quoniam quassatis undique vasis
 Diffluere humorem , et laticem discedere cernis ,
 Et nebula ac fumus quoniam discedit in auras ;
 Crede animam quoque diffundi , multòque perire
 Ociùs , et citiùs dissolvi corpora prima ,
 Cùm semel omnibus è membris ablata recessit :
 Quippe etenim corpus , quod vas quasi constitit ejus ,
 Cùm cohibere nequit conquassatum ex aliqua re ,
 Ac rarefactum , detracto sanguine venis ;
 Aëre qui credas posse hanc cohiberier ullo ,
 Corpore qui nostro rarus magis am cohibessit ?

PRÆTEREA , gigni pariter cum corpore , et unà
 Crescere sentimus , pariterque senescere mentem ;
 Nam velut infirmo pueri teneroque vagantur
 Corpore , sic animi sequitur sententia tenuis :
 Inde , ubi robustis adolevit viribus ætas ,
 Consilium quoque majus , et auctior est animi vis :
 Post ubi jam validis quassatum est viribus ævi

de molécules imperceptibles, beaucoup plus déliées que les éléments de l'eau, des nuages et de la fumée, puisqu'elle se meut avec plus de vitesse et de facilité, et que les simulacres des nuages et de la fumée agissent eux-mêmes sur elle : la vapeur des autels, et la fumée des sacrifices que nous voyons en songe, ne sont, comme on n'en peut douter, que les simulacres de ces objets. Or, si l'onde s'échappe de toutes parts d'un vase mis en pièces, si les nuages et la fumée se dissipent dans les airs, doutez-vous que l'ame séparée des membres ne s'évapore de même après sa retraite, que sa substance ne périsse encore plus promptement, que ses principes ne se dissolvent en beaucoup moins de temps ? Et quand le corps, qui est pour ainsi dire le vaisseau de l'ame, décomposé par une attaque mortelle, ou raréfié par la perte du sang, n'est plus capable d'arrêter sa fuite, sera-t-elle retenue par l'air, fluide moins dense, et plus facile à pénétrer ?

D'AILLEURS, nous la voyons naître avec le corps, croître et vieillir avec lui. Dans l'enfance, une machine frêle et délicate sert de berceau à un esprit aussi faible qu'elle. L'âge, en fortifiant les membres, mûrit aussi l'intelligence, et augmente la vigueur de l'ame. Ensuite, quand l'effort puissant des années a courbé le corps, émoussé les organes et épuisé les forces, le ju-

Corpus , et obtusis ceciderunt viribus artus ,
 Claudicat ingenium , delirat linguaque mensque ;
 Omnia deficiunt , atque uno tempore desunt.
 Ergo dissolvi quoque convenit omnem animai
 Naturam , ceu fumus in altas aëris auras :
 Quandoquidem gigni pariter , pariterque videtur
 Crescere , et , ut docui , simul ævo fæssa fatiscit.

Huc accedit uti videamus , corpus ut ipsum
 Suscipere immanes morbos durumque dolorem ;
 Sic animum curas acres , luctumque , metumque :
 Quare participem lethi quoque convenit esse.

QUIN etiam morbis in corporis avius errat
 Sæpe animus : dementit enim , deliraque fatur ;
 Interdumque gravi lethargo fertur in altum
 Æternumque soporem , oculis nutuque cadenti :
 Unde neque exaudit voces , neque noscere vultus
 Illorum potis est , ad vitam qui revocantes
 Circumstant , lacrymis rorantes ora genasque :
 Quare animum quoque dissolvi fateare necesse est ,
 Quandoquidem penetrant in eum contagia morbi ;
 Nam dolor ac morbus lethi fabricator uterque est ,
 Multorum exitio perdocti quod sumus ante.

DENIQUE cur hominem cùm vini vis penetravit
 Acris , et in venas discessit diditus ardor ,
 Consequitur gravitas membrorum ? præpediuntur

gement chancelle, et l'esprit s'embarrasse comme la langue : enfin tous les ressorts de la machine manquent à la fois. N'est-il pas naturel que l'ame se décompose alors, et se dissipe comme une fumée dans les airs, puisque nous la voyons, comme le corps, naître, s'accroître, et succomber à la fatigue des ans ?

AJOUTEZ que l'esprit, étant tourmenté par les soucis, la tristesse et l'effroi, comme le corps par la douleur et la maladie, doit, comme lui, participer à la mort.

NE voyons-nous pas même souvent dans les maladies du corps, la raison s'égarer, la démence et le délire s'emparer de l'ame ? Quelquefois une violente léthargie la plonge dans un assoupissement profond et éternel. Les yeux se ferment, la tête n'a plus de soutien. Le malade n'entend point la voix, ne reconnaît point les traits de ses parents en larmes qui entourent son lit, et s'efforcent de réveiller en lui le sentiment. Puisque la contagion du mal gagne ainsi l'ame, doutez-vous qu'elle ne soit aussi sujette à la dissolution ? Une expérience trop souvent répétée ne vous a-t-elle pas appris que la douleur et la maladie sont les deux ministres de la mort ?

ENFIN lorsque le vin, cette liqueur active, s'est rendu maître de l'homme, et a fait couler son feu dans ses veines brûlantes, pourquoi ses membres sont-ils pesans ?

44 LUCRETII LIB. III.

Crura vacillanti ? tardescit lingua ? madet mens ?
 Nant oculi ? clamor, singultus, jurgia gliscunt ?
 Et jam cætera de genere hoc quæcunque sequuntur ?
 Cur ea sunt, nisi quod vehemens violentia vini
 Conturbare animam consuevit corpore in ipso ?
 At quæcunque queunt conturbari inque pediri,
 Significant, paulo si durior insinuârit
 Causa, fore ut pereant, ævo privata futuro.

QUIN etiam, subitâ vi morbi sæpe coactus,
 Ante oculos aliquis nostros, ut fulminis ictu,
 Concidit, et spumas agit, ingemit, et tremit artus,
 Desipit, extentat nervos, torquetur, anhelat
 Inconstanter, et in jactando membra fatigat :
 Nimirum, quia vis morbi distracta per artus
 Turbat agens animam, spumans ut in æquore salso
 Ventorum validis fervescit viribus unda :
 Exprimitur porro gemitus, quia membra dolore
 Afficiuntur, et omnino quod semina vocis
 Ejiciuntur, et ore foràs glomerata feruntur,
 Quà quasi consuêrunt, et sunt munita viaï.
 Desipientia fit, quia vis animi atque animai
 Conturbatur, et, ut docui, divisa seorsum
 Disjectatur, eodem illo distracta veneno :
 Inde, ubi jam morbi se flexit causa, reditque

sa démarche incertaine ? ses pas chancelans ? sa langue embarrassée ? son ame noyée ? ses yeux flottants ? Pourquoi ces clameurs , ces hoquets impurs , ces querelles et ces disputes , enfin tous les désordres que l'ivresse traîne à sa suite ? Que signifient-ils , sinon que la force du vin attaque l'ame elle-même au fond de nos corps ? Or, toute substance qui peut être troublée et altérée , sera nécessairement détruite et privée de l'immortalité , si l'on suppose une cause plus forte à l'action de laquelle elle soit exposée.

MAIS voici un autre spectacle : c'est un malheureux , attaqué d'un mal subit , qui tombe tout-à-coup à vos pieds , comme frappé de la foudre ; dont la bouche écume , dont la poitrine gémit , dont les membres palpitent. C'est un frénétique qui se roidit , qui se débat , qui se met hors d'haleine , tant il se tourmente , s'épuise et s'agite en tout sens : c'est que la violence du mal , répandue dans les membres , pénètre jusqu'à l'ame , et la trouble , comme le souffle d'un vent impétueux fait bouillonner les flots écumants de la mer. Ces gémissements qui vous attendrissent , c'est la douleur qui les arrache : c'est que tous les éléments de la voix , chassés à la fois , se précipitent en foule par le canal qu'ils trouvent ouvert , et que l'habitude leur a rendu familier. La démence naît du trouble de l'esprit et de l'ame , qui , séparés pas la violence du mal , exercent en désordre

In latebras ater corrupti corporis humor ;
 Tum quasi talipedans primùm consurgit , et omnes
 Paulatim redit in sensus , animamque receptat :
 Hæc igitur tantis ubi morbis corpore in ipso
 Jactetur , miserisque modis distracta laboret ;
 Cur eandem credis sine corpore , in aëre aperto ,
 Cum validis ventis , ætatem degere posse ?

ET quoniam mentem sanari , corpus ut ægrum ,
 Cernimus , et flecti medicinâ posse videmus ,
 Id quoque præ sagit mortalem vivere mentem :
 Addere enim partes , aut ordine trajicere æquum est ,
 Aut aliud prorsum de summa detrahere illum ,
 Commutare animum quicumque adoritur et in fit ,
 Aut aliam quamvis naturam flectere quærit :
 At neque transferri sibi partes , nec tribui vult ,
 Immortale quod est quidquam , neque defluere hilum ;
 Nam quodcunque suis mutatum finibus exit ,
 Continuò hoc mors est illius , quod fuit ante.
 Ergo animus sive ægrescit , mortalia signa
 Mittit , uti docui , seu flectitur à medicina :
 Usque adeo falsæ rationi vera videtur
 Res occurrere , et effugium præcludere eunti ,
 Ancipitique refutatu convincere falsum !

DENIQUE sæpe hominem paulatim cernimus ire ,
 Et membratim vitalem deperdere sensum :

leurs facultés. Mais quand les humeurs qui causaient la maladie ont repris un autre cours, quand le noir poison est rentré dans ses réservoirs cachés, le malheureux se relève d'abord en chancelant, et recouvre peu à peu l'usage des sens et de la raison. Voilà les maladies auxquelles l'ame est en proie dans le corps même. Pouvez-vous donc croire que, sortie de ce corps, elle subsiste dans l'air au milieu des vents et des orages ?

D'AILLEURS, puisque nous voyons l'ame se guérir comme un corps malade, et se rétablir avec les secours de la médecine, n'est-ce pas une nouvelle preuve de sa mortalité ? En effet, il en est de l'ame comme de toutes les substances connues. Vous ne pouvez changer son état, qu'en lui ajoutant des parties, en lui en ôtant ou en les transposant. Mais une substance immortelle ne souffre point qu'on change l'ordre, qu'on accroisse ou qu'on diminue le nombre de ses éléments ; parceque tout être qui franchit les bornes de son essence par voie de transmutation, cesse aussitôt d'être ce qu'il était. Ainsi l'ame, soit dans la maladie, soit dans la convalescence, vous donne des signes de mortalité. Ainsi la vérité heurte de front l'erreur, lui interdit tout subterfuge, et par des raisonnements sans réplique, triomphe de ses vains sophismes.

ENFIN nous voyons quelquefois des hommes s'éteindre par degrés, et leurs membres perdre l'un après l'autre

In pedibus primùm digitos livescere et ungues ;
 Inde pedes et crura mori , post inde per artus
 Ire alios tractim gelidi vestigia lethi :
 Scinditur atqui animæ quoniam natura , nec uno
 Tempore sincera existit , mortalis habenda est :
 Quòd si fortè putas ipsam se posse per artus
 Introrsum trahere , et partes conducere in unum ,
 Atque ideò cunctis sensum deducere membris ;
 At locus ille tamen , quò copia tanta animai
 Cogitur , in sensu debet majore videri :
 Qui quoniam nusquam est ; nimirum , ut diximus ante ,
 Dilaniata foràs dispergitur ; interit ergo .
 Quin etiam , si jam libeat concedere falsum ,
 Et dare , posse animam glomerari in corpore eorum ,
 Lumina qui relinquunt moribundi particulatim ;
 Mortalem tamen esse animam fateare necesse est :
 Nec refert , utrum pereat dispersa per auras ,
 An contractis in se partibus obbrutescat ;
 Quando hominem totum magis ac magis undique sensus
 Deficit , et vitæ minùs et minùs undique restat .

ET quoniam mens est hominis pars una , locoque
 Fixa manet certo , velut aures atque oculi sunt ,
 Atque alii sensus , qui vitam cunque gubernant :
 Et veluti manus atque oculus , naresve , seorsum
 Secreta à nobis nequeant sentire , neque esse ,
 Sed tamen in parvo liquuntur tempore tabi :

le sentiment. D'abord les ongles et les doigts des pieds deviennent livides ; ensuite la mort gagne les pieds, les jambes, et laisse ses traces sur toutes les autres parties qu'elle parcourt successivement. Puisque l'ame est alors divisée, et n'existe pas toute entière à la fois, nous devons la regarder comme mortelle. Si vous dites qu'en se ramassant intérieurement, en ramenant à elle ses parties disséminées, elle peut concentrer en elle-même le sentiment particulier de chaque membre, il semble que le lieu où se rassemble cette foule d'atomes animés, devrait être doué d'un sentiment bien exquis. Or, puisqu'on n'aperçoit rien de semblable, il faut, comme nous l'avons déjà dit, que l'ame arrachée à elle-même se dissipe au dehors, c'est-à-dire qu'elle périsse. Mais, en vous accordant même votre fausse supposition, qu'elle rapproche ses parties quand on meurt par degrés, sa mortalité n'en serait pas moins certaine. Qu'importe qu'elle se dissipe dans les airs en périssant, ou qu'elle s'étouffe en masse, puisque nous voyons le sentiment s'éteindre, et la vie se perdre par degrés ?

D'AILLEURS, l'ame étant une partie du corps, y occupant une place déterminée, ainsi que les oreilles, les yeux et les autres sens, nos guides et nos maîtres ; puisque la main, l'œil et le nez séparés du corps ne peuvent ni sentir ni exister, mais deviennent en peu de temps la proie de la corruption ; l'ame ne peut vivre

50 LUCRETII LIB. III.

Sic animus per se non quit, sine corpore, et ipso
Esse homine, illius quasi quod vas esse videtur;
Sive aliud quidvis potis es conjunctius eii
Fingere; quandoquidem connexus corpori adhæret.

DENIQUE corporis atque animi vivata potestas
Inter se conjuncta valent, vitæque fruuntur:
Nec sine corpore enim vitales edere motus
Sola potest animi per se natura; nec autem
Cassum anima corpus durare et sensibus uti:
Scilicet avolsus radicitus ut nequit ullam
Displicere ipse oculus rem, seorsum corpore toto,
Sic anima atque animus per se nil posse videntur:
Nimirum quia per venas et viscera mistim,
Per nervos atque ossa tenentur corpore ab omni;
Nec magnis intervallis primordia possunt
Libera dissultare; ideo conclusa moventur
Sensiferos motus, quos extrâ corpus in auras
Aëris, haud possunt post mortem tecta moveri;
Propterea quia non simili ratione tenentur.
Corpus enim atque animans erit aër, si cohibere
Sese anima, atque in eos poterit concludere motus,
Quos ante in nervis et in ipso corpore agebat.
Quare etiam atque etiam, resoluta corporis omni
Tegmine, et ejectis extra vitalibus auris,
Dissolvi sensus animi fateare necesse est
Atque animam, quoniam conjuncta est causa duobus.

non plus sans le corps qui en est le vaisseau, et même quelque chose de plus intime, puisqu'il ne forme qu'une seule substance avec elle.

ENFIN le corps et l'ame ne doivent qu'à leur union leur existence et leur conservation. L'ame, séparée du corps, est incapable de produire toute seule les mouvements de la vie; et le corps privé de son ame ne peut ni subsister, ni user de ses organes. L'œil, arraché de son orbite, et séparé du corps, ne voit plus les objets; de même l'esprit et l'ame ne peuvent rien par eux-mêmes: c'est que leurs éléments disséminés parmi les veines, les viscères, les nerfs et les os, et retenus par le corps entier, ne peuvent s'écarter à de grandes distances; et cet obstacle à leur dispersion facilite les mouvements de la vie, qui ne peuvent plus avoir lieu, lorsqu'après la retraite de l'ame ses principes ne sont plus de même assujettis dans l'atmosphère. En effet, l'air pourrait devenir un corps animé, si l'ame y était aussi à l'étroit et la sphère de son activité aussi resserrée qu'elle l'était auparavant dans notre corps. Je le répète donc: après la dissolution de l'enveloppe corporelle et l'expiration du souffle vital, il faut que le sentiment s'éteigne dans l'ame, puisque ce sont deux effets soumis à la même cause.

DENIQUE, cùm corpus nequeat perferre animai
 Discidium, quin id tetro tabescat odore,
 Quid dubitas, quin ex imo penitùsque coorta
 Emanârit, uti fumus, diffusa animæ vis?
 Atque ideo tantâ mutatum putre ruinâ
 Conciderit corpus penitùs, quia mota loco sunt
 Fundamenta foràs animæ manantque per artus,
 Perque viarum omnes flexus, in corpore qui sunt,
 Atque foramina? multimodis ut noscere possis
 Dispertitam animæ naturam exisse per artus;
 Et priùs esse sibi distractam, corpore in ipso,
 Quàm prolapsa foràs enaret in aëris auras.

QUIN etiam, fines dum vitæ vertitur intrâ,
 Sæpe aliqua tamen è causa labefacta videtur
 Ire anima, et toto solvi de corpore membra,
 Et quasi supremo languescere tempore voltus,
 Molliaque exanguì cadere omnia corpore membra.
 Quod genus est, animo *male factum* cùm perhibetur,
 Aut animam liquisse; ubi jam trepidatur, et omnes
 Extremum cupiunt vires reprendre vinclum:
 Conquassatur enim tum mens animæque potestas
 Omnis, et hæc ipso cum corpore conlabefiunt;
 Ut gravior paulò possit dissolvere causa.
 Quid dubitas tandem, quin extrâ prodita corpus,
 Imbecilla foràs in aperto, tegmine dempto,
 Non modò non omnem possit durare per ævum,
 Sed minimum quodvis nequeat consistere tempus?

ENFIN, puisque les membres ne peuvent soutenir le départ de l'ame sans se corrompre, sans exhiler une odeur fétide, pouvez-vous douter que l'ame décomposée ne se soit échappée du fond de nos corps, comme la fumée de l'intérieur du bois ? Cette altération des membres, causée par la putréfaction, cet écroulement général de l'édifice corporel, n'annoncent-ils pas que l'ame qui lui servait de base a été déplacée, et que ses parties se sont dissipées par toutes les issues, tous les conduits de la machine ? Ainsi tout prouve que l'ame sort des membres dans un état de division, et qu'elle ne nage dans le fluide de l'air, qu'après avoir été décomposée dans le corps.

SOUVENT même, sans quitter le séjour de la vie, l'ame ébranlée par une violente secousse, paraît sur le point de s'en aller : tout le système de la machine se relâche, le visage devient languissant comme au moment du trépas, et les membres flottants semblent prêts à se détacher d'un tronc où le sang ne circule plus. Tel est l'état d'un homme qui tombe en *défaillance*, et qui perd la connaissance; assaut terrible, dans lequel toute la machine fait un dernier effort contre la dissolution. Car alors l'ame entière tombe abattue avec le corps, et périrait si le choc devenait plus violent. Et vous croyez que sortie des membres, impuissante contre les attaques extérieures, sans abri, sans défense, il lui soit possible de subsister, je ne dis pas pendant l'éternité, mais même un seul instant ?

NEC sibi enim quisquam moriens sentire videtur
 Ire foràs animam incolumem de corpore toto ;
 Nec priùs ad jugulum et superas succedere fauces ;
 Verùm deficere in certa regione locatam ;
 Ut sensus alios in parti quemque sua scit
 Dissolvi. Quod si immortalis nostra foret mens ,
 Non jam se moriens dissolvi conquereretur ;
 Sed magis ire foràs , vestemque relinquere , ut anguis ,
 Gauderet , prælonga senex aut cornua cervus .

DENIQUE cur animi nunquam mens consiliumque
 Gignitur in capite , aut pedibus , manibusve ; sed unis
 Sedibus , et certis regionibus omnis inhæret ;
 Si non certa loca ad nascendum reddita cuique
 Sunt , et ubi quidquid possit durare creatum ?
 Atque ita multimodis pro totis artubus esse ,
 Membrorum ut nunquam existat præposterus ordo ?
 Usque adeo sequitur res rem , neque flamma creari in
 Fluminibus solita est , neque in igni gignier algor .

PRÆTEREA , si immortalis natura animai est ,
 Et sentire potest secreta à corpore nostro ,
 Quinque , ut opinor , eam faciundum est sensibus auctam ;
 Nec ratione aliâ nosmet proponere nobis
 Possumus infernas animas Acherunte vagare :
 Pictores itaque , et scriptorum sæcla priora
 Sic animas introduxerunt sensibus auctas :
 At neque seorsum oculi , neque nares , nec manus ipsa

D'AILLEURS, un mourant ne sent pas son ame sortir saine et sauve de son corps, et monter successivement du gosier au palais: elle s'éteint à son tour, comme les autres sens, à l'endroit de la machine où la Nature l'a placée. Si elle était immortelle, bien loin de gémir de sa dissolution, elle s'en irait avec joie; elle sortirait du corps, comme le serpent quitte sa dépouille, comme le cerf se défait de son vieux bois.

ENFIN, pourquoi la sensibilité et le raisonnement ne naissent-ils jamais dans la tête, les pieds ou les mains? pourquoi sont-ils affectés à un seul endroit, à une région fixe, sinon parceque la Nature a assigné à l'une et à l'autre un lieu particulier pour y naître et s'y conserver? C'est ainsi qu'elle en a usé, en une infinité de diverses manières, pour tous les membres du corps, entre lesquels elle n'a jamais permis que l'ordre fût interverti. Tel est l'enchaînement invariable des effets et des causes. Ainsi la flamme ne s'engendre point dans les fleuves, ni la glace dans le feu.

MAIS si l'ame est immortelle de sa nature, si, dégagée du corps, elle a la faculté de sentir, il faut, ce me semble, que vous lui donniez cinq organes. Il est impossible de vous la représenter sur les rives de l'Achéron, sans la douer de sens, comme ont fait les peintres et les poètes anciens. Mais l'ame ne peut sans corps avoir des yeux,

Esse potest animæ; neque seorsum lingua, nec aures
Absque anima per se possunt sentire, nec esse.

ET quoniam toto sentimus corpore inesse
Vitalem sensum, et totum esse animale videmus:
Si subito medium celeri præciderit ictu
Vis aliqua, ut seorsum partem secernat utramque;
Dispertita procul dubio quoque vis animæ,
Et discissa simul cum corpore disjicietur:
At quod scinditur, et partes discedit in ullas,
Scilicet æternam sibi naturam abnuit esse.

FALCIFEROS memorant currus abscindere membra
Sæpe ita desubito permistâ cæde calentis,
Ut tremere in terra videatur, ab artubus id quod
Decidit abscissum, cùm mens tamen, atque hominis vis,
Mobilitate mali, non quit sentire dolorem;
Et simul, in pugnæ studio quòd dedita mens est,
Corpore cum reliquo pugnam cædesque petissit;
Nec tenet, amissam lævam cum tegmine sæpe
Inter equos abstraxe rotas falcesque rapaces:
Nec cecidisse alius dextram, cùm scandit et instat;
Inde alius conatur adempto surgere crure,
Cùm digitos agit propter moribundus humi pes:
Et caput abscissum, calido viventeque trunco,

un nez, des mains, comme la langue et les oreilles ne peuvent, sans ame, ni sentir ni exister.

D'AILLEURS, comme nous éprouvons que le sentiment de la vie est répandu dans toute la machine, que toutes les parties en sont animées, un coup prompt et violent, en séparant le tronc par le milieu, diviserait sans doute l'ame elle-même, et la ferait tomber, comme le corps, coupée en deux moitiés. Or, toute substance divisible ne peut prétendre à l'immortalité.

ON dit qu'au fort de la mêlée, des chars armés de faux tranchent si rapidement les membres du guerrier animé au carnage, que souvent la partie coupée palpite sur le sable, avant que l'ame soit avertie de cette perte par la douleur, soit que la promptitude du mal en dérobe le sentiment, soit que l'ame, livrée toute entière à l'ardeur du combat, n'occupe ce qui lui reste de corps qu'à porter ou à parer des coups. Un autre ne sait pas que son bouclier et son bras gauche perdus au milieu des coursiers, ont été broyés par les roues et emportés par les faux. Celui-ci, en pressant l'ennemi et en escaladant les murs, ignore que sa main droite est détachée de son bras. Celui-là cherche à s'appuyer sur la cuisse qu'il n'a plus, tandis qu'à ses côtés son pied mourant remue encore les doigts sur le sable. Enfin, lorsque la tête est séparée du corps, le tronc conserve la chaleur et la vie, le visage

Servat humi voltum vitalem oculosque patentes,
Donec reliquias animæ reddidit omnes.

QUIN etiam tibi si linguâ vibrante minantis
Serpentis caudam, procero corpore, utrinque
Sit libitum in multas partes discindere ferro;
Omnia jam seorsùm cernes amcisa recenti
Volnere tortari, et terram conspergere tabo;
Ipsam ¹⁷ seque retro partem petere ore priorem,
Volneris ardenti ut morsu premat icta dolore.
Omnibus esse igitur totas dicemus in illis
Particulis animas? At eâ ratione sequetur,
Unam animantem animas habuisse in corpore multas:
Ergo divisa est ea quæ fuit una, simul cum
Corpore: quapropter mortale utrumque putandum est,
In multas quoniam partes discinditur æquè.

PRÆTEREA, si immortalis natura animæ
Constat, et in corpus ¹⁸ nascentibus insinuatur:
Cur super anteactam ætatem meminisse nequimus,
Nec vestigia gestarum rerum ulla tenemus?
Nam si tantopere est animi mutata potestas,
Omnis ut actarum exciderit retinentia rerum,
Non, ut opinor, id ab letho jam longiter errat:
Quapropter fateare necesse est, quæ fuit ante,
Interiisse, et, quæ nunc est, nunc esse creatam.

PRÆTEREA si, jam perfecto corpore, nobis
Inferri solita est animi vivata potestas,

demeure animé et les yeux ouverts , jusqu'à ce que les restes de l'ame se soient dissipés dans les airs.

COUPEZ en plusieurs tronçons la queue de cet énorme serpent dont le dard vous menace , vous verrez chaque partie séparée se tordre et distiller sur la terre un noir venin , tandis que la partie antérieure , furieuse de sa blessure , s'attaque elle-même par derrière avec ses propres dents. Disons-nous que chaque tronçon a une ame entière ? c'est en donner plusieurs à un seul animal. Il n'y en avait donc qu'une , qui a été divisée avec le corps. Ainsi ils sont tous les deux mortels , puisqu'ils sont tous les deux divisibles.

MAIS si l'ame est immortelle , si elle s'insinue dans le corps au moment qu'il naît , pourquoi ne pouvons-nous nous rappeler notre vie passée ? pourquoi ne conservons-nous aucune trace de nos anciennes actions ? Si ses facultés sont si fort altérées qu'elle ait entièrement perdu le souvenir des événements précédents , cet état diffère , ce me semble , bien peu de celui de la mort. Avouez donc que les ames d'autrefois sont mortes , et que celles d'aujourd'hui sont d'une nouvelle formation.

D'AILLEURS , si l'ame s'insinuait en nous , lorsqu'après la formation du corps nous mettons , pour ainsi dire , le

60 LUCRETII LIB. III.

Tum cùm gignimur, et vitæ cùm limen inimus ;
Haud ita conveniebat uti, cum corpore et unâ
Cum membris videatur in ipso sanguine crêsse ;
Sed velut in cavea, per se sibi vivere solam
Convenit, ut sensu corpus tamen affluat omne :
Quare etiam atque etiam nec originis esse putandum est
Expertes animas, nec lethi lege solutas.

NAM neque tantoperè adnecti potuisse putandum est
Corporibus nostris extrinsecùs insinuatâs ;
Quod fieri totum contrâ manifesta docet res :
Namque ita connexa est per venas, viscera, nervos,
Ossaque, uti dentes quoque sensu participantur ;
Morbus ut indicat, et gelidâi stringor aquâi,
Et lapis oppressus subitis è frugibus asper.
Nec, tam contextæ cùm sint, exire videntur
Incolumes posse, et salvas exsolvere sese
Omnibus è nervis atque ossibus articulisque.

QUOD si fortè putas extrinsecùs insinuatam
Permanare animam nobis per membra solere,
Tantò quæque magis cum corpore fusa peribit ;
Quod permanat enim, dissolvitur : interit ergo ;
Dispertitur enim per caulas corporis omnes :
Ut cibus in membra atque artus cùm diditur omnes,
Disperit, atque aliam naturam sufficit ex se :
Sic anima atque animus, quamvis integra recens in
Corpus eunt, tamen in manando dissolvuntur ;

piéd sur le seuil de la vie, la verrions-nous croître avec les membres dans le sang même ? Ne devrait-elle pas, comme l'oiseau prisonnier dans sa cage, vivre pour elle seule, indépendante du corps qu'elle anime ? Répétons-le donc sans cesse : les âmes ne sont ni exemptes d'origine, ni affranchies des lois du trépas.

EST-IL croyable en effet qu'une substance étrangère eût pu se lier aussi intimement que nous le voyons à nos organes, se répandre dans nos veines, nos nerfs, nos viscères et nos os, et communiquer du sentiment aux dents même, qui, outre leurs maladies propres, sont encore blessées, et par l'impression de l'eau glacée, et par le froissement imprévu d'un caillou mêlé aux aliments qu'elles triturent ? Ajoutez qu'étant aussi étroitement unie à la machine, l'âme ne peut, sans une dissolution totale, se dégager des nerfs, des os, des articulations.

FAIRE de l'âme un fluide étranger qui coule dans nos membres, et qui les pénètre, c'est multiplier et accélérer les causes de sa destruction ; car la fluidité est un état de dissolution, un état de mort. Il faut qu'alors l'âme se distribue dans tous les conduits de la machine. Or, si les aliments, en se filtrant dans nos membres, perdent leur nature pour se changer en une nouvelle substance, l'âme aussi, quoique entière à son entrée dans le corps qui

Dum quasi per caulas omnes diduntur in artus
 Particulæ, quibus hæc animi natura creatur,
 Quæ nunc in nostro dominatur corpore, nata
 Ex illa, quæ tunc peritat partita per artus:
 Quapropter neque natali privata videtur
 Esse die natura animæ, neque funeris experts.

SEMINA præterea linquuntur, necne, animai
 Corpore in exanimo? quòd si linquuntur et insunt,
 Haud erit, ut meritò immortalis possit haberi,
 Partibus amissis quoniam libata recessit:
 Sin, ita sinceris membris, ablata profugit,
 Ut nullas partes in corpore liquerit ex se;
 Unde cadavera, racenti¹⁹ jam viscere, vermes
 Expirant? atque unde animantùm copia tanta
 Exos et exsanguis tumidos perfluctuat artus?

QUOD si fortè animas extrinsecùs insinuari
 Vermibus, et privas in corpora posse venire
 Credis; nec reputas cur millia multa animarum
 Conveniant, unde una recesserit; hoc tamen est ut
 Quærendum videatur et in discrimen agendum;
 Utrùm tandem animæ venentur semina quæque
 Vermiculorum, ipsæque sibi fabricentur, ubi sint?
 An jam corporibus perfectis insinuentur?
 At neque, cur faciant ipsæ, quareve laborent,
 Dicere suppeditat; neque enim, sine corpore cùm sunt,

vient d'être formé, doit se décomposer en y circulant, et ses parties, éparses dans tous les canaux de la machine, doivent former une nouvelle ame, une nouvelle reine de nos corps, produite par la première qui périt pour lors en se divisant dans les membres. L'ame a donc eu le jour de sa naissance, et elle aura celui de sa mort.

RESTE-T-IL, ou non, après la mort, quelques molécules de l'ame dans les membres? S'il en reste, vous ne pouvez la regarder comme immortelle, puisqu'elle se retire appauvrie par cette diminution de parties: si au contraire elle ne souffre aucune perte, si le corps lui restitue fidèlement tous ses éléments, pourquoi la putréfaction des viscères donne-t-elle le jour à un peuple de vermiseaux? d'où vient ce flux continuel d'insectes privés d'os et de sang, qui s'agitent au milieu des chairs gonflées?

Si vous regardez les ames de ces animalcules comme autant de substances étrangères qui se sont jointes à leurs corps, si l'arrivée subite de tant d'ames, après le départ d'une seule, n'est pas pour vous un sujet de réflexion, vous ne pouvez cependant vous dispenser de répondre à une question: chacune de ces ames choisit-elle les germes qu'elle veut animer, pour y construire sa demeure? ou sont-elles reçues dans des organes déjà formés? On ne voit pas pourquoi elles se tourmenteraient à se bâtir une prison, elles qui, sans organes, volent à l'abri des mala-

Sollicitæ volitant morbis algoque fameque ;
 Corpus enim magis his vitiis adfine laborat ;
 Et mala multa animus contagi fungitur ejus :
 Sed tamen his esto quamvis facere utile corpus ,
 Quod subeant : at quâ possint , via nulla videtur :
 Haud igitur faciunt animæ sibi corpora et artus :
 Nec tamen est , ut jam perfectis insinuentur
 Corporibus ; neque enim poterunt subtiliter esse
 Connexæ , neque consensu contagia fient .

DENIQUE cur acris violentia triste leonum
 Seminium sequitur ? dolu' volpibus , et fuga cervis
 A patribus datur , et patrius pavor incitat artus ?
 Et jam cætera de genere hoc , cur omnia membris
 Ex ineunte ævo ingenerascunt inque genuntur ;
 Si non certa suo quia semine seminioque
 Vis animi pariter crescit cum corpore toto ?
 Quod si immortalis foret , et mutare soleret
 Corpora , permistis animantes moribus essent ;
 Effugeret canis hyrcano de semine sæpe
 Cornigeri incursum cervi , tremeretque per auras
 Aëris accipiter fugiens , veniente columbâ :
 Desiperent homines , saperent fera sæcla ferarum .

ILLUD enim falsâ fertur ratione , quod aiunt ,
 Immortalem animam mutato corpore flecti ;
 Quod mutatur enim , dissolvitur ; interit ergo ;

dies, du froid, de la faim, de tous les maux qui sont le partage du corps, et que l'ame ne ressent que par son union avec lui. Mais supposons qu'il lui soit avantageux de se construire un corps pour y entrer, on ne voit pas au moins par quel moyen elle pourrait y réussir : ne dites donc pas que l'ame se construit elle-même un corps et des membres. Ne dites pas non plus qu'elle entre dans des membres tout formés ; ou expliquez cette liaison intime, cet accord parfait entre les deux substances.

ENFIN, pourquoi le lion conserve-t-il toujours la férocité de son espèce ? pourquoi la ruse est-elle héréditaire aux renards, comme la fuite et la timidité l'est aux cerfs ? En un mot, pourquoi cette uniformité d'affections spirituelles qui naissent avec nous, sinon parce que l'esprit ayant, comme le corps, son germe et ses éléments particuliers, les qualités de l'ame croissent et se développent par degrés en même temps que la machine ? Si elle était immortelle, si elle passait d'un corps dans un autre, les mœurs des animaux seraient mélangées : on verrait souvent le chien d'Hyrkanie fuir la rencontre du cerf, le vorace épervier trembler dans l'air à la vue de la colombe, les hommes perdre la raison, et les bêtes féroces acquérir la sagesse.

EN VAIN, pour résoudre ces difficultés, soutient-on que l'ame, sans cesser d'être immortelle, change de nature en changeant de corps : tout être sujet au chan-

Trajiciuntur enim partes , atque ordine migrant :
 Quare dissolvi quoque debent posse per artus ,
 Denique ut intereant unà cum corpore cunctæ.
 Sin animas hominum dicent in corpora semper
 Ire humana ; tamen quæram cur è sapienti
 Stulta queat fieri ; nec prudens sit puer ullus ;
 Nec tam doctus equæ pullus , quàm fortis equi vis :
 Si non certa suo quia semine seminioque
 Vis animi pariter crescit cum corpore toto.
 Scilicet in tenero tenerascere corpore mentem
 Confugient ; quod si jam fit , fateare necesse est
 Mortalem esse animam , quoniam mutata per artus
 Tantoperè amittit vitam sensumque priorem.

QUOVE modo poterit pariter cum corpore quoque
 Confirmata , cupitum ætatis tangere florem
 Vis animi , nisi erit consors in origine prima ?
 Quidve foràs sibi vult membris exire senectis ?
 An metuit conclusa manere in corpore putri ,
 Et domus ætatis spatio ne fessa vetusto
 Obruat ? At non sunt immortalis ulla pericla.

DENIQUE connubia ad Veneris partusque ferarum
 Esse animas præstò , deridiculum esse videtur ;
 Et spectare immortales mortalia membra
 Innumero numero , certareque præproperanter
 Inter se , quæ prima potissimaque insinuetur :

gement est soumis à la dissolution, et ne peut manquer de périr par la transposition et le désordre de ses parties; l'ame doit donc se dissoudre dans les membres, et mourir toute entière avec le corps. Si vous dites que les ames humaines ont toujours des corps humains pour domiciles, je vous demanderai comment de sages elles deviennent déraisonnables, pourquoi l'enfant n'a pas la prudence en partage, ni le faible poulain les qualités du coursier belliqueux, sinon parceque l'ame a son germe propre qui se développe en même temps que le corps. Vous direz donc, pour dernière ressource, qu'elle rajeunit dans les enfans? Mais c'est avouer sa mortalité. Elle ne peut subir un changement si considérable, sans perdre la vie et le sentiment dont elle était douée auparavant.

MAIS comment pourra-t-elle se fortifier avec le corps, atteindre en même temps que lui à sa perfection, si l'instant de leur naissance n'a pas été le même? pourquoi, dans la vieillesse, se hâte-t-elle d'abandonner ses membres? craint-elle de rester enfermée dans un corps putréfié? a-t-elle peur que son vieux domicile ne s'écroule sur elle? Mais quel risque court une substance immortelle?

ENFIN, il est ridicule de s'imaginer que les ames se rendent au moment précis de l'accouplement et de la naissance des animaux, qu'un nombreux essaim de substances immortelles s'empressent autour d'un germe mortel, et se disputent l'avantage d'être introduite la

Si non fortè ita sunt animarum fœdera pacta ,
 Ut , quæ prima volans advenerit , insinuetur
 Prima , neque inter se contendant viribus hilum.

DENIQUE in æthere non arbor , non æquore in alto
 Nubes esse queunt , nec pisces vivere in arvis ,
 Nec cruor in lignis , nec saxis succus inesse :
 Certum ac dispositum est , ubi quidquid crescat et insit.
 Sic animi natura nequit sine corpore oriri
 Sola , neque à nervis et sanguine longiùs esse :
 Hoc si posset enim , multò priùs ipsa animi vis
 In capite , aut humeris , aut imis calcibus esse
 Posset , et innasci quâvis in parte soleret ;
 Tandem in eodem homine atque in eodem vase maneret ,
 Quod quoniam in nostro quoque constat corpore certum ,
 Dispositumque videtur , ubi esse et crescere possit
 Seorsum anima atque animus : tantò magis inficiandum
 Totum posse extra corpus durare genique :
 Quare , corpus ubi interiit , periisse necesse est
 Confiteare animam distractam in corpore toto.

QUIPPE etenim mortale æterno jungere , et unà
 Consentire putare , et fungi mutua posse ,
 Desipere est ; quid enim diversius esse putandum est ,
 Aut magis inter se disjunctum discrepitanisque ,
 Quàm mortale quod est immortalis atque perenni
 Junctum , in consilio sævas tolerare procellas ?

première, à moins que, pour prévenir la discorde, elles ne conviennent entre elles de céder la place à la plus diligente.

VOYEZ-VOUS des arbres dans l'air, des nuages dans l'Océan, des poissons dans les plaines, du sang dans le bois, des sucs dans les cailloux? Non sans doute. Chaque être a son lieu marqué pour exister et pour croître. L'ame ne peut non plus naître isolée, ni vivre indépendante du sang et des nerfs. Si elle avait ce privilège, elle pourrait à plus forte raison se former dans la tête, dans les épaules, dans les talons ou dans toute autre partie du corps, puisque enfin elle resterait toujours dans le même homme, dans le même vaisseau. Or, si nous sommes sûrs que l'esprit et l'ame ont dans le corps un siège marqué pour leur existence et leur accroissement, ne sommes-nous pas bien plus autorisés à nier qu'ils puissent naître et subsister sans lui? Ainsi, quand la machine périt, il faut que l'ame elle-même soit décomposée.

QUELLE folie d'unir le mortel à l'immortel, de supposer entre eux un accord mutuel, une communauté de fonctions? Qu'y a-t-il de plus différent, de plus distinct et de plus opposé que ces deux substances, l'une périssable et l'autre indestructible, que vous prétendez allier, pour leur faire supporter conjointement mille accidents funestes?

PRÆTEREA, quæcunque manent æterna, necesse est
 Aut, quia sunt solido cum corpore, respuere ictus,
 Nec penetrare pati sibi quidquam, quod queat arctas
 Dissociare intùs partes; ut materiai
 Corpora sunt, quorum naturam ostendimus ante:
 Aut ideo durare ætatem posse per omnem,
 Plagarum quia sunt expertia; sicut inane est,
 Quod manet intactum, neque ab ictu fungitur hilum:
 Aut ideo, quia nulla loci sit copia circùm,
 Quò quasi res possint discedere dissolvique;
 Sicut summarum summa est æterna; neque extrà
 Quis locus est, quo diffugiat; neque corpora sunt, quæ
 Possint incidere et validâ dissolvere plagâ.
 At neque, uti docui, solido cum corpore mentis
 Natura est; quoniam admistum est in rebus inane:
 Nec tamen est ut inane; neque autem corpora desunt,
 Ex infinito quæ possint fortè coorta,
 Proruere hanc mentis violento turbine molem,
 Aut aliam quamvis cladem importare pericli;
 Nec porro natura loci, spatiumque profundi
 Deficit, expergi quò possit vis animai,
 Aut aliâ quâvis possit vi pulsa perire:
 Haud igitur lethi præclusa est janua menti.

QUOD si fortè ideo magis immortalis habenda est,
 Quòd lethalibus ab rebus munita tenetur:
 Aut quia non veniunt omnino aliena salutis;

ENFIN un corps subsiste éternellement, ou parce que sa solidité résiste au choc, à la pénétration, à la dissolution, comme les principes de la matière dont nous avons ci-dessus fait connaître la nature; ou parce qu'il ne donne pas de prise au choc, comme le vide, cet espace impalpable dans lequel se perd toute action destructive; ou enfin parce qu'il n'est point environné d'un espace qui puisse recevoir ses débris après sa dissolution, comme le grand tout hors duquel il n'y a ni lieu où se dissipent ses parties, ni corps pour les heurter et les séparer. Or l'âme n'est pas immortelle en tant que solide, puisque je vous ai enseigné qu'il y a du vide dans la Nature: elle ne l'est pas non plus comme vide; il n'y a que trop de corps dans cet univers infini, dont l'irruption soudaine ébranle son être, et l'expose au danger de périr. Enfin il existe des espaces immenses où ses parties élémentaires peuvent se disperser, et sa substance périr de quelque manière que ce soit. Ce n'est donc pas pour elle qu'ont été fermées les portes du trépas.

EN VAIN fonderiez-vous son immortalité sur l'avantage qu'elle a d'être à l'abri des causes de destruction, ou parce qu'elles n'arrivent pas jusqu'à elle, ou parce-

Aut quia quæ veniunt , aliquâ ratione recedunt
 Pulsa priùs , quàm , quid noceant , sentire queamus :
 Scilicet à vera longè ratione remotum est ;
 Præter enim quàm quod morbis tum corporis ægrit ,
 Advenit id , quod eam de rebus sæpe futuris
 Macerat , inque metu malè habet , curisque fatigat ;
 Præteritisque admissa annis peccatâ remordent :
 Adde furorem animi proprium , atque oblivia rerum ;
 Adde quod in nigras lethargi mærgitur undas .

NIL igitur mors est , ad nos neque pertinet hilum ,
 Quandoquidem natura animi mortalis habetur ;
 Et velut anteacto nil tempore sensimus ægri ,
 Ad confligendum venientibus undique Pœnis ,
 Omnia cum belli trepido concussa tumultu
 Horrida contremuère , sub altis ætheris auris ;
 In dubioque fuit sub utrorum regna cadendum
 Omnibus humanis esset , terrâque marique :
 Sic ubi non erimus , cùm corporis atque animâ
 Discidium fuerit , quibus è sumus uniter apti ,
 Scilicet haud nobis quidquam , qui non erimus tum ,
 Accidere omnino poterit , sensumque movere ;
 Non si terra mari miscebitur , et mare cælo .

ET si jam nostro sentit de corpore , postquam
 Distracta est animi natura animæque potestas ;
 Nil tamen hoc ad nos , qui cætu conjugioque

qu'elles sont repoussées de quelque manière que ce soit, avant que nous sentions le mal qu'elles pourraient lui faire : car, sans compter les maladies du corps dont l'ame ressent l'atteinte, l'inquiétude de l'avenir la mine et la tourmente par des alarmes et des soucis continuels ; le souvenir de ses crimes passés est un serpent qui la ronge. Ajoutez le délire, maladie propre à l'ame, la perte de la mémoire, et le sommeil lugubre de la léthargie.

QU'EST-CE donc que la mort, et que nous importent ses terreurs, si l'ame doit périr avec le corps ? Étions-nous sensibles aux troubles de Rome, dans les siècles qui ont précédé notre naissance, lorsque l'Afrique entière vint heurter l'empire, lorsque les airs ébranlés retentirent au loin du bruit de la guerre, lorsque le genre humain attendit en suspens, sur la terre et l'onde, duquel des deux peuples il allait devenir la conquête. Hé bien ! quand nous aurons cessé de vivre, quand la mort aura séparé les deux substances dont l'union forme notre être, nous serons de même à l'abri des événements ; ou plutôt nous ne serons plus, et les débris mêlés du ciel, de la terre et de la mer ne pourront réveiller en nous le sentiment.

MAIS quand même l'esprit et l'ame, après leur retraite, auraient encore des sensations, quel intérêt pourrions-nous y prendre, nous qui ne sommes que le résultat

Corporis atque animæ consistimus uniter apti :
 Nec si materiam ²⁰ nostram conlegerit ætas
 Post obitum , rursumque redegerit , ut sita nunc est ,
 Atque iterum nobis fuerint data lumina vitæ ;
 Pertineat quidquam tamen ad nos id quoque factum ,
 Interrupta semel cùm sit repetentia nostra.
 Et nunc nil ad nos de nobis attinet , ante
 Qui fuimus ; nec jam de illis nos afficit angor ,
 Quos de materia nostra nova proferet ætas.
 Nam , cùm respicias immensi temporis omne
 Præteritum spatium , tum motus materiai
 Multimodi quàm sint ; facile hoc accredere possis ,
 Semina sæpe in eodem , ut nunc sunt , ordine posta :
 Nec memori tamen id quimus deprendere mente ;
 Inter enim jecta est vitai pausa , vagèque
 Deerrârunt passim motus ab sensibus omnes .

DEBET enim , miserè quoi fortè ægrèque futurum est ,
 Ipse quoque esse in eo tum tempore , cùm malè possit
 Accidere ; at quoniam mors eximit im , prohibetque
 Illum , cui possint incommoda conciliari
 Hæc eadem , in quibus et nunc nos sumus , ante fuisse :
 Scire licet nobis nihil esse in morte timendum ;
 Nec miserum fieri , qui non est , posse ; neque hilum
 Differre , an nullo fuerit jam tempore natus ,
 Mortalem vitam mors cui immortalis ademit .

PROINDE ubi se videas hominem indignarier ipsum

de l'union intime du corps et de l'esprit ? et quand même après le trépas, le temps viendrait à bout de rassembler toute la matière de nos corps, de remettre chaque molécule dans l'ordre et la situation qu'elle a présentement, et de nous rendre une seconde fois le flambeau de la vie, cette renaissance ne nous regarderait plus, la chaîne de notre existence ayant été une fois interrompue. Qui de nous s'inquiète maintenant de ce qu'il fut jadis, ou de ce que le temps fera des débris de son cadavre ? En effet, en considérant le nombre infini des siècles passés, et l'étonnante variété des mouvements de la matière, on concevra aisément que les atomes se sont trouvés plus d'une fois arrangés comme ils sont aujourd'hui : mais il est impossible que la mémoire nous en instruisse, parce que, pendant la longue pause de notre vie, les principes de nos âmes se sont égarés dans des mouvements tout-à-fait étrangers à la sensibilité.

ON n'a rien à craindre du malheur, si l'on n'existe dans le temps où il pourrrait se faire sentir. Mais puisque la mort, en faisant disparaître l'homme sur qui pourraient fondre les maux auxquels nous sommes exposés, l'empêche, pour ainsi dire, d'avoir existé auparavant, qu'a-t-il à redouter ? Est-on malheureux quand on n'existe pas ? et celui qu'une mort éternelle a délivré de la vie, n'est-il pas au même état que s'il ne fût jamais né ?

'AINSI, quand vous entendez un homme se plaindre

Post mortem fore , ut aut putrescat corpore pôsto ,
 Aut flammis interfiat , malisve ferarum ;
 Scire licet , non sincerum sonere , atque subesse
 Cæcum aliquem cordi stimulum ; quamvis neget ipse
 Credere se quemquam sibi sensum in morte futurum.
 Non , ut opinor , enim dat , quod promittit , et inde
 Nec radicitùs è vita se tollit et eicit ;
 Sed facit esse suî quiddam super , inscius ipse :
 Vivus enim sibi cùm proponit quisque , futurum
 Corpus uti volucres lacerent in morte feræque ;
 Ipse suî miseret ; neque enim se vindicat hilum ,
 Nec removet satis à projecto corpore , et illud
 Se fingit , sensuque suo contaminat adstans :
 Hinc indignatur se mortalem esse creatum ;
 Nec videt , in vera nullum fore morte alium se ,
 Qui possit vivus sibi se lugere peremptum ,
 Stansque jacentem ; nec lacerari , urive dolore.
 Nam si in morte malum est , malis morsuque ferarum
 Tractari ; non invenio quî non sit acerbum
 Ignibus impositum calidis , torrescere flammis ;
 Aut in melle situm suffocari , atque rigere
 Frigore , cùm in summo gelidi cubat æquore saxi ,
 Urgerive supernè obtritum pondere terræ.

AT jam non domus accipiet te læta , neque uxor
 Optima , nec dulces occurrent oscula nati

du sort qui le condamne à servir de pâture aux vers, aux flammes, aux bêtes féroces, soyez sûr qu'il n'est pas de bonne foi, qu'il ne se rend pas compte des inquiétudes mal développées dont son cœur est le jouet. A l'entendre, il ne doute pas que la mort n'éteigne en lui le sentiment; mais il ne tient point sa parole : il ne peut se faire mourir tout entier, et, sans le savoir, il laisse toujours subsister une partie de son être. Quand il se représente pendant la vie, que son cadavre sera déchiré par les monstres et les oiseaux carnaciers, il déplore son malheur : c'est qu'il ne se dépouille point de lui-même, il ne se détache point de ce corps que la mort a terrassé, il croit que c'est encore lui, et, debout à ses côtés, il l'anime encore de sa sensibilité. Voilà pourquoi il s'indigne d'être né mortel : il ne voit pas que la vraie mort ne laissera pas subsister un autre lui-même, un être vivant pour gémir de sa mort, pour pleurer debout sur son cadavre étendu, pour être déchiré par les bêtes, et consumé par la douleur. Car, si une des horreurs de la mort est de servir d'aliment aux hôtes des bois, je ne vois pas qu'il soit moins douloureux d'être consumé par les flammes, d'être étouffé par le miel, ou transi de froid dans un tombeau de marbre, ou d'être écrasé sous le poids de la terre par les pieds des passans.

MAIS, dites-vous, cette famille dont je faisais le bonheur, cette épouse vertueuse, ces enfants chéris qui vo-

Præripere , et tacitâ pectus dulcedine tangent :
 Non poteris factis tibi fortibus esse , tisque
 Præsidio : miser ! ô miser ! aiunt , omnia ademit
 Una dies infesta tibi tot præmia vitæ.
 Illud in his rebus non addunt ; nec tibi earum
 Jam desiderium rerum insidet insuper unâ.
 Quod bene si videant animo , dictisque sequantur ,
 Dissolvant animi magno se angore metuque.
 Tu quidem , ut es letho sopitus , sic eris ævi
 Quod superest , cunctis privati' doloribus ægris :
 At nos horrifico cinefactum te prope busto
 Insatiabiliter deflebimus , æternumque
 Nulla dies nobis mœrorem è pectore demet :
 Illud ab hoc igitur quærendum est , quid sit amari
 Tantoperè ; ad somnum si res redit atque quietem ,
 Cur quisquam æterno possit tabescere luctu ?

Hoc etiam faciunt , ubi discubuère , tenentque
 Pocula sæpe homines , et inumbrant ora coronis ,
 Ex animo ut dicant : brevis hic est fructus homullis ,
 Jam fuerit , neque post unquam revocare licebit :
 Tanquam in morte mali cumprimis hoc sit eorum ,
 Quòd sitis exurat miseros atque arida torreat ,
 Aut aliæ cujus desiderium insideat rei.

NEC sibi enim quisquam tum se , vitamque requirit ,
 Cùm pariter mens et corpus sopita quiescunt ;
 Nam licet æternum per nos sic esse soporem ,

laient au-devant de moi pour s'emparer de mes premiers baisers, et qui pénétraient mon cœur d'une joie intérieure et secrète, une gloire qui n'est pas encore à son comble, des amis à qui je puis être utile. O malheureux, malheureux que je suis ! un seul jour, un instant fatal m'enlève toutes les douceurs de la vie. Sans doute ; mais vous n'ajoutez pas que la mort vous en ôte aussi le regret. Si on était bien convaincu de cette vérité, de combien de peines et d'alarmes ne se délivrerait-on pas ? L'assoupissement de la mort a fermé vos paupières : vous voilà pour le reste des siècles à l'abri de la douleur ; et nous, à côté d'un bûcher lugubre, nous versons sur vos cendres des flots de larmes, et le temps n'effacera jamais les traces de notre douleur. Insensés ! pourquoi nous dessécher dans le deuil et dans les pleurs ? Un sommeil paisible, un repos éternel, ne voilà-t-il pas un grand sujet d'affliction ?

O MES AMIS, livrons-nous à la joie ; le plaisir est fugitif ! bientôt il va nous quitter pour ne plus revenir. C'est ainsi que, la coupe à la main, des convives couronnés de fleurs s'animent à la gaieté. Ils craignent donc, après la mort, d'être dévorés par la soif, épuisés par la sécheresse, ou tourmentés par d'autres desirs ?

QUAND le corps et l'âme reposent dans les bras du sommeil, on ne s'inquiète ni de soi, ni de la vie ; et, bien que cet état de calme puisse durer éternellement,

Nec desiderium nostrî nos adtigit ullum ;
 Et tamen haudquaquam nostros tunc illa per artus
 Longè ab sensiferis primordia motibus errant ,
 Quin conreptus homo ex somno se conligit ipse :
 Multò igitur mortem minùs ad nos esse putandum ,
 Si minùs esse potest , quàm quòd nihil esse videmus ;
 Major enim turbæ disjectus materiaï
 Consequitur letho , nec quisquam expergitus extat ,
 Frigida quem semel est vitaï pausa secuta.

DENIQUE , si vocem rerum Natura repentè
 Mittat , et hoc aliquoi nostrùm sic increpet ipsa :
 « Quid tibi tantoperè est , mortalis , quòd nimis ægris
 « Luctibus indulges ? quid mortem congemis ac fles ?
 « Nam si grata fuit tibi vita anteacta priorque ,
 « Et non omnia , pertusum congesta quasi in vas ,
 « Commoda perfluxère , atque ingrata interière ;
 « Cur non , ut plenus vitæ conviva , recedis ,
 « Æquo animoque capis securam , stulte , quietem ?
 « Sin ea , quæ fructus cunque es , perière profusa ,
 « Vitaque in offensu est ; cur ampliùs addere quæris ,
 « Rursum quod pereat malè , et ingratum occidat omne ?
 « Nec potiùs vitæ finem facis , atque laboris ?
 « Nam tibi præterea quod machiner , inveniamque
 « Quod placeat , nihil est : eadem sunt omnia semper :

il n'est jamais troublé par le regret de notre existence. Néanmoins les mouvements de la sensibilité ne sont pas tellement égarés pendant le sommeil , que le réveil ne puisse aisément les ramener à leur direction. La mort est donc encore moins que le sommeil , si ce qui n'est rien peut avoir des degrés : elle cause plus de désordre et de confusion dans les principes , et interdit pour toujours le réveil à quiconque a une fois senti son froid repos.

Si la Nature élevait tout-à-coup la voix , et nous faisait entendre ces reproches : « Mortel , pourquoi te
 « désespérer ainsi immodérément ? pourquoi gémir et
 « pleurer aux approches de la mort ? Si tu as passé jus-
 « qu'ici des jours agréables , si ton ame n'a pas été un
 « vase sans fond où se soient perdus les plaisirs et le
 « bonheur , que ne sors-tu de la vie comme un convive
 « rassasié , comme un nautonnier qui touche au port ? Si
 « au contraire tu as laissé échapper tous les biens qui se
 « sont offerts , si la vie ne t'offre plus que des dégoûts ,
 « pourquoi voudrais-tu multiplier des jours qui doivent
 « s'écouler avec le même désagrément , et s'évanouir à
 « jamais sans te procurer aucun plaisir ? Que ne cherches-
 « tu dans la fin de ta vie un terme à tes peines ? Car enfin ,
 « quelques efforts que je fasse , je ne peux rien inventer
 « de nouveau qui te plaise ; je n'ai toujours à t'offrir que
 « le même enchaînement. Ton corps n'est pas encore

« Si tibi non annis corpus jam marcet, et artus
 « Confecti languent: eadem tamen omnia restant,
 « Omnia si pergas vivendo vincere sæcla,
 « Atque etiam potiùs si nunquam sis moriturus. »

QUID respondeamus, nisi justam intendere litem
 Naturam, et veram verbis exponere causam? '
 At qui obitum lamentetur, miser ampliùs æquo,
 Non meritò inclamet magis, et voce increpet acri?
 « Aufer abhinc lacrymas, barathro, et compesce querelas.
 Grandior hic verò si jam, seniorque queratur:
 « Omnia perfunctus vitæ præmia, marces!
 « Sed quia semper aves, quod abest, præsentia temnis,
 « Imperfecta tibi elapsa est ingrataque vita,
 « Et nec opinanti mors ad caput adstitit ante
 « Quàm satur ac plenus possis discedere rerum:
 « Nunc aliena tuâ tamen ætate omnia mitte,
 « Æquo animoque agedum jam aliis concede; necesse est. »

JURE, ut opinor, agat, jure increpet inciletque,
 Cedit enim rerum novitate extrusa vetustas
 Semper, et ex aliis aliud reparare necesse est;
 Nec quidquam in barathrum, nec Tartara decidit atra:
 Materies opus est ut crescant postera sæcla:
 Quæ tamen omnia te, vitâ perfuncta, sequentur;

« usé par la vieillesse, ni tes membres flétris par les ans :
 « mais attends-toi à voir toujours la même suite d'objets,
 « quand même ta vie triompherait d'un grand nombre de
 « siècles, et bien plus encore, si jamais elle ne doit finir. »

HÉ BIEN ! qu'aurions-nous à répondre à la Nature, sinon que le procès qu'elle nous intente est juste ? Mais, si c'est un malheureux plongé dans la misère qui se lamente au bord de la tombe, n'aurait-elle pas encore plus de raison de l'accabler de reproches, et de lui crier d'une voix menaçante : « Insensé, va pleurer loin d'ici ; ne
 « m'importune plus de tes plaintes. » Et à ce vieillard accablé d'années, qui ose encore murmurer : « Homme
 « insatiable, tu as parcouru la carrière des plaisirs, et
 « tu t'y traînes encore : moins riche de ce que tu as,
 « que pauvre de ce que tu n'as pas, tu as toujours vécu
 « sans plaisir ; tu n'as vécu qu'à demi, et la mort vient
 « te surprendre avant que ton avidité soit assouvie.
 « L'heure est venue ; renonce à mes présents, ils ne sont
 « plus de ton âge ; laisse jouir les autres, et fais le sacri-
 « fice de bon gré, puisqu'il est indispensable. »

CES reproches ne sont-ils pas justes ? n'est-ce pas une loi de la Nature, que la vieillesse cède la place au jeune âge, et qu'ainsi les êtres se perpétuent les uns par les autres ? Rien ne tombe dans l'abyme du Tartare : il faut que la génération présente serve de semence aux races futures. Elles passeront bientôt elles-mêmes, et ne tar-

Nec minùs ergo ante hæc quàm nunc cecidere cadentque,
 Sic alið ex alio nunquam desistet oriri,
 Vitaque mancupio nulli datur, omnibus usu.

RESPICE item quàm nil ad nos anteacta vetustas
 Temporis æterni fuerit, quàm nascimur ante :
 Hoc igitur speculum nobis Natura futuri
 Temporis exponit, post mortem denique nostram.
 Num quid ibi horribile apparet ? num triste videtur
 Quidquam ? nonne omni somno securius exstat ?

ATQUE ea nimirum, quæcunque Acherunte profundo
 Proditæ sunt esse, in vita sunt omnia nobis :
 Nec miser impendens magnum timet aère saxum
 Tantalus, ut fama est, cassâ formidine torpens :
 Sed magis in vita divûm metus urget inanis
 Mortales, casumque timent, quemcunque ferat fors.

NEC Tityum volucres ineunt Acherunte jacentem :
 Nec, quod sub magno scrutentur pectore, quidquam
 Perpetuam ætatem poterunt reperire profectò,
 Quamlibet immani projectu corporis exstet,
 Qui non sola novem dispensis jugera membris
 Obtineat, sed qui terrai totius orbem ;
 Non tamen æternum poterit perferre dolorem,
 Nec præbere cibum proprio de corpore semper :
 Sed Tityus nobis hic est, in amore jacentem
 Quem volucres lacerant, atque exest anxius angor,
 Aut aliâ quâvis scindunt cuppedine curæ.

deront pas à te suivre : les êtres actuellement existants disparaîtront, comme ceux qui les ont précédés. Chacun fournit sa part aux reproductions de la Nature ; et nous n'avons que l'usufruit de la vie, sans en avoir la propriété.

QUEL rapport ont eu avec nous les siècles sans nombre qui ont précédé notre naissance ? C'est un miroir où la Nature nous montre les temps qui suivront notre mort. Qu'ont-ils donc de si triste et de si effrayant ? N'est-ce pas la tranquillité du plus profond sommeil ?

TOUTES les horreurs qu'on raconte des enfers, c'est dans la vie que nous les trouvons. Ce Tantale glacé d'effrois sous l'énorme rocher qui menace ruine, c'est l'homme livré à la superstition, qui redoute le vain courroux des dieux, dans tous les événements qu'amène le hasard.

IL n'est pas vrai que Titye, couché sur le bord de l'Achéron, soit dévoré par des oiseaux. Trouveraient-ils pendant l'éternité de quoi fouiller dans sa vaste poitrine, quand même l'énorme étendue de son corps couvrirait la terre entière, au lieu de neuf arpents ? Pourrait-il d'ailleurs suffire à une douleur sans fin, et fournir d'éternels aliments à la voracité de ses bourreaux ? Le vrai Titye est celui que l'amour a terrassé, que rongent les soucis dévorants, et dont le cœur est en proie à tous les tourments des passions.

SISYPHUS in vita quoque nobis ante oculos est,
 Qui petere à populo fascēs sævasque securēs
 Imbibit, et semper victus tristisque recedit;
 Nam petere imperium, quod inane est, nec datur unquam,
 Atque in eo semper durum sufferre laborem,
 Hoc est adverso nixantem trudere monte
 Saxum, quod tamen à summo jam vertice rursum
 Volvitur, et plani raptim petit æquora campi.

DEINDE animi ingratham naturam pascere semper,
 Atque explere bonis rebus, satiareque nunquam;
 Quod faciunt nobis annorum tempora, circùm
 Cùm redeunt, fœtusque ferunt variosque lepores,
 Nec tamen explemur vitæ fructibus unquam;
 Hoc, ut opinor, id est, ævo florente puellas,
 Quod memorant, laticem pertusum congerere in vas,
 Quod tamen expleri nullâ ratione potestur.

CERBERUS et Furiæ jam verò, et lucis egenus
 Tartarus, horriferos eructans faucibus æstus,
 Hæc neque sunt usquam, neque possunt esse profectò,
 Sed metus in vita pœnarum pro malefactis
 Est insignibus insignis, scelerisque luella
 Carcer, et horribilis de saxo jactu' deorsum
 Verbera, carnifices, robur, pix, lamina, tædæ:
 Quæ tamen et si absunt, at mens sibi conscia facti
 Præmetuens, adhibet stimulos, torretque flagellis;
 Nec videt interea, qui terminus esse malorum

LE vrai Sisyphe est celui qui s'obstine à demander au peuple les haches et les faisceaux, et qui se retire toujours avec des refus et la tristesse dans le cœur. S'épuiser en travaux continuels pour un honneur qui n'est rien, et qu'on ne peut obtenir, voilà ce que j'appelle pousser avec effort vers la cime d'un mont un énorme rocher, qui retombe aussitôt, et roule précipitamment dans la plaine.

REPAITRE à chaque instant la faim de son ame, la combler de biens, sans jamais la rassasier, voir le retour annuel des saisons, en cueillir les fruits, s'enivrer de leurs douceurs, et n'être pas encore content de tous ces avantages, n'est-ce pas le supplice de ces jeunes princesses qui fournissent de l'eau à un vase sans fond, sans pouvoir jamais le combler ?

CE CERBÈRE, ces Furies, ce Tartare ténébreux dont les bouches vomissent la flamme, sont autant d'objets fabuleux qui n'existent point, et ne peuvent exister. Mais les malfaiteurs sont punis dans cette vie par la crainte des peines proportionnées à leurs crimes. Tels sont les cachots, la cime du Capitole, les faisceaux, les tortures, les poteaux, la poix, les lames, les torches : et si les bourreaux manquent, la conscience elle-même en fait la fonction, elle déchire le cœur de ses fouets, elle le perce de ses aiguillons. Joignez à ces tourments l'incerti-

Possit, nec quæ sit pœnarum denique finis ;
 Atque eadem metuit, magis hæc ne in morte gravescant,
 Hinc *Acherusia fit stultorum denique vita.*

Hoc etiam tibi tutè interdum dicere possis :
 Lumina sis oculis etiam bonus Ancu' reliquit ,
 Qui melior multis, quàm tu, fuit, improbe, rebus ;
 Inde alii multi reges rerumque potentes
 Occiderunt, magnis qui gentibus imperitârunt ;
 Ille quoque ipse, viam qui quondam per mare magnum
 Stravit, iterque dedit legionibus ire per altum ,
 Ac pedibus salsas docuit super ire lacunas ,
 Et contempsit, aquis insultans, murmura ponti ,
 Lumine adempto, animam moribundo corpore fudit,
 Scipiades, belli fulmen, Carthaginis horror,
 Ossa dedit terræ, proinde ac famul infimus esset :
 Adde repertores doctrinarum, atque leporum ;
 Adde Heliconiadum comites, quorum unus Homerus
 Sceptra potitus, eâdem aliis sopitu' quiete est ;
 Denique Democritum postquam matura vetustas
 Admonuit memorem motus languescere mentis,
 Sponte suâ letho caput obvius obtulit ipse ;
 Ipse Epicurus obît decurso lumine vitæ ,
 Qui genus humanum ingenio superavit, et omnes
 Præstinxit, stellas exortus uti ætherius sol.

Tu verò dubitabis, et indignabere obire,
 Mortua quoi vita est prope jam vivo atque videnti ?

tude de l'état futur. On ne sait quel doit être le terme des maux qu'on endure; on craint que la mort ne les aggrave encore. Ainsi *la vie présente est l'enfer des insensés.*

HOMME injuste, ne devrais-tu pas quelquefois te dire : Ancus lui-même est mort, ce bon prince, supérieur à moi par ses vertus ? Les rois, les grands de la terre, après avoir gouverné le monde, ont tous disparu. Ce monarque de l'Asie, qui s'ouvrit jadis une route dans l'immensité des mers, qui apprit à ses légions à marcher sur l'abyme profond, bravant le vain courroux de l'élément captif qui frémissait sous ses pieds, il est mort lui-même, et son ame a quitté ses membres défaillants. Scipion, ce foudre de guerre, la terreur de Carthage, a livré ses ossements à la terre, comme le plus vil de ses esclaves. Joignez-y les inventeurs des sciences et des arts, les compagnons des Muses, et Homère leur souverain, qui repose comme eux dans la tombe. Enfin Démocrite, averti par l'âge que les ressorts de son esprit commençaient à s'user, alla présenter lui-même sa tête à la mort. En un mot, Épicure lui-même a vu le terme de sa carrière, lui qui plana bien au-dessus de la sphère commune, et qui éclipsa les plus brillants génies, comme l'éclat du soleil levant fait disparaître la lumière des étoiles.

ET tu balances, tu t'indignes de mourir, toi dont la vie est une mort continuelle, qui te vois mourir à chaque

Qui somno partem majorem conteris ævi ?
 Et vigilans stertis, nec somnia cernere cessas,
 Sollicitamque geris cassâ formidine mentem ?
 Nec reperire potes, quid sit tibi sæpe mali, cùm
 Ebrius urgeris multis miser undique curis,
 Atque animi incerto fluitans errore vagaris ?

Si possint homines, proinde ac sentire videntur
 Pondus inesse animo, quod se gravitate fatiget,
 Et quibus id fiat causis cognoscere, et unde
 Tanta mali tanquam moles in pectore constet;
 Haud ita vitam agerent, ut nunc plerumque videmus,
 Quid sibi quisque velit nescire, et quærere semper,
 Commutare locum, quasi onus deponere possit.

EXIT sæpe foràs magnis ex ædibus ille,
 Esse domi quem pertæsum est, subitoque revertit;
 Quippe foris nihilo melius qui sentiat esse:
 Currit agens mannos ad villam hic præcipitanter,
 Auxilium tectis quasi ferre ardentibus instans:
 Oscitat extemplò, tetigit cùm limina villæ,
 Aut abit in somnum gravis, atque obliuia quærit,
 Aut etiam properans urbem petit atque revisit;
 Hoc se quisque modo fugit: at, quem scilicet, ut fit,
 Effugere haud potis est, ingratis hæret et angit,
 Propterea morbi quia causam non tenet æger:
 Quam bene si videat, jam rebus quisque relictis
 Naturam primùm studeat cognoscere rerum;

instant ; toi qui livres au sommeil la plus grande partie de tes jours, qui dors même en veillant, et dont les idées sont des songes ; toi qui toujours en proie aux préjugés, aux terreurs chimériques, aux inquiétudes dévorantes, ne sais pas en démêler la cause, et dont l'ame est toujours incertaine, flottante, égarée !

Si les hommes connaissaient la cause et l'origine des maux qui assiègent leur ame, comme ils sentent le poids accablant qui s'appesantit sur eux, leur vie ne serait pas si malheureuse : on ne les verrait pas chercher toujours, sans savoir ce qu'ils desirent, et changer sans cesse de place, comme si, par cette oscillation continuelle, ils pouvaient se délivrer du fardeau qui les opprime.

CELUI-CI quitte son riche palais pour se dérober à l'ennui ; mais il y rentre un moment après, ne se trouvant pas plus heureux ailleurs. Cet autre se sauve à toute bride dans ses terres : on dirait qu'il court y éteindre un incendie ; mais à peine en a-t-il touché les limites, qu'il y trouve l'ennui : il succombe au sommeil, et cherche à s'oublier lui-même : dans un moment, vous allez le voir regagner la ville avec la même promptitude. C'est ainsi que chacun se fuit sans cesse ; mais on ne peut s'éviter. On se retrouve, on s'importune, on se tourmente toujours. C'est qu'on ignore la cause de son mal : si on la connaissait, renonçant à tous ces vains remèdes, on se livrerait à l'étude de la Nature, puis-

Temporis æterni quoniam, non unius horæ,
 Ambigitur status, in quo sit mortalibus omnis
 Ætas post mortem, quæ restat cunque, manenda.

DENIQUE tantoperè in dubiis trepidare periclis,
 Quæ mala nos subigit vitæ tanta cupido?
 Certa quidem finis vitæ mortalibus adstat;
 Nec devitari lethum pote, quin obeamus.

PRÆTEREA, versamur ibidem, atque insumus usque;
 Nec nova vivendo procuditur ulla voluptas;
 Sed dum abest, quod avemus, id exsuperare videtur
 Cætera: post aliud, cùm contigit illud, avemus,
 Et sitis æqua tenet vitæ semper hiantes;
 Posteraque in dubio est fortunam quam vehat ætas,
 Quidve ferat nobis casus, quive exitus instet.

NEC prorsum, vitam ducendo, demimus hilum
 Tempore de mortis; nec delibrare valemus,
 Quò minùs esse diu possimus morte perempti:
 Proinde licet quotvis vivendo condere sæcla;
 Mors æterna tamen nihilominùs illa manebit:
 Nec minùs ille diu jam non erit, ex hodierno
 Lumine qui finem vitæ fecit, et ille
 Mensibus atque annis qui multis occidit ante.

qu'il est question, non pas du sort d'une heure, mais de l'état éternel qui doit succéder à la mort.

QUE signifient ces alarmes qu'un amour mal entendu de la vie vous inspire dans les dangers? Apprenez donc, ô mortels, que vos jours sont comptés, et que, l'heure fatale venue, il faut partir sans délai.

ET en vivant plus long-temps, ne serez-vous pas toujours habitants de la même terre? La Nature inventera-t-elle pour vous de nouveaux plaisirs? Non, sans doute. Mais le bien qu'on n'a pas, paraît toujours le bien suprême. En jouit-on? c'est pour soupirer après un autre; et les desirs, en se succédant, entretiennent dans l'ame la soif de la vie. Ajoutez l'incertitude de l'avenir et du sort que l'âge futur nous prépare.

NE croyez pas au reste que la durée de votre vie sera retranchée de celle de votre mort: vous n'en serez pas moins de temps victime du trépas. Quand même vous verriez la révolution de plusieurs siècles, il vous restera toujours une mort éternelle à attendre; et celui que la terre vient de recevoir ne sera pas moins long-temps mort, que celui dont elle enferme les dépouilles depuis un grand nombre d'années.

FIN DU LIVRE TROISIÈME.

NOTES

DU TROISIÈME LIVRE.

Page 8. — ¹ JE m'écarte totalement du sens qu'on donne communément à cet endroit. Je fais rapporter aux dieux, ce que les commentateurs entendent des sectateurs de la philosophie d'Épicure. L'une et l'autre interprétation s'accordent également avec le texte ; mais la mienne me paraît claire et raisonnable, au lieu que l'autre est absolument inintelligible. Il est faux, en effet, que la terre ne nous empêche point de distinguer sous nos pieds ce qui se passe dans le vide, même en prenant la chose métaphoriquement ; au lieu que les dieux placés dans leurs intermondes, dans ces régions élevées d'où notre globe n'est qu'un point pour eux, peuvent librement promener leurs regards sur ce vide immense, dans lequel se forment et agissent les êtres. Voilà ce qu'a voulu dire Lucrèce. C'est avec cette majesté qu'il affecte de parler des dieux, lib. V, v. 53 et 54 :

Cùm benè præsertim multa, ac divinitùs, ipsis
Immortalibus de divinis dare dicta suèrit.

Ibid. — ² La construction de ce vers, sur lequel on s'est mis à la torture, est toute simple : *Et se scire animi naturam esse (naturam) sanguinis*. Rien de plus clair. Lucrèce désigne ici le système d'Empédocle, qui regardait nos âmes comme le plus pur sang de nos corps. *Empedocles autem animum esse censet cordi suffusum sanguinem*. (Cic. Tusc. quæst. j.) C'est peut-être dans le même sens que Virgile dit, lib. ix, v. 349 : *Purpuream vomit ille animam*, etc. . . C'était encore l'opinion de Critias, au rapport d'Aristote, *de anim.* lib. j, cap. 2 : Ἐτέροι δὲ αἷμα, κατὰπερ Κριτίας, τὸ αἰσθάνεσθαι τῆς ψυχῆς οἰκείοτατον ὑπολαμβάνοντες, τῆτο δὲ ὑπάρχειν διὰ τὴν τοῦ αἵματος φύσιν. *Alii verò sanguinem, ut Critias, existimantes sentire esse maximè proprium animæ, hoc verò accidere propter sanguinis natu-*

ram. Mais cette opinion date encore de plus loin. Les livres sacrés donnent la nature du sang aux âmes des bêtes. « Gardez-vous, « disait Moïse aux Juifs, de manger du sang; car le sang des « bêtes leur tient lieu d'âme. C'est pourquoi vous ne mangerez « pas leur âme avec leur chair. » *Hoc solum cave, ne sanguinem comedas; sanguis enim eorum pro anima est: et idcirco non debet animam comedere cum carnibus.* Deut. cap. xij, v. 23. *Quia anima carnis in sanguine est. Anima enim omnis carnis in sanguine est; undè dixi filiis Israël: Sanguinem universæ carnis non comedetis, quia anima carnis in sanguine est.* Levit. cap. xvij, v. 11 et 14.

Page 10. — ³ Ce magnifique morceau de morale que les commentateurs ont tous admiré sans l'entendre, est difficile à saisir au premier abord. On ne conçoit pas aisément comment la crainte de la mort fait naître dans les hommes l'avarice, l'ambition, l'envie, tous les vices en un mot, et subjuge les cœurs, au point d'inspirer à quelques hommes l'aversion de la vie et le projet de se tuer: idée que Plutarque attribue aussi à Arcésilas. *Mortem, quæ malum dicitur, id peculiare ex omnibus quæ dicuntur mala habere quòd neminem unquam suū præsentia affecerit, solamque esse animi abjectionem calumniasque in mortem fusas, quæ absentem faciant formidabilem, præsentemque ut etiam aliqui mortem oppetant nè moriantur.* Pour entendre ces idées, il faudrait se transporter dans les siècles de l'ancienne Mythologie, et se pénétrer des descriptions des enfers, faites par les poètes: alors ce morceau, bien loin d'être regardé comme une vaine déclamation, paraîtra plein de sens et de philosophie. En effet, l'ignominie, le mépris et la pauvreté étaient réellement regardés comme le cortège de la mort: c'était un des axiomes fondamentaux de la théologie païenne. Voilà pourquoi Virgile, dans son sixième chant, place en sentinelle à la porte des enfers, non-seulement le deuil, les soucis, les maladies, la vieillesse et la crainte, mais encore la faim et la pauvreté, v. 273 et suiv.

96 NOTES DU LIVRE III.

Vestibulum ante ipsum, primisque in faucibus orci,
Luctus et ultrices posuère cubilia curæ:
Pallentesque habitant morbi, tristisque senectus,
Et metus, et malesuada fames, et tristis egestas,
Terribiles visu formæ.

C'étaient ces fausses idées puisées dans la fable, qui donnaient naissance à tous les crimes que Lucrèce décrit si éloquemment :

Sanguine civili rem conflant, divitiasque
Conducant avidi, etc.

C'était pour détruire des préjugés si funestes au bonheur des sociétés, que tous les moralistes de concert publiaient hautement, que la mort ne fait point acception des rangs ni des dignités, qu'elle frappe également et les chaumières des pauvres, et les palais des rois :

Pallida mors æquo pulsat pede pauperum tabernas
Regumque turres.

HORAT. lib. j, od. 4.

Ce que Lucrèce dit en d'autres termes, lib. ij, page 134, v. 15 et suiv.

Nec calidæ citiùs decedunt corpore febres,
Textilibus si in picturis ostroque rubenti
Jactaris, quàm si plebeiâ in veste cubandum est.

Page 14. — ⁴ Ce système mal présenté et mal attaqué par Platon dans son Phédon, était un des plus ingénieux que pussent imaginer des païens abandonnés à leurs propres lumières. Ce n'était pas l'âme comme on l'a cru, mais la pensée qu'on appelait *harmonie* dans ce système. Voilà déjà une contradiction de moins. Le nom d'harmonie vient de ce que le corps était regardé comme un grand instrument dont le jeu donnait la

pensée. On croyait, comme je l'ai déjà fait remarquer ailleurs, que tous les agrégats de la nature étaient plus ou moins capables de sentir, selon le plus ou moins de perfection de leur organisation; les arbres plus que les pierres, les bêtes plus que les arbres, et les hommes plus que les bêtes; de même que tous les corps étant naturellement sonores, sont plus ou moins harmonieux, selon la différence de leur conformation. Mais ce qu'il faut surtout remarquer, c'est qu'on entendait par le mot *harmonie*, un groupe de sons quelconques, et non pas seulement l'accord parfait, comme l'ont entendu Platon et Lucrèce. Cette distinction résout bien des difficultés, rend le système beaucoup plus fécond, et susceptible d'un parallèle au moins assez spécieux. C'est pour avoir négligé cette même distinction, que Platon combat faiblement un système dont il n'avait pas compris toute l'étendue. Il fallait que Lucrèce ne l'entendit pas bien non plus, pour attaquer une hypothèse dans laquelle on fait la pensée le résultat du jeu de la matière. Pourquoi s'obstinait-il à vouloir une seconde substance incluse dans la machine même, et qui, n'étant pas immatérielle, ne pouvait rien expliquer, que le corps n'expliquât tout seul? N'était-ce pas multiplier les êtres sans nécessité? Le système de l'harmonie ne marchait-il pas au but plus directement et par la voie la plus courte? N'était-il pas la conséquence la plus naturelle de l'Épicurisme? Car enfin, puisque Épicure, pour produire les couleurs, les sons, les odeurs, etc. . . . n'admettait pas une espèce de corps particuliers, une substance particulière consacrée à cet usage, mais croyait au contraire que les mêmes atomes, arrangés diversement, produisaient les couleurs, les sons, les saveurs, etc. . . . il ne devait pas non plus, pour expliquer la pensée, admettre une substance particulière, sensible et pensante, mais faire résulter des atomes même du corps, la pensée qu'il regardait comme la modification d'un tout matériel. Cela, quoique faux, eût été plus conséquent.

Page 18. — ' Plus on y réfléchit, plus on a de peine à se persuader que les anciens n'aient pas eu quelque idée de la *spiritualité*, de l'*incorporéité*, de l'*immatérialité* de l'ame. Non que la raison leur ait fourni des notions aussi nettes et aussi précises que celles dont nous sommes redevables à la révélation ; mais ils avaient tant subtilisé, ils avaient tellement atténué, pour ainsi dire, la nature de l'ame, qu'il ne serait pas surprenant qu'ils en fussent venus au dernier degré de ténuité. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'ils étaient déjà sur la voie ; ils avaient reconnu une matière première, dénuée de figure et d'étendue : ils admettaient des idées qui ne peuvent nous venir par les sens, et qui n'ont point leur archétype dans la nature corporelle. Ils avaient imaginé un *véhicule* de l'ame, une substance mitoyenne, nécessaire pour faciliter l'action et la réaction entre l'esprit et le corps. Enfin, pourquoi Lucrèce se croyait-il obligé de prouver que l'ame est matérielle, si l'opinion contraire n'eût été adoptée par quelques philosophes ? Les idées généralement reçues sont des principes qu'on ne prouve pas, mais dont on tire des conséquences. Je n'ignore pas ce qu'ont dit tous les savans sur ce point de la philosophie ancienne : je n'ignore pas qu'on se prévaut d'une foule de passages de Timée de Locres, de Platon, d'Aristote, etc. . . . qui donnent à l'ame du corps et de l'étendue ; mais je sais en même temps, que la spiritualité est une idée si fugitive et si délicate, que, pour peu qu'on s'y arrête, on ne tarde pas à la mélanger. On fait trop d'honneur aux anciens et à l'esprit humain en général. On n'ose supposer qu'ils se soient contredits. Cependant leurs ouvrages sont pleins de contradictions. Ce devait être naturellement là le sort des premiers métaphysiciens. Il y a plus : il faut, ou les supposer tous athées, ou reconnaître qu'ils se sont contredits, qu'ils n'ont pas senti toutes les conséquences de leurs principes. Qu'il me soit permis de le dire : on a donné trop d'importance à cette question de fait sur l'histoire de la spiritualité. Les chrétiens se sont ima-

ginés que le dogme de l'immatérialité acquerrait un nouveau degré de force, en prouvant qu'il leur avait été transmis par les anciens : comme si la révélation et l'autorité infallible de l'église n'étaient pas une base assez solide. Les incrédules au contraire se sont figurés que leur cause serait meilleure, en tâchant de prouver que l'idée de l'immatérialité est une idée nouvelle, uniquement due au christianisme. Ils devaient les uns et les autres sentir que l'autorité des anciens ne fait pas plus pour ce dogme, que pour un grand nombre d'autres dont la raison avait fait entrevoir quelques lueurs aux payens, avant que le saint esprit eût exigé pour ces mêmes dogmes le sacrifice de notre raison.

Page 20. — ⁶ L'intelligence de ces trois vers qui ne sont difficiles qu'à traduire, fut regardée dans le siècle dernier comme une découverte. Un anonyme écrivit de Londres, en 1687, une lettre à Bayle, pour le prier d'insérer dans son journal l'explication de ce passage, qui n'avait, dit-il, jusqu'alors été entendu de personne. Si Bayle ne jugea pas cette explication indigne de trouver place dans sa *République des Lettres*, on ne me blâmera pas non plus de transcrire ici l'endroit de cette lettre qui a rapport au passage de Lucrèce. « Si vous voulez que je commence, « je vais vous envoyer l'explication de deux passages qui n'ont « point encore été entendus. L'un est de Lucrèce au livre iij, v. « 175 ou environ. *Attamen insequitur langor, terræque petitus et in* « *terrâ mentis qui gignitur æstus*. Monsieur Lefèvre renverse tout « le texte pour l'expliquer; et cependant il n'y a rien de plus na- « turel, ce qui paraîtra par cette traduction verbale : *Cependant* « *une langueur et une envie de se coucher, avec une inquiétude d'es-* « *prit, le suivent toujours.* — *Petitus terræ* n'est autre chose que « *l'envie de se mettre à terre*; et c'est ce que nous voyons tous les « jours, particulièrement dans les paysans : même la plupart des « dames ne se trouvent bien que lorsqu'elles sont sur le foyer, « et qu'elles ont la tête sur un coussin un peu élevé, ce qui est

« précisément *petitus terræ*. *Æstus mentis* ne peut signifier que les
 « bouillonnements de l'esprit, que je traduis par l'inquiétude de l'es-
 « prit, comme le vers suivant le demande, *Interdumque quasi exur-*
 « *gendi incerta voluntas. . . .* » Voyez Nouvelles de la Républ. des
 lettres, fév. 1687, page 119.

Page 24. — 7 Il n'y a personne qui ne sente combien toute
 cette théorie de l'ame humaine est fausse et inintelligible. Qu'est-
 ce que le souffle, sinon l'air mis en agitation ? *Spiritus quem*
Græci nostrique eodem vocabulo aëra appellant, dit Plin. nat. hist.
 lib. ij, c. 5. Qu'est-ce que la chaleur, sinon la modification d'un
 sujet chaud ? Cependant Lucrèce paraît en faire des êtres à part ;
 il semble vouloir réaliser les formes d'Aristote. Telle était la
 métaphysique de ces temps-là. Avant d'en venir à l'idée d'une
 substance non-étendue, les philosophes avaient passé par tous
 les degrés de la matière la plus subtile. Les uns avaient recours à
 l'air : c'était l'opinion de Pythagore, qui appelait l'ame *ἀπόπασμα*
ἀίθερος, un détachement de l'air. C'était aussi la doctrine d'Hippo-
 crate, qui la définissait, *Spiritum tenuem per corpus dispersum*.
 Macrob. lib. ij, sect. 2. Saint Augustin, qui avait des idées infi-
 niment plus relevées sur la nature de l'ame humaine, reconnaît
 pourtant que l'air, modifié d'une certaine manière, peut pro-
 duire dans les bêtes le sentiment et la mémoire. *Spiritum corpo-*
reum voco aërem, vel potiùs ignem, qui pro suâ subtilitate videri non
potest, et corpora inferiùs vegetando vivificat : quædam autem vivi-
ficat tantùm et non sensificat, sicut arbores et herbas, et universa in
terra germinantia ; quædam autem sensificat et vivificat, sicut omnia
bruta animalia. De spirit. et anim. cap. 23. . . . *Vita brutorum*
est spiritus vitalis constans de aëre et sanguine animalis, sed sen-
sibilis, memoriam habens, intellectu carens, cum carne moriens, in
aëre evanescens. (De scientia veræ vitæ, cap. 4.) D'autres philo-
 sophes regardaient l'ame comme un feu rapide. C'était le sentiment
 d'Héraclite, *Heraclitus physicus dixit animam scintillam stellaris*

NOTES DU LIVRE III. 101

essentiæ (Macro. in somn. Scip. lib. j); d'Épicharme, *Itaque Epicharmus de igne mentem humanam dicit, istic est de sole sumptus ignis* (Varro de ling. Sab. lib. iv); de Zénon, *Zenoni stoico animus ignis videtur* (Cic. Tusc. quæst. lib. j). D'autres philosophes, trouvant ces matières encore trop grossières, ont donné carrière à leur imagination, et sont devenus encore plus inintelligibles. C'est un Critolaüs, péripatéticien qui, au rapport de Macrobe, formait l'ame d'une *quintessence*; un Thalès, qui la définit *substantiam semper motam et per se motam*; un Pythagore, qui la nomme *numerum se ipsum moventem*; un Platon, qui l'appelle *substantiam intelligentem ex se mobilem, juxta numerum harmonicum motam*; et enfin un Aristote, qui, par son mot d'*Entéléchie*, est encore plus inintelligible et plus barbare.

Page 24. — ⁸ La construction de ce vers est, *Quoniam mens recipit nihil horum posse creare motus sensiferos qui voluent quædam mente*; « Parce que l'esprit n'admet pas qu'aucun de ces principes puisse créer ces mouvements intellectuels qui portent des idées dans l'ame. » Voilà mot à mot la signification de cette phrase qu'on n'a pas entendue, pour n'avoir pas senti que *recipere* est la même chose qu'*admittere* ou *concupere*, et que par *quædam qui mente voluent*, Lucrèce parle ici des idées qui suivent nos sensations.

Page 26. — ⁹ Épicure sentait que l'unité doit être le principe constitutif de l'ame, de ce *moi* mystérieux qui compare, qui juge, qui raisonne, etc. . . . Voilà pourquoi Lucrèce ne veut pas que les principes de l'ame se séparent, ni qu'ils agissent chacun de son côté, *Nihil ut secernier unum possit, nec spatio fieri divisa potestas*. Il tâche de simplifier le plus qu'il peut l'assemblage grossier de ses quatre éléments. Mais, comme d'un autre côté il dira plus bas que la différence des caractères et des tempéraments vient de ce qu'il y a quelqu'un des éléments qui domine plus que l'autre, il se voit obligé de troubler un peu ce concert et cette

102 NOTES DU LIVRE III.

proportion. Voilà le sens de ce vers qu'on n'a pas entendu, *Ut quiddam subsit magis emineatque*, qui n'est évidemment qu'une restriction. Cependant il ajoute que, malgré cette inégalité, l'harmonie se conserve toujours, et que l'unité ne s'altère pas pour cela, *Ut quiddam fieri videatur de omnibus unum*. Lucrèce est très-obscur dans tout ce morceau; il s'en prend à sa langue: mais la vraie raison est qu'il ne s'entendait pas lui-même.

Page 30. — ¹⁰ Voici la construction de ces trois vers qui présentent un double sens: *Vestigia naturarum quæ nequeat ratio dictis depellere linqui usque adeo parvula, ut nihil impediat degere vitam dignam dis*. « Ces traces naturelles que la raison ne peut « effacer par ses instructions, subsistent à la vérité toujours, « mais si faibles, que rien ne nous empêche de mener une vie « digne des dieux. » Ce même passage est entendu tout différemment par quelques commentateurs, qui font ainsi la construction: *Vestigia parvula naturarum linqui, quæ ratio nequeat dictis depellere usque adeo, ut nihil impediat vitam dis dignam degere*. « Il « subsiste toujours dans l'ame des traces imperceptibles que la « raison ne peut faire disparaître au point, que rien ne nous em- « pêche de mener une vie digne des dieux. » Il n'est pas besoin d'avertir que cette dernière construction est forcée, et présente un sens louche.

Page 34. — ¹¹ Voici le sens de ces deux vers qui sont fort clairs, malgré les efforts que les commentateurs ont faits pour les embrouiller. Lucrèce vient de prouver que l'ame ne peut sentir toute seule, ni le corps tout seul; que ce n'est que par leur union que nous jouissons du sentiment: *Communibus inter eos conflatur utrinque motibus accensus nobis per viscera sensus*. D'où il s'ensuit évidemment, que c'est le corps qui sent par le moyen de l'ame. Ainsi, dire que le sentiment est la modification de l'ame seule, de cette substance intellectuelle qui est disséminée dans

NOTES DU LIVRE III. 103

nos membres, c'est combattre l'évidence; car comment peut-on prouver que le corps sent, *Quid sit enim corpus sentire quis afferet unquam*, sinon par les principes que l'évidence elle-même nous a fait établir, *Si non ipsa palàm quod res dedit ac docuit nos*, c'est-à-dire, sinon par l'union intime de l'ame avec le corps, que nous venons de prouver sans réplique ?

Ibid. — ¹² Lucrèce attaque ici Épicharme et Aristote, qui pensaient que ce n'étaient pas les yeux, mais l'ame elle-même qui voyait par les yeux. Νῆς ὀφθαλμοῦ, νῆς ἀχρῆσι, *Mens videt, mens audit*, dit Aristote, probl. 32, sect. ij; et ailleurs, de Sensu et Sensibili, c. ij, *Non anima ipsa in oculi extremo, sed in parte interna existit.*

Ibid. — ¹³ Ce vers que je traduis par ces mots, « Le sens pompe et ramasse les simulacres dans l'organe, » est clair et très-conséquent à la doctrine que Lucrèce établit dans le iv^e livre; il a rapport évidemment à la manière dont la vision s'opère, dans le système d'Épicure, par le moyen des simulacres. Cependant les commentateurs, non-seulement ne l'ont pas entendu, mais se sont tous accordés à le rejeter comme un vers supposé ou altéré.

Page 36. — ¹⁴ Ce passage, qui est très-embarrassant, pourrait encore être expliqué d'une autre manière plus littérale: « Les intervalles qui séparent les éléments de l'ame sont proportionnés à la grosseur des premiers petits corps qui peuvent exciter en nous de la sensation. » Mot à mot: *Tanta intervalla tenere exordia prima animarum, quantula corpora prima nobis injecta queant cedere sensiferos motus in corpore.* Le sens que j'ai adopté dans ma version est plus clair. Il est vrai que *tantus* et *quantus* sont ordinairement employés en latin pour désigner un rapport de grandeur plutôt qu'un rapport de nombre; cependant il y a des exemples de *quantus* pris dans ce sens. *Caius in L. Si ita legatum sit D. de Legatis primo. Si ita legatum sit, Sejo servos decem do, præter eos*

104 NOTES DU LIVRE III.

decem quos Titio legavi. Si quidem decem tantum inveniuntur in hæreditate, inutile est legatum. Si verò ampliores; post eos, quos Titius elegit, in cæteris valet legatum: sed non in ampliores, quàm decem, qui legati sunt, quod si minus in tantos, quanti inveniuntur. On peut remarquer que dans ce passage non-seulement *tantus, quantus*, signifie *tot, quot*, mais encore qu'*ampliores* est mis pour *plures*.

Page 36. — ¹⁵ Lucrèce parle ici du fard dont les femmes, et même les jeunes libertins se peignaient pour se blanchir la peau. Le mot *incutere* ne vient pas de *quater*, *secouer*, quoiqu'il ait souvent cette acception; il ne peut être ici composé que de *in* et *cutis*: ainsi *incutere* est la même chose que *in cutem mittere*. On ne saurait douter que les Romains ne connussent l'usage du fard. On peut lire dans Pétrone la description énergique d'un jeune libertin, dont le blanc, délayé par la sueur, coulait le long de ses joues. *Perfluebant per frontem sudantis acaciæ rivi, et inter rugas malarum tantum erat CRETÆ, ut putares detractum parietem nimbo laborare.* Horace dit à peu près la même chose d'une vieille femme qui lui en voulait: *Nec illi jam manet humida creta.* Epod. xij.

Page 38. — ¹⁶ Il n'est pas permis de douter qu'un grand nombre de philosophes anciens n'aient reconnu l'immortalité de l'âme. Ce désir de vivre après la mort, et de prolonger son existence au-delà des bornes naturelles; cette noble ambition qui caractérise les âmes fières, et qui est le plus puissant aiguillon de la vertu, avait pénétré ces cœurs généreux et dignes d'une autre vie, assez profondément pour se réaliser en eux, et leur persuader qu'ils jouiraient sous la tombe des honneurs qu'on rendrait à leur mémoire. Une pareille idée qu'on prouvait moins qu'on ne la sentait, était trop relevée pour la prostituer au peuple, incapable de porter ses vues dans un avenir aussi sublime, uniquement propre à

NOTES DU LIVRE III. 105

défigurer ce tableau par ses terreurs, ses fables et ses préjugés. Aussi cette doctrine fut-elle tenue long-temps secrète. Platon fut le premier qui osa, dans ses ouvrages, divulguer ce secret. La manière dont ce dogme fut reçu prouve combien il était doux et séduisant dans son origine : il fut accueilli avec un enthousiasme qui tenait du fanatisme. Cléombrote d'Ambracie ne sait pas plutôt que son ame est immortelle, qu'il se précipite du haut d'une tour, pour arriver plus promptement à la vie future. Le philosophe Hégésias ayant tenu école sur la même matière à Cirène, ses disciples se tuèrent pareillement, pour sortir de cette vie malheureuse et passagère, et parvenir à celle que leur maître leur promettait. Enfin en moins d'un siècle cette sublime doctrine produisit une maladie épidémique si dangereuse, que Ptoloméé Philadelphé défendit de l'enseigner, de peur de voir ses états dépeuplés. Qu'arriva-t-il alors ? la politique crut devoir autoriser les fables redoutables du Tartare, du Styx, de l'Achéron, des Furies, de Cerbère, etc. . . . qui devenaient le contrepoison naturel du dogme de l'immortalité. On regarda le suicide comme un crime qui était puni dans l'autre vie.

Proxima deinde tenent mœsti loca, qui sibi lethum
 Insontes peperère manu, lucemque perosi
 Projecère animas. Quàm vellent æthere in alto
 Nunc et pauperiem et duros perferre labores !

VIRGIL. *Æneid.* lib. vj, v. 434 et suiv.

Ce ne fut qu'avec de pareilles précautions que la doctrine de l'immortalité continua de s'enseigner. Au reste, il est singulier que deux dogmes presque contradictoires, l'un doux et consolant, l'autre terrible et redoutable, le dogme de l'immortalité de l'ame et celui de la destruction du monde, aient produit à peu près les mêmes effets dans la société, et aient été défendus l'un et l'autre par les princes, comme des doctrines capables de troubler le repos public.

Page 58. — ¹⁷ Voici la construction de ces deux vers, qu'aucun commentateur n'a saisie, quoiqu'elle soit fort simple : *Et ipsam partem priorem petere se ore retrò, ut icta ardenti dolore vulneris premat se morsu.* *Pars prior* veut dire, dans la bonne latinité, *la partie de devant*, et non pas *la partie qu'elle avait auparavant*, comme quelques-uns l'ont entendu.

Ibid. — ¹⁸ Ce n'est pas sans raison que Lucrèce réunit ici les deux dogmes de l'immortalité et de la préexistence des ames, pour tâcher de les renverser du même coup. C'est que de tous les philosophes qui ont vécu avant le christianisme, aucun n'a soutenu l'immortalité de l'ame, sans établir préalablement sa préexistence ; l'un de ces dogmes était regardé comme la conséquence naturelle de l'autre. On croyait que l'ame devait toujours exister, parce qu'elle avait toujours existé ; et l'on était persuadé au contraire qu'en accordant qu'elle avait été engendrée avec le corps, on n'était plus en droit de nier qu'elle dût mourir avec lui. Notre ame, dit Platon, existait quelque part avant d'être dans cette forme d'homme : voilà pourquoi je ne doute pas qu'elle ne soit immortelle. Synésius, quoique chrétien, ayant été instruit dans cette philosophie, ne put être déterminé par l'offre d'un évêché à désapprouver cette doctrine. Ἀμέλει (dit-il) την ψυχὴν ἐκ ἀξίωσω ποτὶ σωματός ὑστερογενῆ νομίζειν. « Je ne croirai ja-
« mais que mon ame soit née après mon corps. » M. Leclerc ajoute qu'on était alors si indulgent sur ces matières, ou qu'on avait tant d'envie d'avoir de beaux parleurs dans les chaires, que non-seulement on lui passa cette doctrine, mais qu'on le consacra, quoiqu'il temoignât ne pas croire à la résurrection des corps. Quoique le système de la métempsycose ne soit pas spécialement condamné par la religion chrétienne, le concile de Trente décide néanmoins formellement que dieu crée chaque ame, quand le corps qu'elle doit habiter est suffisamment orga-

nisé, *animam creando infundi et infundendo creari*. Ainsi, dans notre religion, c'est uniquement sur la volonté de dieu qu'est fondée l'immortalité de l'ame, qu'il ne faut pas confondre avec l'*incorruptibilité*.

Page 62. — ¹⁹ Les physiiciens de nos jours ont nié, comme un préjugé populaire, que la putréfaction pût donner le jour à des êtres vivants : ils ont regardé comme un axiome incontestable, que tous les animaux qu'on voit naître préexistent dans un germe, et que toutes ces générations fortuites qu'on objecte, sont occasionnées par des œufs que fait éclore la fermentation des corps putréfiés. Mais ce principe de physique, ainsi que bien d'autres qu'on regarde comme aussi surs, est démenti par l'expérience. Tout le monde connaît celle de M. Nédham, qui découvrit, à l'aide du microscope, des anguilles dans de la farine délayée avec de l'eau. Cette même expérience a été répétée avec de nouvelles précautions en Allemagne, par M. Delliis, qui non-seulement aperçut les anguilles de M. Nédham, mais encore distingua jusqu'aux parties les plus imperceptibles de leurs corps, jusqu'aux organes même de la génération. Pour s'assurer de plus en plus d'une vérité aussi importante, il fit un autre essai ; ce fut de garder du bouillon de mouton dans un vase fermé hermétiquement. Au bout d'un mois il découvrit dans ce bouillon des animalcules assez semblables à ceux que M. Leder-Muller avait aperçus dans la semence de carpe. On ne dira sûrement pas qu'il soit venu des insectes déposer leurs œufs dans le bouillon, puisque le vase était fermé hermétiquement ; ni qu'ils existassent auparavant dans le bouillon, qui avait reçu un degré de chaleur assez considérable pour faire mourir tout animal vivant. Le même observateur répéta son expérience sous toutes les faces possibles, et se convainquit de plus en plus, que c'était uniquement par la putréfaction et le

développement des sucs, et non par des œufs préexistants, que ces animalcules avaient été engendrés. Il remplit trois vases du même bouillon, avec les mêmes précautions. Il trouva dans le premier, au bout de quatorze jours, le bouillon gâté et fétide : dans le second, au bout de trois semaines, l'odeur était moins forte : dans le troisième, au bout d'un mois, il n'y avait plus d'odeur, mais une peuplade d'animalcules tout vivants. (Vid. Comment. de reb. in scient. nat. et medic. gest. vol. xj, page 531, part. xxxij.) Il n'y a rien à ajouter à une expérience aussi positive, sinon que je me suis aperçu en la traduisant, combien c'est une opinion ancienne, que celle de la production des animalcules par la corruption. Car les mots *fatens* et *fœtus*, dont l'un signifie l'odeur d'un corps qui se corrompt, et l'autre un être vivant qui commence à se former, ont évidemment une étymologie commune.

Page 74. — ²⁰ Lucrèce paraît faire ici allusion à la *grande année*, l'*année périodique* ; doctrine redoutable et extravagante, qui doit son origine à l'astrologie, et qui est presque aussi ancienne qu'elle. Toutes les sectes de philosophes étaient imbues de cette opinion. Née chez les Chaldéens, elle s'était répandue dans toute l'Asie ; elle avait pénétré dans l'Égypte ; elle avait été reçue avec transport par les Druides et les prêtres du Nord, à qui elle fournissait un nouveau frein pour asservir les esprits ; les Grecs l'avaient communiquée aux Romains ; et plut à dieu que les découvertes utiles nous eussent été transmises aussi fidèlement, que ce dogme absurde le fut par une tradition constante, perpétuée de siècles en siècles ! On entendait par cette grande année la révolution entière du ciel, c'est-à-dire, le retour de tous les astres à un même point fixe du firmament. On n'était pas d'accord sur la durée de ce période. Les uns le restreignaient à cinq mille ans ; d'autres lui en donnaient dix mille, cent mille,

quelques millions. Mais on se réunissait à croire qu'à la fin de cette grande année le monde devait se renouveler, et recommencer à exister non-seulement avec les mêmes lois, mais encore avec la même forme et les mêmes circonstances qu'auparavant. Les mêmes hommes devaient être reproduits de nouveau, pour reprendre une vie semblable à celle qu'ils avaient déjà menée, pour rejouer le même rôle sur la terre, et être soumis au même enchaînement de circonstances. C'est là le sens que quelques interprètes donnent à ce passage de l'Ecclésiaste : *Quid est quod fuit ? ipsum quod futurum est. Quid est quod faciendum est ? ipsum quod factum est. Nihil sub sole novum; nec valet quisquam dicere, Hoc recens est. Jam enim præcessit in sæculis quæ fuerunt ante nos.* L'hiver de cette grande année était un déluge, et son été devait être un embrasement. On voit, comme le remarque l'auteur de l'*Antiquité dévoilée*, que cette division était empruntée de l'année solaire, dans laquelle le Capricorne est le premier signe de l'hiver, saison communément pluvieuse, et l'Écrevisse le premier signe de l'été, saison de chaleur et de sécheresse.

On divisait encore cette grande année en quatre âges, comme on divise l'année commune en quatre saisons. On comptait un âge d'or, un âge d'argent, un âge d'airain et un âge de fer. On comparait ces phénomènes à ceux de la vie humaine. La Nature renouvelée était d'abord dans un état de faiblesse et d'enfance, d'où elle parvenait par degrés à un état de perfection et de beauté, suivi d'un état de vigueur et de force, auquel succédait la vieillesse, et enfin la destruction. Il en était du moral comme du physique : le genre humain commençait par l'innocence, s'élevait aux vertus les plus héroïques, se perfectionnait dans les sciences et dans les arts, se corrompait ensuite, dégénérait, devenait sans force, sans génie, sans vertu, état funeste qui finissait par la dissolution. Voilà pourquoi on s'autorisait de la corruption du siècle pour annoncer la fin du monde. *Mundus ipse jam loquitur,*

110 NOTES DU LIVRE III.

dit S. Cyprien, *et occasum suū rerum labentium probatione testatur. Decrescit in arvis agricola, in mari nauta, miles in castris, innocentia in foro, justitia in judicio, in amicitiiis concordia, in artibus peritia, in moribus disciplina.* Virgile présente un tableau tout contraire, mais conforme aux mêmes idées, dans ces vers de la quatrième Églogue :

Ultima Cumæi venit jam carminis ætas :
Magnus ab integro sæclorum nascitur ordo ;
Jam redit et Virgo, redeunt Saturnia regna.

FIN DES NOTES DU LIVRE TROISIÈME.

LUCRÈCE,
DE LA
NATURE DES CHOSES,
LIVRE QUATRIÈME.

S U J E T

D U Q U A T R I È M E L I V R E .

Ce quatrième livre n'est qu'une continuation du troisième. Le Poète tâche d'expliquer la manière dont les objets extérieurs agissent sur l'ame par le canal des sens. Nos sensations sont produites, suivant lui, par des corpuscules invisibles répandus dans l'atmosphère, qui, en s'introduisant dans les divers conduits de nos corps, affectent diversement nos ames. Ces *simulacres* se divisent en différentes classes. Les uns sont envoyés par les corps mêmes, et sont des émanations, ou de la surface, ou de l'intérieur des objets : les autres se forment dans l'air : d'autres ne sont qu'un mélange des uns et des autres, que le hasard réunit souvent dans l'atmosphère. Tous ces *simulacres* sont d'une finesse et d'une subtilité inconcevable, et doués par conséquent d'une très-grande vitesse. D'après cette notion préliminaire des *simulacres*, le Poète croit pouvoir expliquer d'une manière satisfaisante tout le mécanisme des *sensations* et des *idées*.

1°. La *vision* est produite par des *simulacres* émanés de la surface même des corps, qui nous font juger, non-seulement de la couleur, de la grandeur et de la figure des objets, mais encore de leur distance, de leur mouvement, etc. . . . Il est vrai que souvent les jugements que nous proférons à la suite de ces perceptions sont faux ; mais l'erreur ne vient jamais de l'organe, qui ne rapporte que la sensation précise qu'il éprouve, mais de la précipitation de l'ame, qui se hâte toujours d'ajouter de son propre fond quelque chose à leur rapport. D'où il conclut que les sens sont des guides infailibles, les seuls juges de la vérité.

2°. La sensation du *son* est excitée par des corpuscules détachés des corps qui viennent frapper l'organe de l'ouïe. Quand ces éléments sont façonnés par la langue et le palais, ils forment des *paroles* ; quand ils sont répercutés par des corps solides, tels que les rochers, etc. ils forment des *échos*.

3°. La saveur est produite par les sucs que la trituration exprime des aliments, et qui s'introduisent dans les pores du palais. Si les mêmes aliments ne produisent pas les mêmes sensations sur des

animaux de différente espèce , ou sur les mêmes animaux placés dans des circonstances différentes , cette variété tient à-la-fois et à l'organisation même des animaux , et à la structure des molécules de l'action desquelles résultent les saveurs.

4°. Les *odeurs*, qui sont des corpuscules émanés de l'intérieur des corps , et dont par conséquent la marche doit être lente et tardive , ne sont pas non plus également analogues à tous les organes : il faut dire la même chose des simulacres de la vue et des éléments du son.

Il n'y a que ces quatre espèces de sensations qui soient excitées par des émanations ; car pour le *toucher*, il est produit par l'impression immédiate des objets.

Quant aux *idées* de l'ame , Lucrèce prétend qu'elle les doit aux *simulacres* dont l'atmosphère est sans cesse remplie ; simulacres dont le tissu est si délié , qu'ils s'insinuent dans tous les pores de nos corps , et dont la succession et la combinaison sont si rapides , qu'il croit pouvoir expliquer par leur moyen cette foule d'idées qui assiègent nos ames à chaque instant , ces images chimériques de *Centaures*, de *Scilles*, etc. . . . et les autres illusions de ce genre qui nous trompent la nuit comme le jour.

Après cette théorie des *sensations* et des *idées*, le Poète entre dans quelques détails relatifs à cette doctrine ; 1°. il combat les *causes finales*, en s'efforçant de prouver que nos organes n'ont pas été faits en vue de nos besoins , mais que les hommes en ont usé parce qu'ils les ont trouvés faits ; 2°. il explique pourquoi le besoin de boire et de manger est naturel à tous les animaux ; 3°. comment l'ame , cette substance si déliée , peut mouvoir une masse aussi pesante que nos corps ; 4°. par quel mécanisme le sommeil vient à bout d'engourdir toutes les facultés de l'ame et du corps , et d'où viennent les songes dont il est souvent accompagné. A l'occasion des songes , il traite de l'amour dont il croit , comme M. de Buffon , qu'il n'y a que le physique qui soit bon , et contre lequel il avertit les hommes de se mettre en garde , par les peintures éloqu岸tes qu'il fait du malheur des amants. Enfin il termine ce morceau , et le livre entier , par une espèce de traité anatomique et physique sur la *génération*.

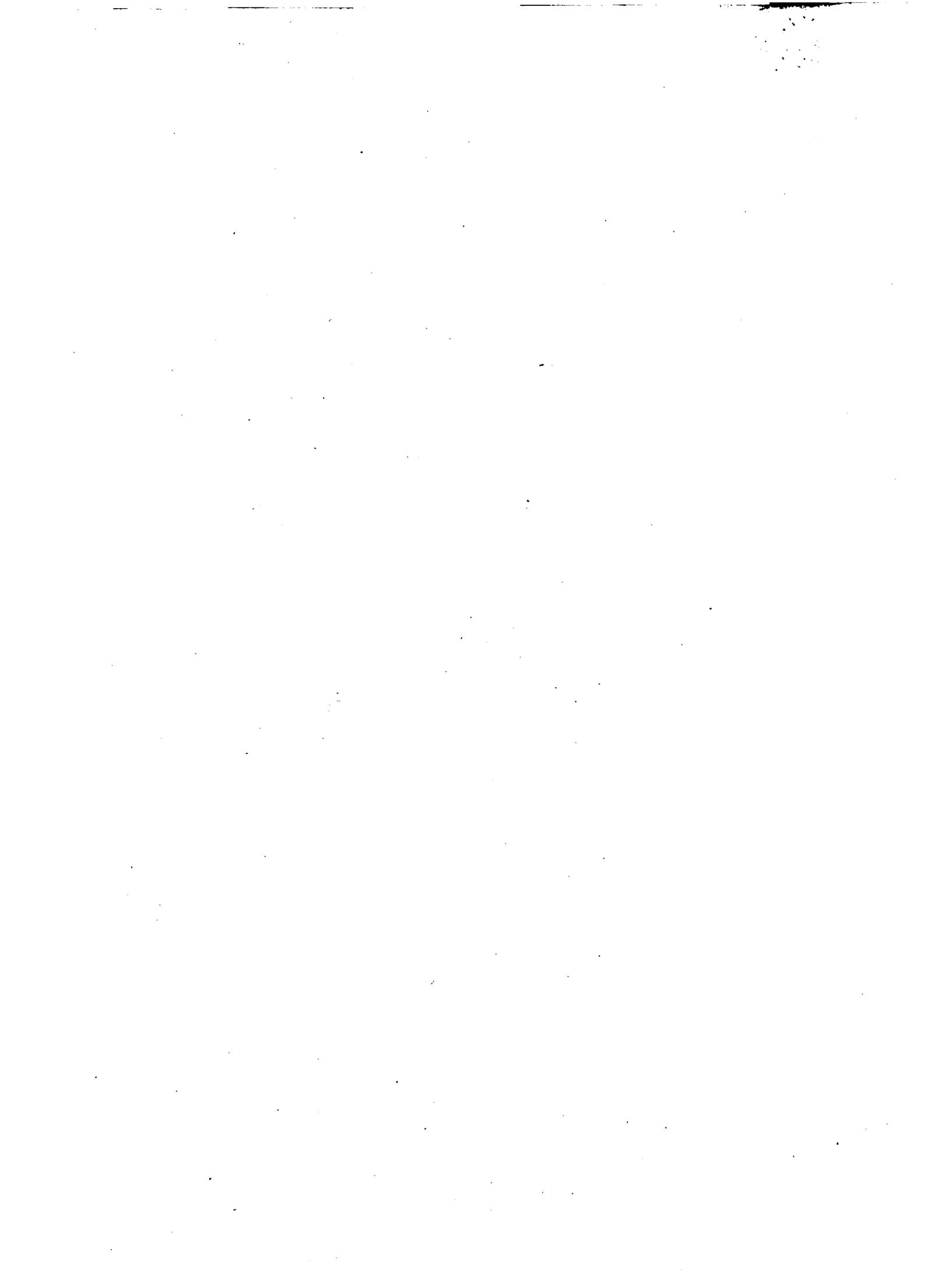
T. LUCRETII

C A R I

DE RERUM NATURA,

LIBER QUARTUS.

AVIA Pieridum peragro loca, nullius ante
Trita solo; juvat integros accedere fontes
Atque haurire; juvatque novos decerpere flores,
Insignemque meo capiti petere inde coronam,
Unde priùs nulli velârint tempora Musæ:
Primùm, quòd magnis doceo de rebus, et arctis
Relligionum animos nodis exsolvere pergo;
Deinde, quòd obscurâ de re tam lucida pango,
Carminâ Musæo contingens cuncta lepore:
Id quoque enim non ab nulla ratione videtur;
Nam, veluti pueris absinthia tetra medentes
Cùm dare conantur, priùs oras pocula circum
Contingunt mellis dulci flavoque liquore,
Ut puerorum ætas improvida ludificetur
Labrorum tenus, interea perpotet amarum
Absinthii laticem, deceptaque non capiatur,
Sed potiùs tali facto recreata valescat:
Sic ego nunc, quoniam hæc ratio plerumque videtur
Tristior esse, quibus non est tractata; retroque





1840 gravé par C. Mouret

Gravé par J.B. Chiffard l'un L. de la Repub. Franç.

1900

1901

1902

1903

1904

1905

1906

1907

1908

1909

1910

1911

1912

1913

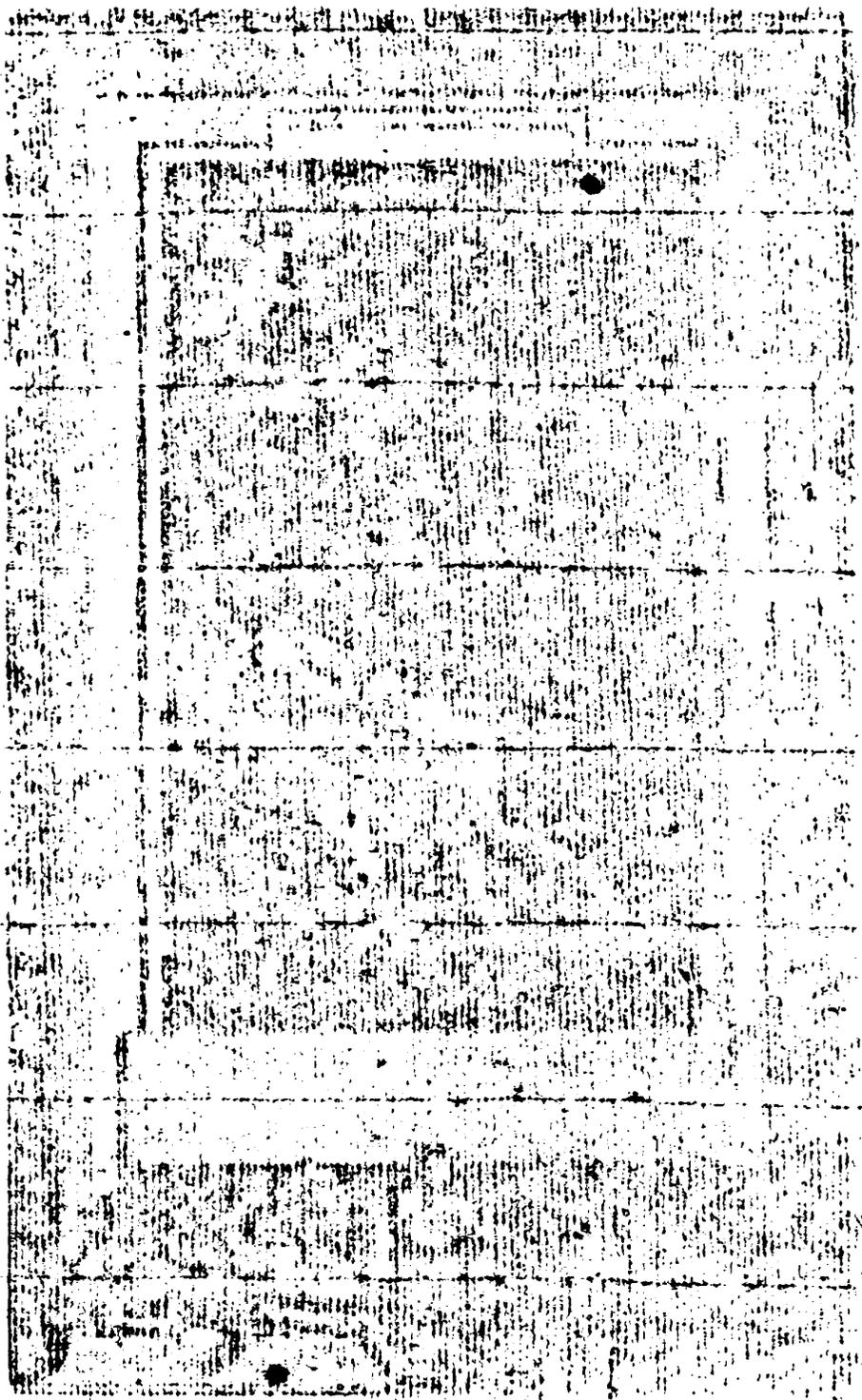
1914

1915

1916

1917

1918



LUCRÈCE,

DE LA

NATURE DES CHOSES,

LIVRE QUATRIÈME.

CE SONT les lieux les moins fréquentés du Pinde que je me plais à parcourir ; je n'y rencontre aucun vestige qui guide mes pas : j'aime à puiser dans des sources inconnues ; j'aime à cueillir des fleurs nouvelles , et à ceindre ma tête d'une couronne brillante , dont les Muses n'ont encore paré le front d'aucun poète. D'abord, parceque j'enseigne aux hommes des vérités importantes , et que j'affranchis leurs esprits du joug de la superstition ; ensuite , parceque je répands la lumière sur les matières les plus obscures , et les fleurs de la poésie sur les épines d'une philosophie aride. Et n'ai-je pas raison d'imiter ces médecins habiles qui , pour engager les enfans à boire l'absinthe salutaire , dorent d'un miel pur les bords de la coupe , afin que leurs lèvres , séduites par cette douceur trompeuse , avalent sans défiance le breuvage amer ? innocente trahison , qui rend à leurs jeunes membres la vigueur de la santé. De même cette philosophie que je traite , paraissant triste et austère à ceux pour qui elle est nouvelle , et

Volgus abhorret ab hac; volui tibi, suaviloquenti,
 Carmine Pierio, rationem exponere nostram,
 Et quasi Musæo dulci contingere melle;
 Si tibi fortè animum tali ratione tenere
 Versibus in nostris possem; dum perspicis omnem
 Naturam rerum, ac persentis utilitatem.

SED quoniam docui, cunctarum exordia rerum
 Qualia sint, et quàm variis distantia formis
 Sponte suâ volitent æterno percita motu,
 Quoque modo possint res ex his quæque creari;
 Atque animi quoniam docui natura quid esset,
 Et quibus è rebus cum corpore compta vigeret,
 Quove modo distracta rediret in ordia prima.

NUNC agere incipiam tibi (quod vehementer ad has res
 Attinet) esse ea quæ rerum ¹ *simulacra* vocamus,
 Quæ quasi ² *membranæ* summo de corpore rerum
 Dereptæ volitant ultro citroque per auras;
 Atque eadem nobis vigilantibus obvia mentes
 Terrificant, atque in somnis, cùm sæpe figuras
 Contuimur miras, simulacraque luce carentùm,
 Quæ nos horrificè languentes sæpe sopore
 Excierunt; nè fortè animas Acherunte reamur
 Effugere, aut umbras inter vivos volitare,

rebutante pour le commun des hommes, j'ai choisi le langage des Muses pour vous exposer ma doctrine; j'ai tâché de l'adoucir avec le miel de la poésie, afin que vous soyez retenu par les charmes de l'harmonie, jusqu'à ce que votre esprit ait puisé dans mes vers la connaissance de la Nature, et se soit pénétré de l'utilité de cette étude.

JUSQU'ICI, Memmius, je vous ai fait connaître les qualités des atomes et la diversité de leurs figures. Vous savez comment ces éléments de toutes choses, par une tendance qui leur est propre, volent de toute éternité dans l'espace, et comment tous les êtres peuvent résulter de leurs combinaisons. Vous n'ignorez plus la nature de l'ame, les principes qui lui donnent son existence et son activité quand elle est unie au corps, et la manière dont, après sa séparation, elle se résout en ses principes élémentaires.

TRAITONS maintenant un sujet étroitement lié aux vérités précédentes. Apprenez qu'il existe des êtres auxquels je donne le nom de *simulacres*; des espèces de *membranes* détachées de la surface des corps, qui, en voltigeant au hasard dans l'atmosphère, effraient nos esprits le jour comme la nuit, et leur présentent ces figures monstrueuses, ces spectres, ces phantômes dont l'apparition nous arrache souvent au sommeil; qu'ainsi nous ne devons pas croire que ce soient des ames fugitives qui abandonnent les rives de l'Achéron, des ombres

Nève aliquid nostrî post mortem posse relinqui ,
 Cùm corpus simul atque animi natura perempta ,
 In sua discessum dederint primordia quæque.

DICO igitur, rerum *effigias* tenuesque *figuras*
 Mittier ab rebus, summo de corpore earum ,
 Quæ quasi *membrana*, vel *cortex* nomenclanda est ;
 Quòd speciem, ac formam similem gerit ejus imago ;
 Quojuſcunq̄e cluet de corpore fusa vagari.

Id licet hinc quamvis hebeti cognoscere corde :
 Principio quoniam mittunt in rebus apertis
 Corpora res multæ ; partim diffusa solutè
 Robora ceu fumum mittunt, ignesque vaporem ;
 Et partim contexta magis condensaque, ut olim
 Cùm veteres ponunt tunicas æstate cicadæ,
 Et vituli cùm membranas de corpore summo
 Nascentes mittunt, et item cùm lubrica serpens
 Exuit in spinis vestem ; nam sæpe videmus
 Illorum spoliis vepres volitantibus auctas.
 Hæc quoniam fiunt, tenuis quoque debet *imago*
 Ab rebus mitti, summo de corpore earum :
 Nam cur illa cadant magis, ab rebusque recedant,
 Quàm quæ tenuia sunt, hiscendi est nulla potestas ;
 Præsertim cùm sint in summis corpora rebus
 Multa minuta, jaci quæ possint ordine eodem
 Quo fuerint, veterem et formæ servare figuram,

qui viennent errer parmi les vivants, ni que la mort puisse laisser subsister quelque partie de notre être, quand le corps et l'ame, une fois séparés, ont été rendus l'un et l'autre à leurs éléments.

JE dis donc que de la surface de tous les corps émanent des *effigies*, des *figures* déliées auxquelles conviennent les noms de *membrane* ou d'*écorce*, parce qu'elles ont la même apparence et la même forme que les corps dont elles s'échappent pour se répandre dans les airs.

L'ESPRIT le moins pénétrant peut se convaincre de leur existence, puisqu'il y a un grand nombre de corps dont les émanations sont sensibles à l'œil. Dans les uns, ce sont des parties détachées qui se répandent en tout sens, comme la fumée qui sort du bois, et la chaleur qui s'élance du feu. Dans les autres, c'est un tissu ourdi et serré, comme la vieille robe que la cigale dépose pendant l'été, la membrane dont le veau naissant se débarrasse, et la dépouille du serpent que nous voyons souvent flotter sur les buissons. Ces exemples vous prouvent que la surface de tous les corps doit envoyer de pareilles *images*, quoique plus subtiles; car il est impossible d'expliquer pourquoi ces effigies grossières auraient plutôt lieu que celles dont la ténuité nous échappe: sur-tout la superficie de tous les corps étant garnie d'une multitude de corpuscules imperceptibles, qui peuvent se détacher sans perdre leur ordre et leur forme primi-

Et multò citiùs, quantò minùs endopediri
Parva³ queunt, et sunt in prima fronte locata.

NAM certè jaci atque emergere multa videmus,
Non solùm ex alto penitùsque, ut diximus ante,
Verùm de summis ipsum quoque sæpe⁴ colorem;
Et volgo faciunt id⁵ lutea russaque vela
Et ferrugina, cùm magnis intenta theatris
Per malos volgata, trabesque trementia flutant:
Namque ibi concessum caveaï subter, et omnem
Scenaï speciem, patrum, matrumque deorumque
Inficiunt, coguntque suo fluitare colore;
Et quantò circùm magè sunt inclusa theatri
Mœnia, tam magis hæc intùs perfusa lepore
Omnia conrident, conreptâ luce diei.
Ergo lintea de summo cùm corpore fucum
Mittunt, effigias quoque debent mittere tenues
Res quæque; ex summo quoniam jaculantur utraque:
Sunt igitur jam *formarum* vestigia certa,
Quæ volgò volitant, subtili prædita filo,
Nec singillatim possunt secreta videri.

PRÆTEREA omnis odos, fumus, vapor, atque aliæ res
Consimiles, ideo diffusæ rebus abundant,
Ex alto quia dum veniunt, intrinsecùs ortæ,
Scinduntur per iter flexum; nec recta viarum
Ostia sunt, quà contendunt exire coortæ:

tive, et s'élançer avec d'autant plus de rapidité, qu'ils ont moins d'obstacles à vaincre, déliés comme ils sont, et placés à la surface.

EN EFFET, nous voyons un grand nombre de particules se détacher non-seulement de l'intérieur des corps, mais de leur surface même, comme les couleurs. C'est l'effet que produisent ces voiles jaunes, rouges et noirs, suspendus par des poutres aux colonnes de nos théâtres, et flottants au gré de l'air dans leur vaste enceinte : l'éclat de ces voiles se réfléchit sur tous les spectateurs ; la scène en est frappée ; les sénateurs, les dames, les statues des dieux sont teints d'une lumière mobile ; et cet agréable reflet a d'autant plus de charmes pour les yeux, que le théâtre est plus exactement fermé, et laisse moins d'accès au jour. Or, si les couleurs de ces toiles sont détachées de leur superficie, tous les corps ne doivent-ils pas envoyer aussi des effigies déliées, puisque ces deux espèces d'émanations viennent de la surface ? Nous avons donc découvert la trace de ces *simulacres* qui volent dans l'air, avec des contours si déliés, que, pris séparément, ils échappent à l'œil.

SI l'odeur, la chaleur, la fumée et les autres émanations de cette nature se dispersent en se disséminant, c'est que, détachées de l'intérieur même des corps, elles ne trouvent point de conduits en ligne droite, et se divisent dans les issues tortueuses par où elles s'ouvrent un

At contrà tenuis summi membrana coloris
 Cùm jacitur, nihil est quod eam discerpere possit ;
 In promptu quoniam est, in prima fronte locata.

POSTREMO in speculis, in aqua, splendoreque in omni
 Quæcunque apparent nobis simulacra, necesse est
 (Quandoquidem simili specie sunt prædita rerum)
 Esse in imaginibus missis consistere eorum :
 Nam cur illa cadant magis, ab rebusque recedant
 Corpora, res multæ quæ mittunt corpore aperto,
 Quàm quæ tenuia sunt, hiscendi est nulla potestas.

SUNT igitur tenues formarum, consimilesque
 Effigiæ, singillatim quas cernere nemo
 Cùm possit, tamen assiduo crebroque repulsu
 Rejectæ, reddunt speculorum ex æquore visum ;
 Nec ratione aliâ servari posse videntur
 Tantoperè, ut similes reddantur quoique figuræ.

NUNC age, quàm tenui naturâ constet imago
 Percipe, et imprimis quoniam primordia tantùm
 Sunt infra nostros sensus, tantòque minora,
 Quàm quæ primùm oculi cœptant non posse tueri :
 Nunc tamen id quoque uti confirmem ; exordia rerum
 Cunctarum quàm sint subtilia, percipe paucis.

PRIMUM animalia sunt jam partim tantula eorum
 Tertia pars nullâ ut possit ratione videri :
 Horum intestinum quodvis quale esse putandum est ?

passage; au lieu que la membrane délicate des couleurs, émanée de la surface, ne peut être déchirée par aucun obstacle.

ENFIN, les simulacres que nous apercevons dans les miroirs, dans l'eau et dans tous les corps lisses, étant parfaitement semblables aux objets représentés, ne peuvent être formés que par les images mêmes de ces objets. Car, je le répète, pourquoi les effigies grossières des corps sensibles auraient-elles plutôt lieu, que celles dont la finesse nous échappe ?

Tous les corps envoient donc des images similaires qu'on ne peut apercevoir isolées, mais dont les émissions réfléchies et rassemblées par le moyen des miroirs, frappent enfin nos organes. Sans cela, comment représenteraient-elles si fidèlement la figure des objets ?

APPRENEZ maintenant à quel point ces images sont subtiles, puisque leurs principes sont infiniment plus imperceptibles et plus déliés que les corpuscules qui commencent à échapper à l'œil. Mais, pour vous en convaincre encore davantage, représentez-vous quelle est la ténuité des principes de la matière en général.

D'ABORD, il y a des animalcules si petits, que le tiers de leur grosseur est un atome absolument insensible. Que penserez-vous donc de leurs intestins, de leur

Quid cordis globus, aut oculi? quid membra? quid artus?
 Quantula sunt? quid præterea primordia quæque,
 Unde anima, atque animi constet natura necessum est?
 Nonne vides, quàm sint subtilia, quàmque minuta?

PRÆTEREA, quæcunque suo de corpore⁶ odorem
 Exspirant acrem, *panaces*, *absinthia* tetra,
Abrotonique graves et tristia *centaurea*;
 Horum unum quodvis leviter si fortè ciebis,
 Quàm primùm noscas rerum simulacra vagare
 Multa, modis multis, nullâ vi, cassaque sensu.
 Quorum quantula pars sit imago, dicere nemo est
 Qui possit, neque eam rationem reddere dictis.

SED, nè fortè putes ea demum sola vagare,
 Quæcunque ab rebus rerum simulacra recedunt;
 Sunt etiam, quæ sponte suâ gignuntur, et ipsa
 Constituuntur in hoc cælo, qui dicitur *aër*;
 Quæ multis formata modis sublimè feruntur,
 Nec speciem mutare suam liquentia cessant,
 Et cujusque modi formarum vertere in ora;
 Ut⁷ nubes facilè interdum concrecere in alto
 Cernimus, et mundi speciem violare serenam,
 Aëra mulcentes motu; nam sæpe gigantùm
 Ora volare videntur, et umbram ducere latè;
 Interdum magni montes, avolsaque saxa

cœur, de leurs yeux, de leurs membres, de leurs articulations ? Quelle finesse ! et si vous songez aux principes dont il faut que leurs esprits et leurs âmes soient composés, pouvez-vous concevoir un tissu aussi subtil et aussi délicat ?

AGITEZ légèrement la tige des plantes qui exhalent une odeur piquante, telles que le *panace*, l'*absinthe* amère, l'*aurone* acerbe, et la triste *centaurée* ; vous reconnaîtrez aussitôt l'existence d'une foule de simulacres qui volent de mille manières sans aucune énergie, et sans être sensibles à nos organes. Mais combien ces images sont-elles petites, comparées au corps dont elles sont les émanations ? C'est ce que personne ne pourra jamais ni apprécier ni exprimer.

NE croyez pas, au reste, qu'il n'y ait dans l'atmosphère d'autres simulacres que ceux qui émanent des corps. Il en est qui se forment d'eux-mêmes, qui s'établissent dans la contrée de l'espace nommée l'*air*, qui s'élèvent en haut sous mille formes diverses, qui changent à chaque instant de figures et d'aspect. C'est ainsi que nous voyons quelquefois les nuages s'accumuler en un moment dans les régions supérieures, voiler l'azur des cieux, et se balancer dans l'air qu'ils semblent caresser. Tantôt ce sont des géants effroyables qui volent et répandent au loin les ténèbres ; tantôt des montagnes énormes, des roches arrachées de leur sein, qui pré-

Montibus anteire, et solem succedere præter ;
Indè alios trahere atque inducere bellua nimbos.

NUNC ea quàm facili et celeri ratione genantur,
Perpetuòque fluant ab rebus, lapsaque cedant ;
Semper enim summum quidquid de rebus abundat,
Quod jaculantur ; et hoc alias cùm pervenit in res,
Transit, ut imprimis vestem ; sed in aspera saxa,
Aut in materiem ut ligni pervenit, ibi jam
Scinditur, ut nullum simulacrum reddere possit :
At cùm, splendida quæ constant, opposta fuerunt,
Densaque, ut imprimis speculum est, nihil accidit horum ;
Nam neque, uti vestem, possunt transire, neque ante
Scindi, quàm meminit lævor præstare salutem :
Quapropter fit, ut hinc nobis simulacra genantur ;
Et quamvis subito, quovis in tempore, quamque
Rem contrà speculum ponas, apparet imago :
Perpetuò⁸ fluere ut noscas è corpore summo
Texturas rerum tenues, tenuesque figuras.
Ergo multa brevi spatio simulacra genuntur,
Ut meritò celer his rebus dicatur origo.

ET quasi multa brevi spatio summittere debet
Lumina sol, ut perpetuò sint omnia plena ;
Sic à rebus item, simili ratione, necesse est
Temporis in puncto rerum simulacra ferantur,

cèdent ou suivent le soleil ; tantôt enfin un monstre qui rassemble les nuages pour les distribuer de toutes parts.

MAIS avec quelle facilité et quelle promptitude se forment ces simulacres ! avec quelle abondance ils se détachent et s'échappent sans cesse des objets ! Les surfaces de tous les corps sont autant de sources intarissables d'émanations qui , arrivées aux objets extérieurs , pénètrent les uns , comme les étoffes , sont divisées par les autres sans en réfléchir l'image , comme par le bois et les rochers. Mais il n'en est pas de même si elles rencontrent un corps dense et lisse , tel que les miroirs : elles ne peuvent le traverser comme elles traversent les étoffes ; et si leur tissu se décompose , ce n'est qu'après avoir été réfléchi dans tout son entier par la surface plane. Voilà pourquoi les corps lisses nous renvoient des simulacres. En quelque temps et avec quelque promptitude qu'on leur oppose le miroir , leur image s'y peint aussitôt. D'où vous devez conclure qu'il se détache continuellement de leur surface des tissus déliés , des figures imperceptibles. Un seul instant voit donc naître une foule de ces simulacres , et rien n'égale la promptitude avec laquelle ils se forment.

EN EFFET , si le soleil doit , dans un court intervalle de temps , fournir un grand nombre de particules de lumière pour en remplir tout l'espace sans interruption ; il faut de même que les simulacres émanés des corps ,

Multa, modis multis, in cunctas undique partes,
 Quandoquidem speculum queiscunque obvertimus oris,
 Res ibi respondent simili formâ atque colore.

PRÆTEREA, modò cùm fuerit liquidissima cœli
 Tempestas, perquam subitò fit turbida fœdè
 Undique, uti tenebras omnes Acherunta rearis
 Liquisse, et magnas cœli complêsse cavernas;
 Usque adeo, tetrâ nimborum nocte coortâ,
 Impendent atræ formidinis ora supernè:
 Quorum quantula pars sit imago, dicere nemo est
 Qui possit, neque eam rationem reddere dictis.

NUNC age, quàm celeri motu simulacra ferantur;
 Et quæ mobilitas ollis tranantibus auras
 Reddita sit, longo ut spatio brevis hora teratur,
 In quemcunque locum diverso numine tendunt;
 Suavidicis potiùs, quàm multis, versibus edam;
 Parvus ut est cyeni melior canor, ille gruum quàm
 Clamor, in ætheriis dispersus nubibus austri.

PRINCIPIO persæpe leves res, atque minutis
 Corporibus factas, celeres licet esse videre:
 In quo jam genere est solis lux et vapor ejus;
 Propterea quia sunt è primis facta minutis,
 Quæ quasi truduntur, perque aëris intervallum

dans un seul instant se portent en foule, en tout sens et de toutes parts, puisque, de quelque côté que le miroir soit présenté, l'objet s'y voit sur le champ avec sa forme et sa couleur.

DANS le temps où le ciel est le plus pur, on voit soudain un voile épais le couvrir de toutes parts : on dirait que toutes les ténèbres ont quitté l'Achéron pour remplir la cavité des cieux. Dans cette nuit que les nuages ont formée, nous voyons l'effroi suspendu au-dessus de nos têtes, sous une infinité de formes extraordinaires. Mais qui peut apprécier et exprimer la petitesse du rapport de ces spectres vaporeux avec leurs images?

POUR vous apprendre maintenant de quelle vélocité sont doués les simulacres, avec quelle agilité ils traversent les airs, quels longs espaces ils franchissent en un instant, quelque part que les portent leurs diverses directions, j'aurai plutôt recours au charme qu'à la multitude des vers. Ainsi les faibles accents du cygne flattent plus l'oreille que les cris perçants dont les grues font retentir les airs.

REMARQUEZ d'abord que la vitesse est le partage des corps légers et formés d'atomes subtils. Ainsi la lumière et la chaleur du soleil ont une grande vélocité, parce qu'elles résultent d'éléments déliés qui, se poussant les uns et les autres, pénètrent sans peine les interstices de

Non dubitant transire, sequenti concita plagâ :
 Suppeditatur enim confestim lumine lumen,
 Et quasi protelo stimulat fulgure fulgur :
 Quapropter simulacra pari ratione necesse est
 Immemorabile per spatium transcurrere posse,
 Temporis in puncto : primùm, quòd parvola causa
 Est procul à tergo, quæ provehat atque propellat ;
 Deinde, quòd usque adeo texturâ prædita rarâ
 Mittuntur, facilè ut quasvis penetrare queant res,
 Et quasi permanare per aëris intervallum.

PRÆTEREA, si quæ penitùs corpuscula rerum
 Ex altoque foràs mittuntur, solis uti lux
 Ac vapor, hæc puncto cernuntur lapsa diei,
 Per totum cœli spatium diffundere sese,
 Perque volare mare ac terras, cœlumque rigare
 Quod superà est; ubi tam volucris hæc levitate feruntur
 Quid? quæ sunt igitur jam primâ in fronte parata,
 Cùm jaciuntur, et emissum res nulla moratur,
 Nonne vides citiùs debere et longiùs ire,
 Multiplexque loci spatium transcurrere eodem
 Tempore, quo solis pervolgant lumina cœlum?

Hoc etiam imprimis specimen verum esse videtur,
 Quàm celeri motu rerum simulacra ferantur ;
 Quòd simul ac primùm sub divo splendor aquai
 Ponitur; extemplò, cœlo stellante, serena

l'air, aidés par l'impulsion des atomes qui les suivent : car la lumière fournit sans cesse à la lumière, et la vitesse des rayons s'accélère toujours par la nouvelle secousse de ceux qui leur succèdent. Les simulacres, pour la même raison, doivent parcourir en un moment des espaces incroyables ; d'abord, parceque ces corpuscules subtils sont continuellement chassés par une impulsion postérieure ; ensuite, parceque leur tissu étant aussi délié, ils peuvent sans peine pénétrer tous les corps, et se filtrer, pour ainsi dire, dans tous les interstices de l'air.

D'AILLEURS, si l'on voit des corpuscules émanés de l'intérieur même des corps, comme la lumière et la chaleur du soleil, se répandre en un moment dans toute l'étendue de l'atmosphère, se disperser sur la terre et les eaux, s'élever vers le ciel, le baigner de leurs feux, enfin se porter de toutes parts avec tant de rapidité ; ne voyez-vous donc pas que des simulacres placés à la surface des corps, et dont l'émanation n'est retardée par aucun obstacle, doivent nécessairement s'élancer plus vite et plus loin, et parcourir un espace beaucoup plus considérable dans un temps égal à celui que la lumière du soleil emploie à franchir les espaces des cieux ?

MAIS voici une expérience qui vous convaincra encore davantage de la vitesse avec laquelle se meuvent les simulacres. Exposez à l'air une onde transparente : au même instant, si le ciel est parsemé d'étoiles, les

Sidera respondent in aquâ radiantia mundi :
 Jamne vides igitur, quàm puncto tempore imago
 Ætheris ex oris, ad terrarum accidat oras ?

QUARE etiam atque etiam mitti hæc fateare necesse est
 Corpora, quæ feriant oculos, ⁹ visumque lacesant ;
 Perpetuòque fluunt certis ab rebus odores,
 Frigus ut à fluviiis, calor à sole, æstus ab undis
 Æquoris exesor mœrorum littora circum ;
 Nec variæ cessant voces volitare per auras ;
 Denique in os salsi venit humor sæpe saporis,
 Cùm mare versamur propter ; dilutaque contrà
 Cùm tuimur misceri absinthia, tangit amaror :
 Usque adeo omnibus ab rebus res quæque fluenter
 Fertur, et in cunctas dimittitur undique partes :
 Nec mora nec requies inter datur ulla fluendi ;
 Perpetuò quoniam sentimus, et omnia semper
 Cernere, odorari licet, et sentire sonorem.

PRÆTEREA, quoniam manibus tractata figura
 In tenebris quædam, cognoscitur esse eadem, quæ
 Cernitur in luce et claro candore ; necesse est
 Consimili causâ tactum visumque moveri :
 Nunc igitur, si quadratum tentamus, et id nos
 Commovet in tenebris ; in luci quæ poterit res

flambeaux éclatants du monde viennent se peindre dans l'eau. Vous voyez donc combien peu de temps il faut à l'image, pour se rendre des extrémités du monde à la surface de notre globe.

AINSI, je le répète, vous êtes obligé de reconnaître ces émanations des simulacres qui frappent nos yeux et produisent en nous la sensation de la vue. En effet, les odeurs ne sont que les émissions continuelles de certains corps. Le froid émane des fluides ; la chaleur émane du soleil ; de la mer émane le sel rongeur qui mine les édifices construits sur ses rivages ; mille sons de toute espèce volent sans cesse dans l'air ; quand nous nous promenons sur les bords de l'Océan, nos palais sont affectés d'une vapeur saline ; et nous ne regardons jamais préparer l'absinthe, sans en ressentir l'amertume : tant il est vrai que tous les corps envoient continuellement des émanations de toute espèce, qui se portent de tous côtés, sans jamais s'arrêter ni se tarir, puisque à chaque instant nous avons des sensations, puisqu'il nous est toujours possible de voir, d'odorier et d'entendre.

D'AILLEURS, puisque en touchant dans les ténèbres un corps d'une certaine figure, nous le reconnaissons pour le même que nous avons vu pendant l'éclat du jour, il faut que les sensations du toucher et de la vue soient excitées en nous par un mécanisme semblable. Si donc c'est un quarré, par exemple, que nous tou-

Accidere ad speciem, quadrata nisi ejus imago?
 Esse in imaginibus quapropter causa videtur
 Cernendi, neque posse sine his res ulla videri.

NUNC ea quæ dico, rerum simulacra, feruntur
 Undique, et in cunctas jaciuntur didita partes;
 Verùm nos oculis quia solis cernere quimus,
 Propterea fit uti, speciem quò vertimus, omnes
 Res ibi eam contrà feriant formâ atque colore.
 Et quantùm quæque à nobis res absit, imago
 Efficit ut videamus, et internoscere curat:
 Nam cùm mittitur, extemplò protrudit agitque
 Aëra, qui inter se cunque est oculosque locatus;
 Isque ita per nostras acies perlabitur omnis,
 Et quasi perterget pupillas, atque ita transit:
 Propterea fit uti videamus quàm procul absit
 Res quæque: et quantò plus aëris ante agitur,
 Et nostros oculos perterget longior aura;
 Tam procul esse magis res quæque remota videtur:
 Scilicet hæc summè celeri ratione geruntur;
 Quare ¹⁰ fit ut videamus, et unà quàm procul absit.

ILLUD in his rebus minimè mirabile habendum est,
 Cur ea quæ feriant oculos simulacra videri
 Singula cùm nequeant, res ipsæ perspiciantur;
 Ventus enim quoque paulatim cùm verberat, et cùm

chons ; et qui nous affecte dans les ténèbres, quel autre objet que son image quarrée pourra se présenter à nos yeux pendant le jour ? Il est donc évident que les images sont les causes de la vision , et que sans elles on ne peut apercevoir aucun corps.

CES simulacres dont je parle se portent de tous côtés, s'élancent en tout sens. Mais, comme les yeux seuls ont la faculté de voir , il arrive que par-tout où nous portons nos regards , les objets frappent notre organe avec leur forme et leur couleur. Les mêmes images nous font aussi connaître les distances par des signes certains : car, en s'élançant des objets, elles poussent et chassent devant elles l'air interposé entre elles et l'œil. Cette colonne d'air, après avoir glissé dans toute sa longueur sur l'organe , et rasé légèrement la prunelle , passe outre. C'est par ce moyen que nous sommes instruits des distances. Plus la colonne d'air poussée par les simulacres , et qui effleure nos yeux à son passage, est longue, plus l'objet nous paraît éloigné ; et comme ce mécanisme s'exécute avec une promptitude inconcevable , nous jugeons de l'éloignement des corps, en même temps que nous les voyons.

Vous ne devez pas être surpris que les simulacres qui frappent nos yeux , quoique invisibles chacun à part , nous procurent pourtant la vue des objets. Nous ne sentons point non plus chacune des molécules du

Acre ferit frigus, non privam quamque solemus
 Particulam venti sentire, et frigoris ejus,
 Sed magis unversum; fierique perinde videmus
 Corpore tum plagas in nostro, tanquam aliquæ res
 Verberet, atque suû det sensum corporis extrâ.
 Præterea, lapidem digito cùm tundimus, ipsum
 Tangimus extremum saxi, summumque colorem;
 Nec sentimus eum tactu, verùm magis ipsam
 Duritiem penitùs saxi sentimus in alto.

NUNC age, cur ultra speculum videatur imago,
 Percipe; nam certè penitùs remota videtur:
 Quod genus illa, foris quæ verè transpiciuntur;
 Janua cùm per se transpectum præbet apertum,
 Multa facitque foris ex ædibus ut videantur:
 Is quoque enim duplici geminoque fit aëre visus:
 Primus enim est, citra postes qui cernitur aër;
 Inde fores ipsæ, dextrâ levâque sequuntur;
 Post extraria lux oculos perterget, et aër
 Alter, et illa foris quæ verè transpiciuntur.
 Sic ubi se primùm speculi projecit imago,
 Dum venit ad nostras acies, protrudit agitque
 Aëra, qui inter se cunque est oculosque locatus;
 Et facit ut priùs hunc omnem sentire queamus,
 Quàm speculum: sed ubi speculum quoque sensimus ipsum,
 Continuò à nobis in id, hæc quæ fertur imago
 Pervenit, et nostros oculos rejecta revisit;

zéphyr qui nous caresse , ni du froid qui nous pique ; nous n'en éprouvons que les impressions réunies ; et nous les sentons agir sur nous , comme les objets dont le choc extérieur affecte nos corps. Posez votre doigt sur une pierre , c'est l'extrémité de la surface et de la couleur que vous touchez : cependant le tact ne vous fait éprouver qu'une sensation de dureté , qualité inhérente à la masse totale de la pierre.

MAIS pourquoi l'image paraît-elle au-delà du miroir et dans l'éloignement ? C'est par la même raison que nous apercevons les objets réels placés hors de nos maisons , quand la porte ouverte laisse à la vue la liberté de se promener au dehors. Car alors il y a deux colonnes d'air interposées ; l'une , entre l'œil et la porte , à laquelle succède l'image et de la porte , et des corps intérieurs à droite et à gauche ; l'autre , précédée de la lumière extérieure qui vient effleurer nos yeux , et suivie de l'image des objets qu'on aperçoit réellement au dehors. Il en est de même du miroir : la projection de son image propre , en venant vers notre organe , chasse devant elle l'air placé entre sa surface et nos yeux ; et l'impression de cette colonne d'air précède en nous celle de l'image du miroir. Mais , à l'instant même où nous avons la perception du miroir , notre image propre va

Atque alium præ se propellens aëra volvit,
 Et facit ut priùs hunc, quàm se, videamus; eòque
 Distare à speculo tantùm remota videtur.

Quare etiam atque etiam minimè mirarier est par
 Illis, quæ reddunt speculorum ex æquore visum;
 Aëribus binis quoniam res confit utroque.

NUNC ea quæ nobis membrorum dextera pars est,
 In speculis fit ut in læva videatur, eò quòd
 Planitiem ad speculi veniens cùm offendit imago,
 Non convertitur incolumis; sed recta retrorsùm
 Sic eliditur, ut si quis, priùs arida quàm sit
 Cretea persona allidat pilæve trabive;
 Atque ea continuò rectam si fronte figuram
 Servet, et elisam retro sese exprimat ipsa;
 Fiet ut, ante oculos fuerit qui dexter, hic idem
 Nunc sit lævus, et è lævo sit mutua dexter.

FIT quoque de speculo in speculum ut tradatur imago;
 Quinque etiam sexve ut fieri simulacra suérint:
 Nam quæcunque retro, parte interiore latebunt,
 Inde tamen, quamvis tortè penitùsque remota,
 Omnia per flexos aditus educta, licebit
 Pluribus hæc speculis videantur in ædibus esse:
 Usque adeo è speculo in speculum tralucet imago:

frapper la glace, qui ne la réfléchit à nos yeux qu'après avoir fait glisser sur l'organe une seconde colonne d'air poussée par notre image. Voilà pourquoi cette image paraît si éloignée du miroir; et ce phénomène cesse d'être surprenant, puisqu'il est l'effet de deux colonnes d'air.

Si l'on voit à gauche dans le miroir les parties droites des objets, c'est que l'image, après avoir frappé la surface plane du miroir, subit, avant d'être renvoyée, un changement qui la réfléchit à l'*envers* sous le même aspect que présentait son *endroit*. Ainsi, en appliquant contre une colonne un masque de terre encore humide, s'il était possible que, sans perdre leur forme primitive, toutes les parties saillantes rentrassent en elles-mêmes et se rétablissent ensuite au dehors, il arriverait nécessairement que l'œil droit se trouverait placé à gauche, et réciproquement le gauche à droite.

QUELQUEFOIS l'image, renvoyée de miroirs en miroirs, nous présente jusqu'à cinq ou six simulacres. Alors les objets placés derrière vous dans des enfoncements, malgré l'obliquité de leur position et leur distance considérable, à l'aide de ces réflexions répétées, sont tirés de leur retraite; et la multiplicité des miroirs semble les produire dans votre appartement. C'est ainsi que les miroirs se communiquent les images. Si le pre-

Et cùm læva data est, fit rursus ut dextera fiat ;
Inde retrorsum reddit se et convertit eòdem.

QUIN etiam quæcunque latuscula sunt speculorum ,
Dextera ea propter nobis simulacra remittunt ,
Adsimili lateris flexurâ prædita nostri :
Aut quia de speculo in speculum transfertur imago ,
Inde ad nos elisa bis advolat ; aut etiam quòd
Circumagitur , cùm venit imago ; propterea quòd
Flexa figura docet speculi convertier ad nos.

ENDO GREDI porro pariter simulacra , pedemque
Ponere nobiscum credas , gestumque imitari ;
Propterea quia de speculi quâ parte recedas ,
Continuò nequeunt illinc simulacra reverti :
Omnia quandoquidem cogit Natura referri
Ac resilire ab rebus , ad æquos reddita flexus.

SPLENDIDA porro oculi fugitant , vitantque tueri :
Sol etiam cæcat , contrà si tendere pergas ;
Propterea quia vis magna est ipsius , et altè
Aëra per purum graviter simulacra feruntur ,
Et feriunt oculos , turbantia composituras :
Præterea splendor , quicumque est acer , adurit
Sæpe oculos ; ideò quòd semina possidet ignis
Multa , dolorem oculis quæ gignunt insinuando.
Lurida præterea fiunt quæcunque tuentur
Arquati , quia luroris de corpore eorum

mier les a présentées à gauche, le second les réfléchit à droite, le troisième leur restitue le premier sens.

LES miroirs à facettes nous montrent les objets dans le même sens qui leur est présenté; ou parceque l'image, en passant de miroirs en miroirs, n'est transmise à nos yeux qu'après une double réflexion; ou parcequ'elle roule sur elle-même en venant à nous, la courbure des facettes la forçant de se retourner vers nous.

LES simulacres paraissent entrer et sortir avec nous, imiter nos gestes et notre attitude, parceque la partie du miroir que vous quittez ne peut plus renvoyer d'image, la Nature ayant voulu que l'angle de réflexion fût toujours égal à l'angle d'incidence.

L'ŒIL se détourne des objets éclatants, et craint de les regarder: le soleil lui-même aveugle quiconque s'obstine à le fixer, parcequ'outre sa propre force, ses simulacres élancés avec rapidité du haut des cieux à travers un air pur, ne peuvent frapper nos yeux sans en troubler l'organisation. D'ailleurs un éclat trop vif brûle souvent la vue, parcequ'il contient un grand nombre de molécules ignées, dont l'introduction cause de la douleur à l'organe. Tous les objets paraissent jaunes à ceux qui ont la jaunisse, parcequ'il émane de leur

Semina multa fluunt, simulacris obvia rerum;
 Multaque sunt oculis in eorum denique mista,
 Quæ contage suâ palloribus omnia pingunt.

È TENEBRIS autem, quæ sunt in luce, tuemur;
 Propterea quia, cùm propior caliginis aër
 Ater init oculos prior, et possedit apertos;
 Insequitur candens confestim lucidus aër,
 Qui quasi purgat eos, ac nigras discutit umbras
 Aëris illius: nam multis partibus hic est
 Mobilior, multisque minutior et magè pollens:
 Qui simul atque vias oculorum luce replevit,
 Atque patefecit quas ante obsederat ater;
 Continuo rerum simulacra adaperita sequuntur,
 Quæ sita sunt in luce, laccessuntque ut videamus:
 Quod contrà facere in tenebris à luce nequimus;
 Propterea quia posterior caliginis aër
 Crassior insequitur, qui cuncta foramina complet,
 Obsiditque vias oculorum, nè simulacra
 Possint ullarum rerum conjecta moveri.

QUADRATASQUE procul turres cùm cernimus urbis,
 Propterea fit uti videantur sæpe rotundæ;
 Angulus obtusus quia longè cernitur omnis;
 Sive etiam potiùs non cernitur, ac perit ejus
 Plaga, nec ad nostras acies perlabitur ictus;

corps un grand nombre de semences jaunes qui se joignent dans l'air aux simulacres des objets, et que d'un autre côté les humeurs de leurs yeux sont mêlées d'un grand nombre de particules dont la contagion teint de la même couleur toutes les images.

ON aperçoit d'un endroit non éclairé les objets placés au grand jour, parceque l'air ténébreux plus voisin de l'organe, s'introduisant le premier et s'emparant des conduits qu'il trouve ouverts, est aussitôt suivi de l'air éclairé qui nettoie, pour ainsi dire, les yeux, et dissipe sans peine les ombres, ayant plus de vitesse, de ténuité et d'énergie que l'air ténébreux. Quand les conduits, fermés auparavant par les ténèbres, ont été ainsi dégagés et remplis de lumière, les simulacres des corps placés au grand jour s'y introduisent aussitôt pour exciter en nous la sensation de la vue. Au contraire, il est impossible de voir d'un lieu éclairé dans les ténèbres, parceque l'air épais et sombre arrivant le second, bouche tous les canaux de la vue, assiège toutes les voies, et ne laisse entrer dans l'organe aucun des simulacres qui s'y présentent.

SI les tours quarrées des villes semblent rondes de loin, c'est que tout angle paraît obtus dans l'éloignement, ou plutôt on ne le voit pas; son action s'éteint; ses coups ne peuvent arriver jusqu'à l'œil, parceque les simulacres, dans leur long trajet, sont émoussés par le

Aëra per multum quiadum simulacra feruntur,
 Cogit hebescere eum crebris offensibus aër :
 Hinc , ubi suffugit sensum simul angulus omnis ,
 Fit , quasi tornata ut saxorum structa tuantur ;
 Non tamen ut coram quæ sunt verèque rotunda ,
 Sed quasi adumbratim paulùm simulacra videntur.

UMBRA videtur item nobis in sole moveri ,
 Et vestigia nostra sequi , gestumque imitari ,
 Aëra si credas privatum lumine posse
 Endogredi , motus hominum gestusque sequentem ;
 Nam nihil esse potest aliud nisi lumine cassus
 Aër , id quod nos umbram perhibere suemus :
 Nimirum quia terra locis ex ordine certis
 Lumine privatur solis , quàcunque meantes
 Officimus , repletur item , quod liquimus ejus ;
 Propterea fit , uti videatur , quæ fuit umbra
 Corporis , è regione eadem nos usque secuta ;
 Semper enim nova se radiorum lumina fundunt ;
 Primaque dispereunt , quasi in ignem lana trahatur :
 Propterea facilè et spoliatur lumine terra ,
 Et repletur item , nigrasque sibi abluit umbras.

NEC tamen hïc oculos falli concedimus hilum ;
 Nam , quocunque loco sit lux atque umbra , tueri
 Illorum est ; eadem verò sint lumina , necne ;
 Umbraque , quæ fuit hïc , eadem num transeat illuc ;
 An potius fiat , paulò quod diximus ante ;

choc continuel de l'air; et lorsque l'angle ainsi usé est devenu insensible, on ne distingue plus qu'un amas cylindrique de pierres, non pas précisément comme les corps vraiment ronds que nous avons sous les yeux, mais avec une forme plus confuse et moins parfaite.

ON croirait aussi que notre ombre se meut au soleil, s'attache à nos traces, imite nos gestes; si l'on pouvait se persuader qu'un air privé de lumière, (car l'ombre n'est rien autre chose) ait la faculté de marcher et d'exprimer les mouvements humains. C'est que la terre étant tour à tour privée ou frappée de la lumière du soleil, selon que nos corps, en marchant, ferment ou laissent un passage aux rayons, il nous semble que c'est la même ombre qui n'a cessé de nous suivre: et la lumière n'étant qu'une succession de rayons qui meurent et renaissent sans interruption, comme de la laine qu'on deviderait dans le feu; il est aisé de concevoir comment la terre est sans cesse dépouillée et revêtue alternativement de lumière.

NOUS ne convenons pas pour cela que les yeux se trompent: leur fonction est de voir de l'ombre et de la lumière où il y en a. Mais cette lumière est-elle toujours la même ou non? est-ce la même ombre qui passe d'un lieu à un autre? ou la chose arrive-t-elle comme nous

Hoc animi demum ratio discernere debet ;
 Nec possunt oculi naturam noscere rerum :
 Proinde animi vitium hoc oculis adfingere noli.

QUA vehimur navi fertur , cùm stare videtur ;
 Quæ manet in statione , ea præter creditur ire ;
 Et fugere ad puppim colles campique videntur ,
 Quos agimus præter navim , velisque volamus :
 Sidera cessare ætheriis adfixa cavernis
 Cuncta videntur ; at assiduo in sunt omnia motu ;
 Quandoquidem longos obitus exorta revisunt ,
 Cùm permensa suo sunt cælum corpore claro ;
 Solque pari ratione manere et luna videtur
 In statione , ea quæ ferri res indicat ipsa :
 Exstantesque procul medio de gurgite montes ,
 Classibus inter quos liber patet exitus , iidem
 Apparent , et longè divolsi licet , ingens
 Insula conjunctis tamen ex his una videtur.
 Atria versari , et circumcursare columnæ
 Usque adeo fit uti pueris videantur , ubi ipsi
 Desierunt verti , vix ut jam credere possint ,
 Non suprâ sese ruere omnia tecta minari.

JAMQUE rubrum tremulis jubar ignibus erigere altè
 Cùm cœptat Natura , suprâque extollere montes ;
 Quos tibi tum suprâ sol montes esse videtur ,

venons de l'expliquer ? C'est à la raison à décider. Les yeux sont incapables de connaître la nature des corps ; ne leur imputez donc pas les erreurs de l'esprit.

LE navire qui nous emporte , vogue en paraissant immobile ; le navire immobile à la rade , paraît emporté par le courant. Les collines et les campagnes le long desquelles le vent enfle nos voiles , semblent fuir vers la poupe. Les astres paraissent tous attachés et immobiles à la voûte céleste : cependant ils sont sans cesse en mouvement ; ils ne se lèvent que pour aller trouver un coucher lointain , après avoir promené leurs feux éclatants dans toute l'enceinte du ciel. Le soleil et la lune paraissent de même stationnaires, quoique la raison nous instruisse de leur mouvement. Une chaîne de montagnes élevées au-dessus de la mer , entre lesquelles des flottes entières trouveraient un libre passage , ne nous paraissent de loin qu'une même masse ; et , quoique très-distantes l'une de l'autre , elles se réunissent à l'œil sous l'aspect d'une grande île. Les enfants , en cessant de tourner sur eux-mêmes , sont tellement persuadés que l'appartement se meut en rond , et que les colonnes tournent autour d'eux , qu'à peine peuvent-ils se défendre de craindre que le toit ne les écrase de sa chute.

QUAND la Nature commence à élever au-dessus des montagnes les feux tremblants du soleil , ces monts sur la cime desquels son disque paraît se reposer, et que vous

Cominùs ipse suo contingens fervidus igni,
 Vix absunt nobis missus bis mille sagittæ,
 Vix etiam cursus quingentos sæpe veruti;
 Inter eos solemque jacent immania ponti
 Æquora, substrata ætheriis ingentibus oris;
 Interjectaque sunt terrarum millia multa,
 Quæ variæ retinent gentes et sæcla ferarum.

AT conlectus aquæ, digitum non altior unum
 Qui lapides inter sistit, per strata viarum,
 Despectum præbet sub terras, impete tanto,
 A terris quantum cœli patet altus hiatus;
 Nubila despiciere, et cœlum ut videare videre et
 Corpora mirando sub terras abdita cœlo.

DENIQUE, ubi in medio nobis equus acer obhæsit
 Flumine, et in rapidas amnis despeximus undas;
 Stantis equi corpus transversum ferre videtur
 Vis, et in adversum flumen contrudere raptim;
 Et quòcunque oculos trajecimus, omnia ferri,
 Et fluere adsimili nobis ratione videntur.

PORTICUS æquali quamvis est denique ductu,
 Stansque in perpetuum paribus suffulta columnis;
 Longa tamen, parte ab summâ, cùm tota videtur,
 Paulatim trahit angusti fastigia conii,
 Tecta solo jungens atque omnia dextera lævis,
 Donicum in obscurum conii conduxit acumen.

croiriez qu'il touche immédiatement de ses feux, ne sont éloignés de nous que de deux mille ou même de cinq cents portées de traits. Entre ces montagnes et le soleil, des mers s'étendent à l'infini sous la voûte des cieux; et au-delà de ces mers, des régions sans nombre peuplées d'habitants divers et d'animaux de toute espèce.

UN amas d'eau d'un pouce de profondeur, entre les pierres dont nos rues sont pavées, nous fait apercevoir sous nos pieds un espace aussi vaste que celui qui, sur nos têtes, sépare le ciel de la terre. On croirait que le globe, percé dans toute sa profondeur, expose à nos yeux de nouveaux nuages, nous montre l'autre moitié du firmament et les corps cachés dans cette enceinte inconnue.

SI votre coursier s'arrête au milieu d'un fleuve, regardez fixement l'onde sous vos pieds : le quadrupède, quoique immobile, vous paraîtra emporté par une force étrangère contre le courant; et, de quelque côté que vous jetiez les yeux, vous verrez tous les corps, entraînés de la même manière, remonter rapidement le fleuve.

UN portique, formé de colonnes parallèles et égales en hauteur, vu de l'une de ses extrémités dans toute sa longueur, se resserre peu à peu sous la forme d'un cône; le toit s'abaisse vers le sol; le côté droit se rapproche du gauche, jusqu'à ce que l'œil ne distingue plus que l'angle confus d'un cône.

IN pelago nautis ex undis ortus , in undis
 Sol fit uti videatur obire et condere lumen :
 Quippe ubi nil aliud nisi aquam cœlumque tuentur,
 Nè leviter credas labefactari undique sensus.

AT maris ignaris in pontò clauda videntur
 Navigia , aplustris fractis , obnitier undis ;
 Nam quæcunque suprâ rorem salis edita pars est
 Remorum , recta est , et recta supernè gubernata ;
 Quæ demersa liquore obeunt , refracta videntur
 Omnia converti , sursumque supina reverti ;
 Et reflexa propè in summo fluitare liquore.

RARAQUE per cœlum cùm venti nubila portant
 Tempore nocturno , tum splendida signa videntur
 Labier adversùm nubes , atque ire supernè
 Longè aliam in partem , quàm quò ratione feruntur.

AT si fortè oculo manus uni subdita , subter
 Pressit eum , quodam sensu fit , uti videantur
 Omnia quæ tuimur fieri tum bina tuendo ,
 Bina lucernarum florentia lumina flammis ,
 Binaque per totas ædes geminare supellex ,
 Et duplices hominum facies , et corpora bina.

DENIQUE , cùm suavi devinxit membra sopore
 Somnus , et in summa corpus jacet omne quiete ;
 Tum vigilare tamen nobis , et membra movere
 Nostra videmur , et in noctis caligine cæca

LES matelots voient le soleil se lever du sein de l'onde, se coucher dans l'onde et y ensevelir sa lumière, parcequ'en effet ils n'aperçoivent que le ciel et l'eau. Ne taxez donc pas légèrement leurs sens de mensonge.

D'UN autre côté, ceux qui ne connaissent point la mer croient voir tous les navires dont elle est couverte, déformés et brisés, faire effort contre les flots : la partie des rames et du gouvernail élevée au-dessus de l'onde est droite : la partie plongée dans la mer paraît se courber, remonter horizontalement, et, par cette réfraction, presque flotter à la surface.

QUAND les vents pendant la nuit chassent dans l'air des nuages clair-semés, les flambeaux des cieux paraissent s'avancer contre les nues, et rouler au-dessus d'elles dans une direction contraire à leur cours naturel.

PRESSEZ de la main la partie inférieure d'un de vos yeux, tous les objets vous paraîtront doubles; vos flambeaux réfléchiront deux lumières; vos riches ameublements croîtront de moitié; vous verrez les hommes avec deux corps et deux visages.

ENFIN, quand le sommeil a lié nos membres de ses douces chaînes, quand notre corps est étendu dans les bras d'un profond repos, il nous semble quelquefois être éveillé et en mouvement. Nous croyons, au milieu

154 LUCRETII LIB. IV.

Cernere censemus solem lumenque diurnum;
Conclusoque loco cælum, mare, flumina, montes
Mutare, et campos pedibus transire videmur;
Et sonitus audire, severa silentia noctis
Undique cùm constant, et reddere dicta tacentes.

CÆTERA de genere hoc mirando multa videmus,
Quæ violare fidem quasi sensibus omnia quærunt:
Nequicquam, quoniam pars horum maxima fallit,
Propter opinatus animi, quos addimus ipsi;
Pro visis ut sint, quæ non sunt sensibu' visa;
Nam ¹¹ nihil egregius, quàm res secernere apertas
A dubiis, animus quas ab se protinùs addit.

DENIQUE nil ¹² sciri si quis putat, id quoque nescit
An sciri possit; quoniam nil scire fatetur:
Hunc igitur contrà mittam contendere causam,
Qui capite ipse suo ¹³ instituit vestigia retro.
Et tamen hoc quoque uti concedam scire; at id ipsum
Quæram, cùm in rebus veri nil viderit ante,
Unde sciat, quid sit scire et nescire vicissim;
Notitiam veri quæ res falsique creârit;
Et dubium certo quæ res differre probârit.

INVENIES primis ab sensibus esse creatam

des ténèbres, voir le soleil et la lumière du jour; dans un lieu étroitement fermé, changer de climats, de mers, de fleuves, de montagnes, et franchir à pied des plaines immenses; entendre des sons au milieu d'un silence profond et général; et répondre, quoique la langue reste immobile.

NOUS voyons avec surprise une foule de pareils phénomènes qui tendent tous, mais en vain, à diminuer la confiance due aux sens. L'erreur vient en grande partie des jugements de l'ame, que nous ajoutons de nous-mêmes aux rapports des sens, croyant avoir vu ce que les organes ne nous ont point montré. En effet, rien de plus rare que de dégager les rapports évidents des sens, des conjectures incertaines que l'ame leur associe de son propre mouvement.

CELUI qui soutient qu'on ne peut rien savoir, ne sait pas même s'il est vrai qu'on ne puisse rien savoir, puisqu'il avoue qu'il ne sait rien. Je ne dispute point avec un homme qui contredit les notions les plus évidentes; mais, quand même je lui accorderais qu'il est sûr qu'on ne sait rien, je lui demanderais où il a appris ce que c'est que savoir et ignorer, n'ayant jamais rien trouvé de certain; d'où lui vient l'idée du vrai et du faux, et comment il distingue le doute de la certitude.

VOUS verrez alors que la connaissance de la vérité

Notitiam veri , neque sensus posse refelli :
 Nam majore fide debet reperier illud ,
 Sponte suâ veris quod possit vincere falsa.
 Quid majore fide porro , quàm sensus , haberi
 Debet ? an ab sensu falso ratio orta valebit
 Dicere eos contrâ , quæ tota ab sensibus orta est ,
 Qui nisi sint veri , ratio quoque falsa sit omnis ?
 An poterunt oculos aures reprehendere ? an aures
 Tactus ? an hunc porrò tactum sapor arguet oris ?
 An confutabunt nares , oculive revincent ?
 Non , ut opinor , ita est : nam seorsum quoique potestas
 Divisa est , sua vis quoique est ; ideòque necesse est ,
 Quod molle aut durum est , gelidum fervensve , seorsum
 Id molle aut durum , gelidum fervensve videri ;
 Et seorsum varios rerum sentire colores ;
 Et quæcunque coloribu' sunt conjuncta , necesse est ;
 Seorsus item sapor oris habet vim , seorsus odores
 Nascuntur , seorsum sonitus : ideòque necesse est
 Non possint alios alii convincere sensus :
 Nec porro poterunt ipsi reprehendere sese ;
 Æqua fides quoniam debet semper haberi.
 Proinde , quod in quoque est his visum tempore , verum est .

ET si non poterit ratio dissolvere causam ,
 Cur ea quæ fuerint juxtim quadrata , procul sint
 Visa rotunda , tamen præstat rationis egentem
 Reddere mendosè causas utriusque figuræ ,

nous vient primitivement des sens, que les sens ne peuvent être convaincus d'erreur, qu'ils méritent le plus haut degré de confiance, parceque, par leur propre énergie, ils peuvent découvrir le faux en lui opposant la vérité. En effet, où trouver un guide plus sûr que les sens? Direz-vous que la raison, fondée sur ces organes illusoires, pourra déposer contre eux, elle qui leur doit toute son existence, qui n'est qu'erreur s'ils se trompent? Direz-vous que les oreilles peuvent rectifier les yeux et être elles-mêmes rectifiées par le tact; que le goût, l'odorat ou les yeux nous préserveront des surprises du tact? Non, sans doute. Chaque sens a ses fonctions et ses facultés à part. Il est donc nécessaire que la dureté ou la mollesse, le froid ou le chaud, soient du ressort d'un sens particulier; les couleurs et les qualités relatives à la couleur, du ressort d'un autre; qu'enfin les saveurs, les odeurs et les sons aient aussi leur juge à part; et que par conséquent les sens ne puissent se rectifier les uns par les autres: ils ne pourront pas non plus se rectifier eux-mêmes, puisqu'ils mériteront toujours le même degré de confiance. Leurs rapports sont donc vrais en tout temps.

Si la raison ne peut pas expliquer pourquoi les objets qui sont quarrés de près paraissent ronds dans l'éloignement, il vaut mieux, au défaut d'une solution vraie, donner une fausse raison de cette double apparence, que

Quàm manibus manifesta suis emittere quæquam,
 Et violare fidem primam, et convellere tota
 Fundamenta, quibus nixatur vita salusque:
 Non modo enim ratio ruat omnis; vita quoque ipsa
 Concidat extemplò, nisi credere sensibus ausis,
 Præcipitesque locos vitare, et cætera quæ sint
 In genere hoc fugienda, sequi contraria quæ sint.
 Illa tibi est igitur verborum copia cassa
 Omnis quæ, contrà sensus instructa, parata est.

DENIQUE ut in fabrica, si prava est regula prima,
 Norma que si fallax rectis regionibus exit,
 Et libella aliquâ si ex parti claudicat hilum;
 Omnia mendosè fieri atque obstipa necessum est,
 Prava, cubantia, prona, supina atque absona tecta;
 Jam ruere ut quædam videantur velle, ruantque
 Proditâ judiciis fallacibus omnia primis:
 Sic igitur ratio tibi rerum prava necesse est
 Falsa que sit, falsis quæcunque ab sensibus orta est.

NUNC alii sensus quo pacto quisque suam rem
 Sentiât, haud quaquam ratio scruposa relicta est:
 Principiò auditur sonus et vox omnis, in aures
 Insinuata, suo pepulêre ubi corpore sensum:
 Corpoream¹⁴ quoque enim vocem constare fatendum est,
 Et sonitum, quoniam possunt impellere sensus:

de laisser échapper l'évidence de ses mains, que de détruire tous les principes de la crédibilité, que de démolir cette base sur laquelle sont fondées notre vie et notre conservation : car, ne croyez pas qu'il ne s'agisse ici que des intérêts de la raison ; la vie elle-même ne se soutient qu'en osant sur le rapport des sens, ou éviter les précipices et les autres objets nuisibles, ou se procurer ceux qui sont utiles. Ainsi tous les raisonnements dont on s'arme contre les sens, ne sont que de vaines déclamations.

ENFIN, dans la construction d'un édifice, si l'architecte se sert d'une règle fautive, si l'équerre s'écarte de la direction perpendiculaire, si le niveau s'éloigne par quelque endroit de sa juste situation, il faut nécessairement que tout le bâtiment soit vicieux, penché, affaissé, sans grace, sans à-plomb, sans proportion ; qu'une partie paraisse prête à s'écrouler, et que tout s'écroule en effet, pour avoir été d'abord mal conduit. De même, si l'on ne peut compter sur le rapport des sens, tous les jugements qu'on portera seront trompeurs et illusoire.

MAINTENANT de quelle manière les autres sens sont-ils affectés par les objets qui leur sont propres ? c'est un problème dont la solution n'est pas difficile. D'abord, le son et la voix se font entendre quand leurs éléments, insinués dans les cavités de l'oreille, ont frappé l'organe ; car vous ne pouvez contester au son et à la voix la na-

Præterradit enim vox fauces sæpe, facitque
 Asperiora, foràs gradiens, arteria clamor:
 Quippe per angustum, turbâ majore coortâ,
 Ire foràs ubi cœperunt primordia vocum,
 Scilicet expletis quoque janua raditur oris
 Rauca suis, et iter lædit, quâ vox it in auras.
 Haud igitur dubium est, quin voces verbaque constant
 Corporeis è principiis, ut lædere possint.

NEC te fallit item, quid corporis auferat, et quid
 Detrahat ex hominum nervis ac viribus ipsis,
 Perpetuus sermo nigraï noctis ad umbram
 Auroræ perductus ab exoriente nitore,
 Præsertim si cum summo est clamore profusus.
 Ergo corpoream vocem constare necesse est,
 Multa loquens quoniam amittit de corpore partem.

ASPERITAS autem vocis fit ab asperitate
 Principiorum, et item lævor lævore creatur;
 Nec simili penetrant aures primordia formâ,
 Cùm tuba depresso graviter sub murmure mugit,
 Aut reboant raucum retrocita cornua bombum;
 Vallibus et cycni gelidis orti ex Heliconis
 Cùm liquidam tollunt lugubri voce querelam.

HASCE igitur penitùs voces cùm corpore nostro
 Exprimimus, rectoque foràs emittimus ore,

ture corporelle , puisqu'ils agissent sur les sens. Souvent la voix blesse le gosier , et les cris causent de l'irritation dans la trachée ; car alors les principes de la voix se précipitant au-dehors en trop grand nombre , comblent promptement leur étroit canal , en déchirent l'orifice , et endommagent le conduit par où la voix s'échappe dans l'air. On ne peut donc pas douter que la voix et les paroles n'aient des éléments corporels , puisqu'ils peuvent exciter en nous de la douleur.

Vous n'ignorez pas non plus à quel point les nerfs sont affaiblis et les forces épuisées par une conversation soutenue depuis les premiers feux de l'aurore jusqu'aux sombres voiles de la nuit , sur-tout si la dispute a souvent enflé le son de la voix. La voix est donc corporelle , puisqu'on ne peut parler beaucoup , sans une perte sensible de substance.

LA rudesse ou la douceur de la voix dépend de la figure des éléments. Ce ne sont pas les mêmes atomes qui frappent vos oreilles , quand la trompette fait entendre ses sons graves et profonds ou le cor recourbé son rauque frémissement , et quand le cygne , originaire des fraîches vallées de l'Hélicon , fait retentir les plaintes harmonieuses de sa voix mélancolique.

LORSQUE les sons ont été chassés du fond de la poitrine dans l'intérieur du palais , la langue , cette mobile

Mobilis articulat verborum dædala lingua,
 Formaturaque labrorum pro parte figurat.
 Atque ubi non longum spatium est, unde illa profecta
 Perveniat vox quæque, necesse est verba quoque ipsa
 Planè exaudiri, discernique articulatim;
 Servat enim formaturam, servatque figuram:
 At si interpositum spatium sit longius æquo,
 Aëra per multum confundi verba necesse est,
 Et conturbari vocem, dum transvolat auras:
 Ergo fit sonitum ut possis audire, neque hilum
 Internoscere, verborum sententia quæ sit;
 Usque adeo confusa venit vox inque pedita.

PRÆTEREA edictum sæpe unum perciet aures
 Omnibus in populo, emissum præconis ab ore:
 In multas igitur voces ¹⁵ vox una repente
 Diffugit; in privas quoniam se dividit aures,
 Obsignans formam verbis clarumque sonorem.

AT quæ pars vocum non aures accidit ipsas,
 Præterlata perit, frustra diffusa per auras;
 Pars solidis adlisa locis, rejecta sonorem
 Reddit, et interdum frustratur ¹⁶ imagine verbi.
 Quæ bene cùm videas, rationem reddere possis
 Tutè tibi atque aliis, quo pacto, per loca sola,
 Saxa pares formas verborum ex ordine reddant,

ouvrière de la parole , les articule , et l'inflexion des lèvres les modifie de son côté : alors , si le son n'a pas un long trajet à parcourir pour arriver à l'organe , on entend clairement les paroles , on distingue les articulations , parceque la voix conserve ses inflexions et son caractère ; mais si l'espace interposé est trop considérable , l'abondance de l'air confond les paroles , et la voix se trouble en flottant au milieu de ce fluide : d'où il arrive que vous pouvez entendre des sons sans distinguer le sens des mots , parceque la voix n'arrive jusqu'à vous que confuse et embarrassée.

SOUVENT encore un même édit, publié par le crieur, frappe les oreilles d'un peuple entier. Une seule voix se divise donc sur le champ en un grand nombre d'autres , puisqu'elle se distribue dans une infinité d'organes particuliers, où elle porte des articulations marquées et des sons très-distincts.

LES voix qui ne rencontrent point d'organes, continuent leur route , et meurent dissipées dans les airs , ou vont heurter des corps solides dont la répercussion renvoie le son, et nous trompe quelquefois en réfléchissant la parole comme le miroir réfléchit les images. Instruit de ce phénomène , vous pouvez vous expliquer à vous-même et aux autres, comment, dans les lieux solitaires, les rochers renvoient les paroles avec leur ordre et leur articulation primitive , lorsque nous cherchons

Palantes comites cùm , montes inter opacos ,
 Quærimus , et magnâ dispersos voce ciemus.

SEX etiam aut septem , loca vidi reddere , voces ,
 Unam cùm jaceres ; ita colles collibus ipsis
 Verba repulsantes iterabant dicta referre :
 Hæc loca capripedes Satyros ¹⁷ Nymphasque tenere
 Finitimi fingunt , et Faunos esse loquuntur ,
 Quorum noctivago strepitu ludoque jocanti
 Affirmant volgò taciturna silentia rumpi ,
 Chordarumque sonos fieri , dulcesque querelas ,
 Tibia quas fundit digitis pulsata canentùm :
 Et genus agricolùm latè sentiscere , cùm Pan
 Pineæ semiferi capitis velamina quassans ,
 Unco sæpe labro calamos percurrit hiantes ,
 Fistula sylvestrem nè cesset fundere Musam.
 Cætera de genere hoc monstra ac portenta loquuntur ,
 Nè loca deserta ab divis quoque fortè putentur
 Sola tenere ; ideo jactant miracula dictis ,
 Aut aliquâ ratione aliâ ducuntur , ut *omne*
Humanum genus est avidum nimis auricularum.

QUOD superest , non est mirandum , quâ ratione
 Quæ loca per , nequeunt oculi res cernere apertas ,
 Hæc loca per , voces veniant auresque lacesant ,
 Cùm loquimur clausis foribus , quod sæpe videmus ;
 Nimirum quia vox per flexa foramina rerum

nos compagnons égarés , en les appelant à grands cris sur les montagnes ombragées.

J'AI vu même des lieux qui répétaient six ou sept mots pour un seul qu'on proférait ; tant les paroles réfléchies de collines en collines étaient fidèlement rapportées. Les peuples voisins de ces lieux les supposent habités par des Satyres , par des Nymphes et par des Faunes qui , s'il faut les en croire , s'égaient dans ces solitudes , en troublent le silence profond par leurs concerts nocturnes , par le doux frémissement des cordes , et par les sons plaintifs de leurs voix , qu'accompagne la flûte sous leurs doigts agiles. Ils ajoutent que les habitants de la campagne sont avertis de l'arrivée de Pan , toutes les fois que ce dieu , agitant une couronne de pin sur sa tête amphibie , promène ses lèvres recourbées sur tous ses chalumeaux , sans jamais laisser tarir ses accents champêtres. Ils racontent encore plusieurs autres prodiges de cette nature , soit afin qu'on ne regarde pas comme abandonné par les dieux le pays qu'ils habitent , soit pour quelque autre raison ; car on sait trop à quel point *l'esprit humain est avide de fables.*

AU reste ne soyez pas surpris que le son , pour arriver à l'oreille et frapper l'ouïe , s'ouvre des passages par où les yeux ne peuvent apercevoir les objets sensibles. Nous conversons à travers les portes fermées ; tout le monde en a l'expérience : c'est que la voix peut , sans se

Incolumis transire potest, simulacra renutant ;
 Pèrscinduntur enim, nisi recta foramina tranant,
 Qualia sunt vitri, species quæ travolat omnis.

PRÆTEREA partes in cunctas dividitur vox ;
 Ex aliis aliæ quoniam gignuntur, ubi una
 Dissiluit semel in multas exorta ; quasi ignis
 Sæpe solet scintilla suos se spargere in ignes.
 Ergo replentur loca vocibus, abdita retro
 Omnia quæ circùm fuerint, sonituque cientur :
 At simulacra viis directis omnia tendunt,
 Ut sunt missa semel ; quapropter cernere nemo
 Se suprà potis est, at voces accipere extrà,
 Et tamen ipsa quoque hæc, dum transit clausa viarum,
 Vox obtunditur, atque aures confusa penetrat,
 Et sonitum potiùs quàm verba, audire videmur.

HÆC queis sentimus¹⁸ succum, lingua atque palatum,
 Plusculum habent in se rationis, plusque operai :
 Principiò succum sentimus in ore, cibum cùm
 Mandendo exprimimus ; ceu plenam spongiam aquai
 Si quis fortè manu premere exsiccareque cœpit :
 Inde quod exprimimus, per caulas omne palati
 Diditur, et raræ per plexa foramina linguæ :
 Hæc ubi lævia sunt manantis corpora succi,
 Suaviter attingunt, et suaviter omnia tractant
 Humida linguai circùm sudantia templa :

décomposer, passer par les conduits les plus tortueux des corps; au lieu que les simulacres s'y refusent, et se divisent si les pores ne sont en ligne droite, comme ceux du verre que l'image traverse dans tout son entier.

D'AILLEURS les voix se distribuent de tous côtés, parce qu'elles s'engendrent mutuellement; une seule en produit une foule, comme l'étincelle se divise souvent en plusieurs étincelles. Ainsi le son se porte dans les enfoncements les plus cachés, derrière celui qui parle et dans tous les lieux circonvoisins; au lieu que les simulacres ne viennent qu'en ligne droite des objets à nos yeux. Voilà pourquoi l'on ne peut voir sur sa tête, tandis qu'on entend les sons du dehors; cependant la voix elle-même s'é moussé en pénétrant les murs, elle ne se rend à l'organe que dans un état de confusion, et lui fait plutôt entendre des sons que des mots.

LA manière dont les sucs agissent sur la langue et le palais, est plus composée et plus difficile à expliquer. D'abord les saveurs se font sentir à la bouche, quand la trituration exprime le suc des aliments, comme on fait sortir l'eau d'une éponge en la pressant de la main. Ainsi exprimés, tous les sucs s'insinuent dans les pores du palais et dans les routes compliquées de la langue. Si leurs éléments sont lisses et dans un état de fluidité, ils flattent agréablement l'organe, et répandent une volupté générale dans l'humide séjour de la langue. Au

At contrà pungunt sensum, lacerantque coorta,
Quantò quæque magis sunt asperitate repleta.

DEINDE voluptas est è succo in fine palati ;
Cùm verò deorsum per fauces præcipitavit,
Nulla voluptas est, dum diditur omnis in artus :
Nec refert quidquam, quo victu corpus alatur,
Dummodò, quod capias, concoctum didere possis
Artubus, et stomachi humectum servare tenorem.

NUNC aliis alius cur sit cibus, ut videamus,
Expeditam, quareve, aliis quod triste et amarum est,
Hoc tamen esse aliis possit prædulce videri ;
Tantaque in his rebus distantia differitasque est,
Ut quod alis cibus est, aliis fuit acre venenum :
Est utique, ut serpens hominis contacta salivis
Disperit, ac sese mandendo conficit ipsa :
Præterea nobis veratrum est acre venenum ;
At capris adipēs et coturnicibus auget.

UT, quibus id fiat rebus, cognoscere possis,
Principiò meminisse decet, quæ diximus ante,
Semina multimodis in rebus mista teneri :
Porrò omnes, quæcunque cibum capiunt animantes,
Ut sunt dissimiles extrinsecùs, et generatim
Extima membrorum circumcæsuræ coërcet ;

contraire ils piquent le palais et le déchirent d'autant plus douloureusement , que leurs atomes sont plus rudes et plus anguleux.

C'EST à l'extrémité du palais que se fait sentir la volupté des saveurs. Quand les aliments sont descendus par l'œsophage , quand ils se distribuent dans tous les membres , il n'y a plus de sensation agréable à espérer ; la qualité des mets devient alors indifférente , pourvu que les aliments se cuisent et s'épurent assez pour se répandre dans le corps et entretenir l'humidité de l'estomac.

MAINTENANT pourquoi les mêmes aliments ne conviennent-ils pas à tous les animaux ? pourquoi des mets déplaisants et amers pour les uns , paraissent-ils aux autres agréables et doux ? pourquoi cette différence est-elle si grande , que ce qui nourrit les uns est un poison mortel pour les autres ? Ainsi le serpent , humecté de la salive humaine , périt et se dévore de ses propres dents. Ainsi l'ellébore , qui est un venin pour l'homme , accroît l'embonpoint des chèvres et des cailles.

POUR vous faire connaître la cause de ces différences , rappelez-vous (ce que nous avons dit plus haut) que les atomes sont diversement combinés dans tous les êtres. Or les animaux étant tous dissemblables à l'extérieur , ayant des formes et des contours variés selon les espèces , doivent à plus forte raison différer par la figure

Proinde et seminibus distant, variantque figurâ :
 Semina cùm porrò distent, differre necesse est
 Intervalla viasque, *foramina* quæ perhibemus,
 Omnibus in membris, et in ore ipsoque palato :
 Esse minora igitur quædam, majoraque debent,
 Esse triquetra aliis, aliis quadrata necesse est,
 Multa rotunda, modis multis multangula quædam,
 Namque figurarum ut ratio, motusque reposcunt,
 Proinde foraminibus debent differre figuræ,
 Et variare viæ proinde ac textura coërcet.
 Ergo ubi quod suave est aliis, aliis fit amarum,
 Illis queis suave est, lævissima corpora debent
 Contrectabiliter caulas intrare palati :
 At contrà, quibus est eadem res intùs acerba,
 Aspera nimirum penetrant hamataque fauces.

NUNC facile ex his est rebus cognoscere quæque.
 Quippe ubi quoi febris, bili superante, coorta est,
 Aut aliã ratione aliqua est vis excita morbi ;
 Perturbatur ibi totum jam corpus, et omnes
 Commutantur ibi posituræ principiorum ;
 Fit, priùs ad sensum ut quæ corpora conveniebant,
 Nunc non convenient, et cætera sint magis apta,
 Quæ penetrata queunt sensum progignere acerbum ;
 Utraque enim sunt in mellis commista sapore,
 Id quod jam superà¹⁹ tibi sæpe ostendimus ante.

NUNC age, quo pacto nares adjectus odoris

de leurs principes; différence qui en suppose une nécessaire entre les interstices, les conduits et les pores, non-seulement des membres en général, mais en particulier de la bouche et du palais: ils doivent être plus étroits ou plus larges, triangulaires ou quarrés, circulaires ou polygones de toute espèce; car la figure des pores varie à raison de la figure et du mouvement des atomes, et celle des conduits à raison du tissu qui les contient. Ainsi, quand les mêmes aliments paraissent doux aux uns et amers aux autres, c'est que leurs suc s'insinuent aisément dans le palais des premiers sous une forme lisse et arrondie, et déchirent le gosier des autres avec leurs pointes et leurs courbures.

IL n'est point de problème que vous ne puissiez résoudre avec cette explication. Par exemple, quand la bile prédominante allume la fièvre, ou quand une autre cause produit en nous la maladie; comme alors l'harmonie du corps entier se trouble et que les principes se déplacent; les corpuscules qui avaient auparavant de l'analogie avec nos organes, cessent d'en avoir, et ceux dont l'immission produit la douleur, sont les seuls qui puissent s'y introduire. Or, la saveur du miel résulte, comme nous l'avons déjà fait voir, de ces deux espèces d'éléments.

PASSONS maintenant à la manière dont les odeurs

Tangat , agam. Primùm res multas esse necesse est ,
 Unde fluens volvat varius se fluctus odorum :
 Nam fluere et mitti volgò spargique putandum est :
 Verùm aliis alius magis est animantibus aptus ,
 Dissimiles propter formas ; ideòque per auras
 Mellis apes , quamvis longè ducuntur odore ,
 Volturiique cadaveribus ; tum fissa ferarum
 Ungula quò tulerit gressum , promissa canum vis
 Ducit , et humanum longè præsentit odorem
 Romulidarum arcis servator , candidus anser :
 Sic aliis alius nidor datus , ad sua quemque
 Pabula ducit , et à tetro resilire veneno
 Cogit ; eoque modo servantur sæcla ferarum .

HIC odor ipse igitur , nares quicumque lacessit ,
 Est alio ut possit permitti longiùs alter :
 Sed tamen haud quisquam tam longè fertur eorum ,
 Quàm sonitus , quàm vox ; mitto jam dicere , quàm res
 Quæ feriunt oculorum acies , visumque lacessunt ;
 Errabundus enim tardè venit , ac perit ante ,
 Paulatim facilis distractus in aëris auras ;
 Ex alto primùm quia vix emittitur ex re ;
 Nam penitùs fluere atque recedere rebus odores
 Significat , quòd fracta magis redolere videntur
 Omnia , quòd contrita , quòd igni conlabefacta .

viennent frapper l'organe. Il est nécessaire d'abord qu'il y ait un grand nombre de corps, de l'intérieur desquels s'exhalent en tourbillons des flots d'odeurs ; car on ne peut nier qu'elles ne soient des écoulements, des émissions, des émanations continuelles ; mais elles sont plus ou moins analogues aux divers animaux, selon la différence des figures dont elles sont douées. Voilà pourquoi l'abeille dans les airs est attirée de loin par l'odeur du miel, le vautour par l'infection des cadavres, le lévrier par la trace de la proie, et l'oie, protectrice du Capitole, par les émanations des corps humains. C'est ainsi que la Nature, à l'aide de ces diverses exhalaisons, conduit chaque animal aux aliments qui lui conviennent, le détourne du noir poison, et conserve toutes les espèces vivantes.

CES émanations qui affectent l'odorat ont une sphère d'activité plus ou moins étendue ; mais jamais elles ne se portent aussi loin que le son et la voix, ni à plus forte raison que les simulacres auxquels nous devons la vue des objets : elles s'égarent, elles se traînent lentement, elles périssent peu à peu, et se décomposent aisément au milieu des airs avant d'arriver à l'organe ; d'abord, parcequ'elles émanent avec peine de l'intérieur des substances, comme l'on n'en saurait douter, en voyant tous les corps exhaler plus d'odeurs quand ils sont brisés, broyés, et consumés par la flamme ; ensuite, parcequ'il

Deinde videre licet majoribus esse creatum
 Principiis voci; quoniam per saxea septa
 Non penetrat, quâ vox volgò sonitusque feruntur;
 Quare etiam quod olet, non tam facile esse videbis
 Investigare, in qua sit regione locatum:
 Refrigescit enim cunctando plaga per auras,
 Nec calida ad sensum decurrit nuntia rerum:
 Errant sæpe canes itaque, et vestigia quærunt.

NEC tamen hoc solis in odoribus, atque saporum
 In genere est, sed item species rerum atque colores
 Non ita conveniunt ad sensus omnibus omnes,
 Ut non sint aliis quædam magis acria visu;
 Quin etiam 2º gallum, noctem explaudentibus alis,
 Auroram clarâ consuetum voce vocare,
 Nenu queunt rapidi contrâ constare leones,
 Inque tueri; ita continuo meminere fugai:
 Nimirum quia sunt gallorum in corpore quædam
 Semina quæ, cum sint oculis immissa leonum,
 Pupillas interfodiunt, acremque doloꝝem
 Præbent, ut nequeant contrâ durare feroces;
 Cum tamen hæc nostras acies nil lædere possint,
 Aut quia non penetrant, aut quòd penetrantibus illis
 Exitus ex oculis liber datur, in remeando
 Lædere ne possint ex ulla lumina parte.

NUNC age, quæ moveant animum res, accipe, et unde,
 Quæ veniunt, veniant in mentem, percipe paucis.

est aisé de s'apercevoir que les odeurs ont des éléments plus grossiers que les principes du son, puisqu'elles ne pénètrent pas l'enclos des murs, par où la voix s'insinue sans peine : aussi nous donnent-elles très-peu de lumières sur le lieu des corps, parceque leurs délais continuels ralentissent leur action dans les airs ; ce ne sont que des messagers engourdis dont les rapports sont trop tardifs : voilà pourquoi nous voyons souvent les chiens se tromper et rechercher la voie.

AU reste ces effets ne sont pas particuliers aux odeurs et aux saveurs. Les images elles-mêmes et les couleurs ne sont pas non plus tellement proportionnées à tous les organes, qu'il n'y ait des corps dont la vue soit plus douloureuse que d'autres. Ainsi l'oiseau qui dissipe la nuit par le battement de ses ailes, et dont la voix aiguë appelle l'aurore, le coq, est la terreur des lions, qui prennent la fuite à sa vue : c'est que des membres du coq émanent des atomes qui, introduits dans l'œil du lion, piquent sa prunelle, et lui causent une douleur vive à laquelle son courage ne peut résister ; tandis que ces mêmes atomes sont incapables de blesser nos organes, soit qu'ils n'y pénètrent point du tout, soit qu'après y avoir pénétré ils trouvent une libre issue qui les empêche d'endommager l'œil à leur retour.

MAINTENANT, ô Memmius, apprenez en peu de mots quels sont les corps qui agissent sur l'ame, et d'où

Principio hoc dico, rerum²¹ simulacra vagari
Multa, modis multis, in cunctas undique partes,
Tenuia, quæ facilè inter se junguntur in auris,
Obvia cùm veniunt, ut aranea bracteaque auri:
Quippe etenim multò magis hæc sunt tenuia textu,
Quàm quæ percipiunt oculos, visumque lacesunt;
Corporis hæc quoniam penetrant per rara, cientque
Tenuem animi naturam intùs, sensumque lacesunt;
Centauros itaque, et Scyllarum membra videmus,
Cerbereasque canum facies, simulacraque eorum,
Quorum morte obitâ tellus amplectitur ossa;
Omne genus quoniam passim simulacra feruntur,
Partim sponte suâ quæ fiunt aëre in ipso,
Partim quæ variis ab rebus cunque recedunt,
Et quæ consistunt ex horum facta figuris:
Nam certè ex vivo Centauri non fit imago;
Nulla fuit quoniam talis natura animalis:
Verùm ubi equi atque hominis casu convenit imago,
Hærescit facilè extemplò, quod diximus ante,
Propter subtilem naturam et tenuia texta.
Cætera de genere hoc eâdem ratione creantur:
Quæ cùm mobiliter summâ levitate feruntur,
Ut priùs ostendi, facilè uno commovet ictu.
Quælibet una animum nobis subtilis imago;
Tenuis enim mens est et mirè mobilis ipsa.

lui viennent ses idées. Je dis d'abord qu'il y a une espèce particulière de simulacres qui voltigent en foule , sous mille formes diverses, dans tous les points de l'espace , et dont le tissu est si subtil, qu'ils ne peuvent se rencontrer dans l'air, sans se réunir comme des fils d'araignée et des feuilles d'or battu ; car ils sont encore beaucoup plus déliés que les effigies auxquelles nous devons la vue des objets, puisqu'ils s'insinuent dans tous les conduits de nos corps, et vont émouvoir intérieurement la substance délicate de l'ame dont ils mettent en jeu les facultés. Voilà pourquoi nous voyons des Centaures, des Scyilles, des Cerbères, et les phantômes des morts dont la terre enferme depuis long-temps les dépouilles. C'est que l'atmosphère est remplie de simulacres de toute espèce , dont les uns se forment d'eux-mêmes au milieu des airs, les autres émanent des corps, d'autres enfin sont le résultat de ces deux espèces réunies. Par exemple, l'image d'un Centaure n'est point l'émanation d'un Centaure vivant, puisque la Nature n'a jamais enfanté d'animal de cette espèce. Ce n'est donc qu'un composé des simulacres du cheval et de l'homme , que le hasard a fait rencontrer, et dont (comme nous venons de le dire) la finesse a facilité la combinaison. Les autres images de cette nature sont le fruit d'une pareille réunion ; et comme leur légèreté les rend très-agiles, il leur est aisé, dès la première impulsion, d'affecter nos ames qui sont elles-mêmes d'une finesse et d'une mobilité surprenantes.

HÆC fieri, ut memoro, facilè hinc cognoscere possis;
 Quatenus hoc simile est oculis, quod mente videmus,
 Atque oculis simili fieri ratione necesse est:
 Nunc igitur quoniam docui me fortè leones
 Cernere per simulacra, oculos quæcunque lacesunt;
 Scire licet mentem simili ratione moveri
 Per simulacra leonum cætera, quæ videt æquè,
 Nec minùs atque oculi, nisi quòd mage tenuia cernit:
 Nec ratione aliâ, cùm somnus membra profudit,
 Mens animi vigilat, nisi quòd simulacra lacesunt
 Hæc eadem nostros animos, quæ, cùm vigilamus:
 Usque adeo, certè ut videamur cernere eum, quem
 Reddita vitæ jam mors, et terra potita est:
 Hoc ideo fieri cogit Natura, quòd omnes
 Corporis affecti sensus per membra quiescunt,
 Nec possunt falsum veris convincere rebus:
 Præterea meminisse jacet, languetque sopore;
 Nec dissentit eum mortis lethique potitum
 Jampridem, quem mens vivum se cernere credit.

QUOD superest, non est mirum simulacra moveri,
 Brachiaque in numerum jactare, et cætera membra;
 Nam fit ut in somnis facere hoc videatur imago:
 Quippe ubi prima perit, alioque est altera nata

UNE preuve certaine de la vérité de cette explication, c'est que les objets dont l'ame a la perception, ne ressembleraient pas aussi parfaitement à ceux que voit l'organe, si ces deux impressions n'étaient l'effet du même mécanisme. Ainsi, ayant déjà prouvé que je n'aperçois un lion, par exemple, qu'à l'aide des simulacres qui frappent mes yeux, il faut en conclure que l'ame est émue pareillement par d'autres simulacres de lions, qu'elle voit aussi distinctement que l'œil, avec la seule différence qu'ils sont plus déliés. Si donc l'ame demeure éveillée quand les membres sont étendus dans les bras du sommeil, c'est que les mêmes simulacres qui nous ont affectés pendant le jour se présentent alors à elle avec tant de vérité, qu'on croit voir et entendre ceux même dont la mort et la terre se sont emparés depuis long-temps. La Nature rend ces illusions inévitables, parce que pour lors les sens, plongés dans un profond sommeil, ne peuvent opposer la vérité à l'erreur; parce que la mémoire elle-même, assoupie et languissante, ne contredit point ces apparences, en rappelant que celui qu'on croit voir en vie est depuis long-temps victime du trépas.

AU reste, il n'est pas surprenant que les simulacres se meuvent, qu'ils agitent leurs bras et leurs membres en cadence : ce sont des apparences qui doivent avoir lieu pendant le sommeil; car, lorsque le premier simulacre est évanoui, et qu'un autre lui succède dans une

Endo statu, prior hæc gestum mutâsse videtur :
Scilicet id fieri celeri ratione putandum est.

MULTAQUE in his rebus quæruntur, multa que nobis
Clarandum est, planè si res exponere avemus.
Quæritur ²² imprimis quare, quod quoique libido
Venerit, extemplò mens cogitet ejus idipsum :
Anne voluntatem nostram simulacra tuentur,
Et simul ac volumus, nobis occurrit imago ?
Si mare, si terram cordi est, si denique cœlum
Conventus hominum, pompam, convivia, pugnas,
Omnia sub verbo-ne creat Natura paratque ?
Cùm præsertim aliis, eâdem in regione locoque,
Longè dissimiles animus res cogitet omnis.

QUID porrò, in numerum procedere cùm simulacra
Cernimus in somnis, et mollia membra movere ;
Mollia mobiliter cùm alternis brachia mittunt ;
Et repetunt oculis gestum pede convenienti ;
Scilicet arte madent simulacra, et docta vagantur,
Nocturno facere ut possint in tempore ludos ?
An magis illud erit verum quia, tempore in uno
Cùm sentimus id (ut cùm vox emittitur una)
Tempora multa latent, ratio quæ comperit esse :
Propterea fit uti, quovis in tempore, quæque

attitude différente, il semble que c'est le même qui a changé de contenance, parceque cette succession se fait avec une grande rapidité.

NOUS aurions encore bien des questions à résoudre, bien des difficultés à éclaircir, si nous voulions traiter à fond cette matière : on demande sur-tout pourquoi l'ame a sur le champ l'idée des objets dont elle veut s'occuper ; si les simulacres épient notre volonté ; si les images se présentent aussi-tôt que nous le desirons ; si la Nature crée à nos ordres ou tient en réserve les effigies du ciel, de la terre, de la mer, des assemblées, des cérémonies, des festins et des combats, pour nous les présenter à notre premier signal, tandis sur-tout que, dans la même région et dans le même lieu, d'autres ames sont occupées d'idées entièrement différentes.

MAIS lorsque en songe nous voyons les simulacres s'avancer en cadence, mouvoir leurs membres flexibles, déployer alternativement leurs bras avec souplesse, et d'un pied agile répéter les gestes aux yeux, croyez-vous qu'ils aient étudié les règles, et que l'art préside à leurs jeux nocturnes ? ou plutôt n'est-il pas certain que, bien que nous ne sentions ces mouvements, comme nous n'entendons chaque mot d'un discours, qu'en un seul instant, il s'en écoule pourtant un grand nombre dont la succession n'est pas sensible pour nous, mais que la raison sait distinguer ? Voilà pourquoi il se présente à

Præsto sint simulacra, locis in queisque parata :
 Tanta est mobilitas et eorum copia tanta.
 Et quia tenuia sunt, nisi se contendit, acutè
 Cernere non potis est animus; proinde omnia quæ sunt
 Præterea, pereunt, nisi sic sese ipse paravit.
 Ipse parat sese porrò, speratque futurum
 Ut videat; quòd consequitur rem quamque fit ergo.

NONNE vides, oculos etiam, cùm tenuia quæ sint,
 Cernere cœperunt, contendere se atque parare,
 Nec sine eo fieri posse ut cernamus acutè?
 Et tamen in rebus quoque apertis noscere possis,
 Si non advertas animum, proinde esse, quasi omni
 Tempore semotæ fuerint longèque remotæ:
 Cur igitur mirum est, animus si cætera perdit,
 Præter quàm quibus est in rebus deditus ipse.

DEINDE adopinamur de signis maxima parvis:
 Ac nos in fraudem induimus, frustramur et ipsi:
 Fit quoque ut interdum non suppeditetur imago
 Ejusdem generis; sed fœmina quæ fuit ante,
 In manibus vir tum factus videatur adesse;
 Aut alia ex alia facies ætasque sequatur:
 Quod nè miremur, sopor atque oblivia curant.

ISTUD in his rebus vitium vehementer et istum
 Effugere errorem vitareque præmeditator,
 Lumina nè facias oculorum clara creata,

nous, en tout temps et en tous lieux, des simulacres de toute espèce, tant est grande leur multitude et leur rapidité : mais, comme leur tissu est très-délié, l'ame ne peut sans se recueillir les apercevoir distinctement ; ils sont absolument perdus pour elle, si par une forte contention elle ne se prépare à les recevoir, ce qu'elle ne manque pas de faire par le desir et l'espérance qu'elle a de voir les objets qu'elle voit en effet.

NE remarquez-vous pas que les yeux mêmes, après s'être portés sur des objets peu sensibles, ne peuvent, sans attention et sans préparation, les apercevoir clairement ? Les corps même les plus exposés à la vue, si l'ame ne s'applique à les observer, sont pour elle comme s'ils en avaient toujours été à une très-grande distance. Est-il donc surprenant qu'elle laisse échapper tous les simulacres, excepté ceux dont elle est actuellement occupée ?

SOUVENT l'ame, en grossissant les simulacres, nous induit en erreur et nous abuse : souvent encore elle dénature les sexes des images, et au lieu d'une femme nous ne pressons dans nos bras qu'un homme qui lui succède, ou un autre individu d'une figure et d'un âge fort différents. Le sommeil et le défaut de mémoire rendent ces métamorphoses peu surprenantes.

MAIS avant tout, ô Memmius, mettez-vous en garde contre une erreur trop commune. Ne croyez pas que la brillante orbite de nos yeux n'ait été arrondie que

Prospicere ut possimus; et ut proferre viai
 Proceros passus, ideo fastigia posse
 Surarum ac feminum pedibus fundata plicari;
 Brachia tum porro validis ex apta lacertis
 Esse, manusque datas utrâque à parte ministras,
 Ut facere ad vitam possimus, quæ foret usus.

CÆTERA de genere hoc inter quæcunque pretantur,
 Omnia perversâ²³ præpostera sunt ratione;
 Nil ideo quoniam natum est in corpore, ut uti
 Possemus; sed quod natum est, id procreat usum:
 Nec fuit ante videre oculorum lumina nata;
 Nec dictis orare priùs quàm lingua creata est;
 Sed potiùs longè linguæ præcessit origo
 Sermonem; multoque creatæ sunt priùs aures,
 Quàm sonus est auditus; et omnia denique membra
 Ante fuère (ut opinor) eorum quàm foret usus:
 Haud igitur potuère utendi crescere causâ.

AT contrà conferre manu certamina pugnæ,
 Et lacerare artus, fœdareque membra cruore,
 Ante fuit multò, quàm lucida tela volarent:
 Et volnus vitare priùs Natura coëgit,
 Quàm daret objectum parmaï læva per artem:
 Scilicet et fessum corpus mandare quieti
 Multò antiquiùs est, quàm lecti mollia strata;
 Et sedare sitim priùs est, quàm pocula, natum.
 Hæc igitur possunt utendi cognita causâ

pour nous procurer la vue des objets ; que ces jambes et ces cuisses mobiles n'aient été élevées sur la base des pieds, que pour donner plus d'étendue à nos pas ; que les bras enfin n'aient été formés de muscles solides, et terminés par les mains à droite et à gauche, que pour être les ministres de nos besoins et de notre conservation.

PAR de pareilles interprétations on a renversé l'ordre respectif des effets et des causes. Nos membres n'ont pas été faits pour notre usage ; mais on s'en est servi, parce qu'on les a trouvés faits. La vue n'a point précédé les yeux : la parole n'a point été formée avant la langue ; au contraire le langage a suivi de bien loin la naissance de l'organe : les oreilles existaient long-temps avant qu'on entendit des sons, et tous nos membres long-temps avant qu'on en fit usage. Ce n'est donc pas la vue de nos besoins qui les a fait naître.

AU contraire on combattait avec les poings, on se déchirait avec les ongles, on se souillait de sang, long-temps avant que les flèches brillantes volassent dans l'air : la Nature avait appris à l'homme à éviter les blessures, avant que l'art lui eût suspendu au bras gauche un bouclier pour se mettre à couvert : le sommeil et le repos sont beaucoup plus anciens que les lits et le duvet : on appaisait sa soif avant l'invention des coupes. Toutes ces découvertes, qui sont la suite du besoin et le fruit

Credier, ex usu quæ sunt vitæque reperta :
 Illa quidem seorsum sunt omnia, quæ priùs ipsa
 Nata, dedere suæ post notitiam utilitatis ;
 Quo genere imprimis sensus et membra videmus.
 Quare etiam atque etiam procul est, ut credere possis,
 Utilitatis ob officium potuisse creari.

ILLUD item non est mirandum, corporis ipsa
 Quòd natura cibum quærit quojusque animantis :
 Quippe etenim fluere atque recedere corpora rebus
 Multa modis multis docui ; sed plurima debent
 Ex animalibus iis, quæ sunt exercita motu ;
 Multaque per sudorem ex alto pressa feruntur ;
 Multa per os exhalantur, cùm languida anhelant :
 His igitur rebus rarescit corpus, et omnis
 Subruitur Natura ; dolor quam consequitur rem :
 Propterea capitur cibus, ut suffulciat artus,
 Et recreet vires interdatus, atque patentem
 Per membra ac venas ut amorem obturet edendi.

HUMOR item discedit in omnia, quæ loca cunque
 Poscunt humorem ; glomerataque multa vaporis
 Corpora, quæ stomacho præbent incendia nostro,
 Dissupat adveniens liquor ac restinguit, ut ignem,
 Urere nè possit calor ampliùs aridus artus.
 Sic igitur tibi anhela sitis de corpore nostro
 Abluitur, sic expletur jejuna cupido.

de l'expérience, on peut croire qu'elles ont été faites en vue de notre utilité. Mais il n'en est pas de même des objets dont l'usage n'a été trouvé que long-temps après leur naissance, tels que nos membres et nos organes. Ainsi tout vous éloigne de penser qu'ils aient été faits pour notre usage.

NE soyez pas surpris non plus que tous les animaux recherchent naturellement la nourriture ; je vous ai enseigné que de tous les corps se détachent de mille manières un grand nombre de corpuscules : l'exercice et le mouvement rendent ces émanations plus abondantes dans certains animaux : la transpiration en fait sortir une infinité de l'intérieur des corps : l'abattement de la fatigue n'en fait pas moins exhaler par le canal de la respiration ; ces pertes raréfient le corps, affaiblissent la machine, état d'épuisement qui est suivi de douleur. Voilà pourquoi on a recours aux aliments qui, en se disséminant dans tous les interstices, soutiennent les membres, réparent les forces, et remplissent les conduits que le besoin de manger avait dilatés.

LES breuvages de leur côté se répandent dans tous les lieux qui ont besoin d'humidité ; ils dissipent les tourbillons de chaleur qui dévoraient l'estomac, et éteignent ces feux brûlants qui desséchaient et consumaient les membres. Voilà de quelle manière on appaise la soif ardente et le desir des aliments.

NUNC quî fiat uti passus proferre queamus,
 Cùm volumus, varièque datum sit membra movere,
 Et quæ res tantùm hoc oneris protrudere nostri
 Corporis insuèrit, dicam; tu percipe dicta.
 Dico, animo nostro primùm simulacra meandi
 Accidere, atque animum pulsare, ut diximus ante;
 Inde voluntas fit; neque enim facere incipit ullam
 Rem quisquam, quàm mens providit, quid velit ante;
 At quod providet, illius rei constat imago:
 Ergo animus cùm sese ita commovet, ut velit ire
 Inque gredi, ferit extemplò, quæ in corpore toto
 Per membra atque artus, animai dissita vis est;
 Et facile est factu, quoniam conjuncta tenetur:
 Inde ea proporro corpus ferit, atque ita tota
 Paulatim moles protruditur atque movetur.
 Præterea tum rarescit quoque corpus, et aër
 (Scilicet ut debet, qui semper mobilis exstat)
 Per patefacta venit penetratque foramina largus;
 Et dispergitur ad partes ita quasque minutas
 Corporis. Hinc igitur rebus fit utrinque duabus,
 Corpus uti, ut navis velis ventoque, feratur.

NEC tamen illud in his rebus mirabile constat,
 Tantula quod tantum corpus corpuscula possint
 Contorquere, et onus totum convertere nostrum:
 Quippe etenim ventus, subtili corpore tenuis,

MAIS d'où nous vient la faculté de marcher quand nous le voulons, et de mouvoir nos membres de différentes manières ? Quel est l'agent accoutumé à pousser en avant une masse aussi lourde que celle de nos corps ? Je vais vous l'expliquer : redoublez d'attention. Il faut avant tout, comme nous l'avons dit, que les simulacres qui invitent au mouvement viennent frapper l'esprit. De là naît la détermination ; car on ne se met en devoir d'agir, qu'après avoir connu l'objet de sa volonté, opération qui suppose nécessairement la présence des simulacres. L'esprit ainsi déterminé annonce sa volonté par un mouvement qui se communique aussi-tôt à l'ame, disséminée dans tous les membres ; et rien n'est plus aisé, puisque ces deux substances sont intimement unies. Le contre-coup de l'ame se fait sentir au corps, et ainsi toute la masse commence à se mouvoir et à s'avancer peu à peu. Outre cela le corps se raréfie aussi dans le même temps. L'air, toujours en mouvement, s'empare comme il le doit de tous les conduits, se répand à grands flots dans tous les pores, se communique de cette manière jusqu'aux molécules les plus déliées. Ainsi l'ame et l'air sont les voiles et les rames qui font aller la machine.

NE soyez pas surpris que des corpuscules aussi déliés puissent chasser en avant et tourner à leur gré une masse aussi pesante que celle de nos corps. Le vent, ce fluide si subtil, a assez de force pour faire voler sur

Trudit agens magnam magno molimine navim ;
 Et manus una regit quantovis impete euntem ;
 Atque gubernaculum contorquet quolibet unum :
 Multaque per trochleas et tympana , pondere magno ,
 Commovet , atque levi sustollit machina nisu.

NUNC quibus ille modis somnus per membra quietem
 Inriget atque animi curas è pectore solvat ,
 Suavidicis potiùs , quàm multis versibus , edam :
 Parvus ut est cycni melior canor , ille gruum quàm
 Clamor , in ætheriis dispersus nubibus austri.
 Tu , mihi da tenues aures animumque sagacem ,
 Ne fieri negites , quæ dicam , posse , retroque
 Vera repulsanti discedas pectore dicta ;
 Tutemet in culpâ cùm sis , ne cernere possis.

PRINCIPIO ²⁴ somnus fit , ubi est distracta per artus
 Vis animæ , partimque foràs ejecta recessit ,
 Et partim contrusa magis concessit in altum ;
 Dissolvuntur enim tum demum membra fluuntque ;
 Nam dubium non est , animai quin operâ sit
 Sensus hic in nobis ; quem cùm sopor impedit esse ,
 Tum nobis animam perturbatam esse putandum est ,
 Ejectamque foràs ; non omnem , namque jaceret
 Æterno corpus perfusum frigore lethi ;
 Quippe ubi nulla latens animai pars remaneret

l'onde les plus énormes navires. Un seul bras règle leur course, quelque rapide qu'elle soit : un seul gouvernail suffit pour les manœuvrer. En un mot, à l'aide des poulies et des roues, nous voyons des machines soulever sans effort les plus lourds fardeaux.

POUR vous expliquer maintenant comment le sommeil verse le repos dans nos membres et bannit l'inquiétude de nos ames, j'aurai plutôt recours aux charmes qu'à la multitude des vers. Ainsi les faibles accens du cygne flattent plus l'oreille, que les cris perçants dont les grues remplissent les airs. De votre côté, prêtez-moi une oreille attentive et un esprit appliqué, pour ne point nier les faits dont je vous démontrerai la possibilité, et, par votre obstination à repousser l'évidence, devenir vous-même la cause de votre aveuglement.

LE sommeil naît en nous quand l'ame se décompose dans la machine, et qu'une de ses parties est chassée au-dehors, tandis que l'autre se ramasse et se condense davantage dans l'intérieur du corps : alors les membres doivent se délier et paraître flottants. En effet, c'est à l'ame que nous devons le sentiment dont le sommeil ne peut nous priver, sans que la substance pensante soit troublée et chassée du corps, mais non pas toute entière; car le froid éternel de la mort se répandrait alors dans la machine, puisqu'il ne lui resterait aucune particule

In membris, cinere ut multâ latet obrutus ignis,
 Unde reconfhari sensus per membra repente
 Possit, ut ex igni cæco consurgere flamma.

SED quibus hæc rebus novitas conflatur, et unde
 Peturbari anima, et corpus languescere possit,
 Expediam: tu fac nè ventis verba profundam.

PRINCIPIO externâ corpus de parte necessum est,
 (Aëriis quoniam vicinum tangitur auris)
 Tundier, atque ejus crebro pulsariet ictu:
 Proptereaque ferè res omnes, aut corio sunt,
 Aut setâ, aut conchis, aut callo, aut cortice tectæ:
 Interiorem etiam partem spirantibus aër
 Verberat hic idem, cùm ducitur atque reflatur:
 Quare utrinque secus cùm corpus vapulet, et cùm
 Perveniant plagæ per parva foramina nobis
 Corporis ad primas partes elementaque prima,
 Fit quasi paulatim nobis per membra ruina;
 Conturbantur enim posituræ principiorum
 Corporis atque animi sic, ut pars inde animai
 Ejiciatur, et introrsum pars abdita cedat,
 Pars etiam distracta per artus, non queat esse
 Conjuncta inter se, nec motu mutua fungi:
 Inter enim seipit aditus Natura viasque;
 Ergo sensus abit mutatis motibus altè:
 Et quoniam non est, quasi quod suffulciat artus,

d'ame qui , semblable au feu caché sous la cendre , fût capable de rallumer tout-à-coup le sentiment.

MAIS il faut développer les causes de ce nouvel état , de ce trouble de l'ame , de cette langueur du corps. Ne souffrez pas , Memmius , que mes paroles deviennent le jouet des vents.

COMME la surface de tous les corps reçoit le contact immédiat de l'air, il est nécessaire qu'elle soit sans cesse frappée de ses coups fréquents. Voilà pourquoi presque tous les êtres sont couverts de cuir , de soie , de coquilles , d'écorces ou de membranes calleuses. Les parties intérieures sont aussi battues sans cesse par ce flux et reflux d'air que la respiration y amène et en chasse continuellement. Le corps étant ainsi heurté de deux côtés , et ce choc , à l'aide des pores , se faisant sentir jusqu'aux atomes élémentaires , la destruction se prépare ainsi peu à peu. Bientôt les principes de l'esprit et du corps se déplacent : une partie de l'ame est chassée au-dehors ; une autre se retire dans l'intérieur ; une troisième , éparsée dans les membres , ne peut plus se réunir ni fournir sa part au mouvement de la vie , parce que la Nature ferme tous les conduits et toutes les voies. Le sentiment s'enfuit au milieu de ce désordre. Le corps n'ayant plus de soutien s'affaiblit ; tous les membres

Debile fit corpus, languescunt omnia membra,
Brachia palpebræque cadunt, poplitesque procumbunt.

DEINDE cibum sequitur somnus; quia quæ facit aër,
Hæc eadem cibus, in venas dum diditur omnes,
Efficit; et multò sopor ille gravissimus exstat,
Quem satur aut lassus capias; quia plurima tum se
Corpora conturbant magno contusa labore:
Fit ratione eâdem conjectus porro animâ
Altior, atque foràs ejectus largior ejus,
Et divisior inter se ac distractior intûs.

ET quoi quisque ferè studio devinctus adhæret,
Aut quibus in rebus multùm sumus ante morati,
Atque in quâ ratione fuit contenta magis mens,
In somnis eadem plerumque videmur obire;
Causidici causas agere et componere leges;
Induperatores pugnare ac prælia obire;
Nautæ contractum cum ventis cernere bellum;
Nos agere hoc autem, et naturam quærere rerum
Semper, et inventam patriis exponere chartis:
Cætera sic stûdia atque artes plerumque videntur
In somnis animos hominum frustata tenere.

ET quicumque dies multos ex ordine ludis
Assiduas dederunt operas, plerumque videmus,
Cùm jam destiterint ea sensibus usurpare,
Reliquas tamen esse vias in mente patentes,

languissent, les bras tombent, les paupières se ferment, et les jarrets s'affaissent.

LE sommeil vient à la suite des repas, parceque les aliments répandus dans les veines y produisent le même effet que l'air. L'assoupissement est même plus profond quand il succède à la plénitude ou à la fatigue ; la fatigue cause plus de désordre dans les éléments, enfonce l'ame plus avant dans le corps, l'en chasse à plus grands flots, la divise et la désunit davantage.

LES objets habituels de nos occupations, ceux qui nous ont retenus le plus long-temps, et qui ont exigé le plus de contention de la part de l'esprit, sont les mêmes auxquels nous paraissions nous livrer ordinairement pendant le sommeil. Les avocats plaident des causes et interprètent les lois en songe ; le général livre des combats et des assauts ; le pilote fait la guerre aux vents. Moi-même je n'interromps point mes doux travaux pendant la nuit ; je continue d'interroger la Nature et d'en dévoiler les secrets à ma patrie. En un mot, les autres études et les autres arts occupent ordinairement en songe les hommes par de semblables illusions.

CEUX qui assistent assidument aux jeux plusieurs jours de suite, nous les voyons presque toujours, lors même que les spectacles ont cessé de frapper leurs sens, conserver dans leur ame des routes ouvertes par où les

Quà possint eadem rerum simulacra venire ;
 Permultos itaque illa dies eadem observantur
 Ante oculos , etiam vigilantes ut videantur
 Cernere saltantes , et mollia membra moventes ,
 Et citharæ liquidum carmen chordasque loquentes
 Auribus accipere , et consessum cernere eundem ,
 Scenaique simul varios splendere decores :
 Usque adeo magni refert studium atque voluntas ,
 Et quibus in rebus consuêrint esse operati
 Non homines solùm , sed verò animalia cuncta .

QUIPPE videbis equos fortes , cùm membra jacebunt
 In somnis , sudare tamen spirareque sæpe ,
 Et quasi de palma summas contendere vires ,
 Tunc quasi carceribus patefactis sæpe quiete .

VENANTUMQUE canes , in molli sæpe quiete ,
 Jactant crura tamen subito , vocesque repenti
 Mittunt , et crebras reducunt naribus auras ,
 Ut vestigia si teneant inventa ferarum ;
 Expergefactive sequuntur inania sæpe
 Cervorum simulacra , fugæ quasi dedita cernant ;
 Donec discussis redeant erroribus ad se .

AT consueta domi catulorum blanda propago
 Degere , sæpe levem ex oculis volucremque soporem
 Discutere , et corpus de terrâ conripere instant ,

mêmes simulacres peuvent encore s'introduire : les mêmes objets se présentent à eux pendant plusieurs jours : ils voient, même en veillant, les danseurs bondir, et mouvoir leurs membres avec souplesse ; ils entendent les accords de la lyre et le doux langage des cordes ; ils retrouvent la même assemblée et la même variété de décorations dont brillait la scène. Tant est grand le pouvoir du penchant, du goût et de l'habitude, non-seulement sur les hommes, mais sur les animaux eux-mêmes !

EN EFFET, vous verrez des coursiers, quoique étendus et profondément endormis, se baigner de sueur, souffler fréquemment, et tendre tous leurs muscles, comme si les barrières étaient déjà ouvertes pour disputer le prix de la course.

SOUVENT encore, au milieu du sommeil, les chiens de nos chasseurs agitent tout-à-coup leurs pieds, jappent avec alégresse, et ramènent à plusieurs reprises l'air à leur organe, comme s'ils étaient sur la trace de la proie. Souvent même en se réveillant ils continuent de poursuivre les vains simulacres d'un cerf qu'ils s'imaginent voir fuir devant eux, jusqu'à ce que revenus à eux-mêmes ils se désabusent à regret de leur erreur.

D'UN autre côté, le gardien faible et caressant qui vit sous nos toits, dissipe en un moment le sommeil léger qui fermait ses paupières, se dresse avec précipi-

Proinde quasi ignotas facies atque ora tuantur :
 Et quàm quæque magis sunt aspera semina eorum ,
 Tam magis in somnis eadem sævire necessum est.

AT variæ fugiunt volucres , pennisque repentè
 Sollicitant divûm , nocturno tempore , lucos ,
 Accipitres somno in leni si prælia pugnasque
 Edere sunt persectantes , visæque volantes.

PORRO hominum mentes magnis quæ motibus edunt ?
 Magna etenim sæpe in somnis faciuntque geruntque ;
 Reges expugnant , capiuntur , prælia miscent ,
 Tollunt clamores , quasi si jugulentur ibidem ;
 Multi depugnant , gemitusque doloribus edunt ,
 Et quasi pantheræ morsu sævive leonis
 Mandantur , magnis clamoribus omnia complent :
 Multi de magnis per somnum rebu' loquuntur ,
 Indicioque suï facti persæpe fuère :
 Multi mortem obeunt : multi de montibus altis
 Se quasi præcipitent ad terram corpore toto ,
 Exterrentur , et ex somno , quasi mentibu' capti ,
 Vix ad se redeunt , permoti corporis æstu.
 Flumen item sitiens , aut fontem propter amœnum
 Adsidet , et totum propè faucibus occupat amnem :
 Pusi sæpe lacum propter se ac dolia curta ,

tation sur ses pieds, croyant voir un visage inconnu et des traits suspects : car les simulacres tourmentent d'autant plus en songe, que leurs éléments sont plus rudes et plus anguleux.

AU contraire, les oiseaux de toute espèce prennent la fuite, et en agitant leurs ailes vont implorer pendant la nuit un asyle dans les bois sacrés, s'ils voient au milieu d'un sommeil paisible l'épervier vorace fondre sur eux, ou les poursuivre d'un vol rapide.

Et les ames humaines, de quels grands mouvements ne sont-elles pas agitées pendant le sommeil ? Combien de vastes projets formés et exécutés en un moment ? Ce sont des rois dont on devient le maître ou l'esclave, des combats qu'on livre, des cris qu'on pousse comme si l'on était égorgé sur la place. Il y en a qui se débattent, qui gémissent de douleur, qui remplissent l'air de leurs cris, comme s'ils étaient dévorés sous la dent du lion ou de la panthère. Il y en a qui s'entretiennent en songe des affaires les plus importantes, et qui se trahissent souvent eux-mêmes par des aveux involontaires. Il y en a qui se voient conduire à la mort ; d'autres qui, croyant tomber de tout leur poids dans un précipice, se réveillent avec effroi hors d'eux-mêmes, et se remettent difficilement du trouble que leur a causé cette agitation. Un homme altéré s'imagine être assis au bord d'un fleuve ou d'une source limpide, il avale à longs traits la fontaine presque

200 L U C R E T I I L I B. I V.

Somno devincti credunt extollere vestem ,
Totius humorem saccatum ut corpori' fundant ,
Cùm babylonica magnifico splendore rigantur.

TUM quibus ætatis freta primitùs insinuantur ,
Semen ubi ipsa dies membris matura creavit ,
Conveniunt simulacra foris è corpore ²⁵ quoque ,
Nuntia præclari voltus pulchrique coloris ;
Qui ciet iritans loca turgida semine multo ,
Ut , quasi transactis sæpe omnibu' rebu' , profundant
Fluminis ingentes fluctus , vestemque cruentent.

SOLLICITATUR id in nobis (quod diximus ante)
Semen , adulta ætas cùm primùm roborat artus ;
Namque alias aliud res commovet atque lacessit ;
Ex homine humanum semen ciet una hominis vis :
Quod simul atque suis ejectum sedibus , exit
Per membra atque artus , decedit ²⁶ corpore toto
In loca conveniens nervorum certa , cietque
Continuò partes genitales corporis ipsas ;
Iritata tument loca semine , fitque voluntas
Ejicere id , quò se contendit dira libido ;
Idque petit corpus mens , unde est saucia amore :
Namque omnes plerumque cadunt in volnus , et illam

entière. Les enfants endormis, croyant lever leurs vêtements auprès d'un bassin ou d'un tonneau coupé, se soulagent sans défiance du besoin qui les presse, et inondent ainsi les riches tapis que Babylone a colorés pour leur lit.

MAIS quand la première effervescence de l'âge se fait sentir à leur cœur, quand le temps a mûri dans leurs membres les germes prolifiques, une foule de simulacres, émanés des corps de toute espèce, s'offrent à eux sous les traits de la beauté jointe à la fraîcheur du jeune âge, provoquent l'organe rempli du suc générateur, et, ouvrant à leur imagination ardente le sanctuaire de la volupté, excitent en eux un épanchement séminal abondant dont leurs vêtements sont souillés.

LE fluide créateur n'est mis en action, comme nous venons de le dire, qu'au temps où l'adolescence a fortifié les membres. Chacun de nos organes est excité par des objets qui lui sont propres : l'organe de la génération n'est provoqué que par l'image humaine. Aussitôt que la liqueur féconde, sortie de ses réservoirs, et répandue par tout le corps, s'est rassemblée dans les nerfs qui lui sont particulièrement consacrés, et a pénétré jusqu'au siège même de la volupté, soudain tous les canaux se gonflent à-la-fois; la Nature demande à s'épancher : la passion a déjà choisi son objet; elle brûle de s'élançer sur l'auteur de sa blessure : c'est un combat, une guerre réelle, des coups portés, des flots de sang

Emicat in partem sanguis, unde icimur ictu;
Et si cominùs est, hostem ruber occupat humor.

SIC igitur, Veneris qui telis accipit ictum
(Sive puer membris muliebribus hunc jaculatur,
Seu mulier toto jactans è corpore amorem)
Unde feritur, eò tendit, gestitque coire,
Et jacere humorem in corpus de corpore ductum:
Namque voluptatem præ sagit multa cupido.
Hæc Venus est nobis, hinc autem est nomen amoris:
Hinc illæ primum Veneris dulcedinis in cor
Stillavit gutta, et successit fervida cura;
Nam si abest, quod ames, præstò simulacra tamen sunt
Illius, et nomen dulce obversatur ad aures.

SED fugitare decet simulacra, et pabula amoris
Absterrere sibi, atque aliò convertere mentem,
Et jacere humorem conlectum in corpora quæque,
Nec retinere semel conversum unius amore,
Et servare sibi curam certumque dolorem;
Ulcus enim vivescit et inveterascit alendo,
Inque dies gliscit furor, atque ærumna gravescit;
Si non prima novis conturbes volnera plagis,
Volgivagâque vagus Venere, ante recentia cures,
Aut aliò possis animi traducere motus.

répandus, une ennemie qui succombe, et un vainqueur téméraire ensanglanté souvent au milieu de sa victoire.

AINSI le cœur que Vénus a blessé, soit en empruntant les traits délicats d'un jeune enfant, soit en armant de tous ses feux une femme séduisante, se porte vers l'objet d'où le coup est parti pour s'unir à lui, pour l'inonder des flots de son amour : car la passion n'est que le pressentiment de la volupté. Voilà notre Vénus, voilà l'origine du nom de l'amour, voilà la source de cette douce rosée qui s'insinue d'abord goutte à goutte dans nos cœurs, et devient ensuite un océan d'inquiétudes : car dans l'absence de l'objet aimé ses simulacres assiègent toujours notre ame, et son nom trop cher retentit sans cesse à nos oreilles.

MAIS il faut les fuir, ces simulacres dangereux ; il faut éloigner de soi tout ce qui peut alimenter l'amour, s'occuper d'autres idées, partager ses feux entre tous les objets indifféremment, sans les fixer sur un seul, sans se préparer par une passion exclusive des soucis et des tourments inévitables. L'amour est une plaie qui s'envenime et s'aigrit en la nourrissant ; c'est une frénésie qui s'accroît, une maladie qui s'aggrave de jour en jour, si par de nouvelles blessures on ne fait diversion à la première, si une prudente inconstance n'étouffe le mal dans son origine, et ne fait prendre un nouveau cours aux transports de la passion.

NEC Veneris fructu caret is qui vitat amorem ;
 Sed potiùs , quæ sunt sine pœna , commoda sumit ;
 Nam certa et pura est sanis magis inde voluptas ,
 Quàm miseris ; etenim potiundi tempore in ipso ,
 Fluctuat incertis erroribus ardor amantùm ;
 Nec constat quid primùm oculis manibusque fruuntur ?
 Quod petiére , premunt arctè , faciuntque dolorem
 Corporis , et dentes inlidunt sæpe labellis ,
 Osculaque adfigunt , quia non est pura voluptas ;
 Et stimuli subsunt , qui instigant lædere idipsum ,
 Quodcunque est rabies unde illæ germina surgunt :
 Sed leviter pœnas frangit Venus inter amorem ,
 Blandaque refrœnat morsus admista voluptas .

NAMQUE in eo spes est , unde est ardoris origo ,
 Restingui quoque posse ab eodem corpore flammam ;
 Quòd fieri contrà coram Natura repugnat ;
 Unaque res hæc est , quojus quàm pluria habemus :
 Tam magis ardescit dirâ cuppedine pectus ;
 Nam cibus atque humor membris adsumitur intùs ;
 Quæ quoniam certas possunt obsidere partes ,
 Hoc facilè expletur laticum frugumque cupido ;
 Ex hominis verò facie pulchroque colore ,
 Nil datur in corpus præter simulacra fruendum
 Tenuia , quæ vento spes raptat sæpe misella :
 Ut bibere in somnis sitiens cùm quærit , et humor

ET en renonçant à l'amour, se prive-t-on de ses douceurs? au contraire on en recueille les fruits sans en sentir les peines. Le plaisir est fait pour les âmes raisonnables, et non pour ces amants forcenés dont les ardeurs flottantes ne savent pas même, dans l'ivresse de la jouissance, sur quel charme fixer d'abord leurs mains et leurs regards; qui serrent avec fureur l'objet de leurs desirs, qui le blessent, qui d'une dent cruelle impriment sur ses lèvres des baisers douloureux: c'est que leur plaisir n'est pas pur; c'est qu'ils sont animés par des aiguillons secrets contre l'objet vague d'où leur est venue cette frénésie. Mais Vénus amortit la douleur au sein du plaisir, et répand sur les blessures le baume de la volupté.

EN EFFET, les amants se flattent que le même corps qui allume leurs feux peut aussi les éteindre; mais la Nature s'y oppose. L'amour est l'unique désir que la jouissance ne fasse qu'enflammer de nouveau. Si la faim et la soif peuvent aisément s'appaiser, c'est que les aliments et les boissons se distribuent dans nos membres, et s'attachent à certaines parties de nous-mêmes. Mais un beau visage, un teint brillant n'introduisent dans nos corps que des simulacres légers qu'une espérance trompeuse emporte trop souvent dans les airs. Ainsi, pendant le sommeil, un homme dévoré par la soif cherche à se désaltérer, sans trouver une onde propre à éteindre l'ardeur de ses membres. Il présente ses lèvres arides

Non datur, ardorem in membris qui stinguere possit;
 Sed laticum simulacra petit, frustra que laborat,
 In medioque sitit torrenti flumine potans:
 Sic in amore Venus simulacris ludit amantes;
 Nec satiari queunt spectando corpora coram;
 Nec manibus quidquam teneris abradere membris
 Possunt, errantes incerti corpore toto.

DENIQUE cùm membris conlatis, flore fruuntur
 Ætatis, cùm jam præ sagit gaudia corpus,
 Atque in eo est Venus, ut muliebria conserat arva;
 Adfigunt avidè corpus, junguntque salivas
 Oris, et inspirant pressantes dentibus ora:
 Nequicquam: quoniam nihil inde abradere possunt,
 Nec penetrare, et abire in corpus corpore toto:
 Nam facere interdum id velle et certare videntur;
 Usque adeo cupidè Veneris compagibus hærent,
 Membra voluptatis dum vi labefacta liquescunt,
 Tandem ubi se erupit nervis conlecta cupido,
 Parva fit ardoris violenti pausa parumper;
 Inde redit rabies eadem, et furor ille revisit,
 Cùm sibi, quod cupiant ipsi, contingere quærunt;
 Nec reperire malum id possunt quæ machina vincat:
 Usque adeo incerti tabescunt volnere cæco.

aux simulacres des fontaines ; il s'épuise inutilement , et meurt de soif au milieu du fleuve dont il croit s'abreuver. De même Vénus se joue des amants par des images illusoires. La vue d'un beau corps n'est pas capable de les rassasier , et leurs mains ne peuvent suppléer à cette insuffisance , ni détacher aucune particule de ses membres délicats où elles errent irrésolues.

ENFIN , lorsque la jouissance a rapproché deux amants , lorsque deux jeunes corps réunis frémissent aux premiers accès du plaisir , lorsque Vénus est sur le point de féconder le sein maternel , les amants se serrent étroitement ; leurs ames se joignent sur leurs lèvres humides ; elles se pressent comme leurs bouches ; elles cherchent à se confondre : mais en vain ; il ne se fait pas une communication de substance , les ames ne peuvent se pénétrer , les corps ne peuvent s'identifier : car on voit bien que c'est là l'objet de leurs desirs et le but de leurs efforts , tant ils s'unissent intimement sous les nœuds de l'amour , quand leurs membres ébranlés par la secousse du plaisir se résolvent en une liqueur abondante. Enfin les flots réunis ont rompu leur barrière ; la violence de la passion se ralentit un moment , mais pour renaître ensuite avec plus de fureur et de rage , cherchant sans cesse à atteindre le but où elle aspire ; mais elle ne trouve aucun moyen de triompher de son mal , et les amants sont consumés d'une blessure inconnue.

ADDE quòd absumunt vires , pereuntque labore :
 Adde quòd alterius sub nutu degitur ætas ;
 Labitur interea res , et vadimonia fiunt ;
 Languent officia , atque ægrotat fama vacillans ;
 Unguenta et pulchra in pedibus Sicyonia rident
 Scilicet , et grandes viridi cum luce smaragdi
 Auro includuntur , teriturque ²⁷ thalassina vestis
 Assiduè , et Veneris sudorem exercita potat ;
 Et bene parta patrum fiunt anademata , mitræ ;
 Interdum in pallam , ac Melitensia Ceaque vertunt :
 Eximiâ veste et victu convivium , ludi ,
 Pocula crebra , unguenta , coronæ , serta parantur :
 Nequicquam , quoniam medio de fonte leporum
 Surgit amari aliquid , quod in ipsis floribus angat :
 Aut quòd conscius ipse animus se fortè remordet ,
 Desidiosè agere ætatem , lustrisque perire ;
 Aut quòd in ambiguo verbum jaculata reliquit ,
 Quod cupido adfixum cordi vivescit , ut ignis ;
 Aut nimium jactare oculos , aliumve tueri
 Quod putat , in voltuque videt vestigia risûs .

ATQUE in amore mala hæc proprio summèque secundo
 Inveniuntur ; in adverso verò atque inopi sunt ,
 Prendere quæ possis oculorum lumine aperto ,
 Innumerabilia ; ut melius vigilare sit ante ,

JOIGNEZ encore à ces tourments, des forces épuisées par la fatigue, une vie passée dans l'esclavage, une fortune ruinée, des dettes contractées, l'oubli des devoirs, la perte de la réputation. On prodigue les parfums, on orne ses pieds avec les chaussures efféminées de Sicyone; les émeraudes les plus grandes et du vert le plus éclatant sont enchâssées dans l'or, et les plus précieuses étoffes, abreuvées de la sueur amoureuse, s'usent dans les exercices journaliers de Vénus. Les trésors bien acquis des ancêtres sont convertis en bandelettes et en ornements de tête, changés en vêtements de Malte et de Scio, dissipés en riches ameublements, en festins, en jeux, en débauches, en parfums, en couronnes, en guirlandes. Mais en vain. A la source du plaisir on éprouve je ne sais quelle amertume, et l'on cueille les épines au sein même des fleurs : soit que la conscience vous reproche une vie oisive, perdue dans la mollesse : soit qu'un mot équivoque de l'objet aimé pénètre votre ame comme un trait, et s'y conserve comme le feu sous la cendre : soit que votre jalousie remarque dans ses regards trop de distraction pour vous et trop d'attention pour un rival, ou démêle sur son visage les traces d'un souris moqueur.

Si l'amour heureux est accompagné de tant de peines, les maux sans nombre d'une passion désespérée ne frappent-ils pas tous les yeux ? Il faut donc, comme je l'ai dit, veiller sur soi-même, et se mettre d'avance en garde

Quâ docui ratione , cavareque nè inlaqueeris :
 Nam vitare , plagas in amoris nè laciamur ,
 Non ita difficile est , quàm captum retibus ipsis
 Exire , et validos Veneris perrumpere nodos.

ET tamen implicitus quoque possis , inque peditus
 Effugere infestum , nisi tutè tibi obvius obstes ,
 Et prætermittas animi vitia omnia primùm ,
 Tum quæ corpori' sunt ejus , quam percupis , ac vis :
 Nam hoc faciunt homines plerumque cupidine cæci ;
 Et tribuunt ea , quæ non sunt his commoda verè :
 Multimodis igitur pravas turpesque videmus
 Esse in deliciis , summoque in honore vigere :
 Atque alios alii inrident , Veneremque suadent
 Ut placent , quoniam fædo adffictantur amore ,
 Nec sua respiciunt miseri mala maxima sæpe.
 Nigra , *μελίχρους* est : immunda et fœtida , *ἄκοσμος* :
 Cæsia , *παλλάδιον* : nervosa et lignea , *δορκὰς* :
 Parvola , pumilio , *χαριτων ἴα* , tota merum sal :
 Magna atque immanis , *καλαπλήξις* , plenaque honoris :
 Balba , loqui non quit , *τραύλιζει* : muta , pudens est :
 At flagrans , odiosa , loquacula , *λαμπάδιον* fit :
Ἰσχρὸν ἐρωμένιον tum fit , cùm vivere non quit
 Præ macie : *ραδινὴ* verò est , jam mortua tussi :

contre les pièges de l'amour ; car il est plus aisé d'éviter ses filets que de s'en débarrasser quand on s'y est laissé prendre , et de briser les liens dont Vénus enchaîne les cœurs.

CEPENDANT, quoique pris, quoique embarrassé dans le laqs fatal, vous pourriez encore éviter votre perte si vous n'y couriez vous-même, si vous ne fermiez les yeux sur les vices de l'ame et les défauts corporels de l'objet qui vous a séduit. La passion aveugle les amants, et leur montre des perfections qui n'existent pas. Un objet vicieux et difforme captive leur cœur et fixe leur hommage. Ils ont beau se railler les uns les autres, et conseiller à leurs amis d'apaiser Vénus qui les a affligés d'une passion avilissante ; ils ne voient pas qu'ils sont eux-mêmes victimes d'un choix souvent plus honteux. Leur maîtresse est-elle noire ? c'est une brune piquante. Sale et dégoûtante ? elle dédaigne la parure. Louche ? c'est la rivale de Pallas. Maigre et décharnée ? c'est la biche du Ménale. D'une taille trop petite ? c'est l'une des Graces, l'élégance en personne. D'une grandeur démesurée ? elle est majestueuse, pleine de dignité. Elle bégaye et articule mal ? c'est un aimable embarras. Elle est muette et taciturne ? c'est la réserve de la pudeur. Emportée, jalouse, babillarde ? c'est un feu toujours en mouvement. Sur le point de mourir d'éthisie ? c'est un tempérament délicat. Exténuée par la toux ? c'est une beauté languissante. D'un embonpoint monstrueux ?

At gemina et mammosa, Ceres est ipsa ab Iaccho :
 Simula, *σιληνή*, ac satyra est : labiosa, *φιλήμα*.
 Cætera de genere hoc, longum est, si dicere coner.

- SED tamen esto jam quanto vis oris honore,
 Quoi Veneris membris vis omnibus exoriatur :
 Nempe aliæ quoque sunt; nempe hâc sine viximus ante;
 Nempe eadem facit, et scimus facere omnia turpi;
 Et miseram tetris se suffit odoribus ipsa,
 Quam famulæ longè fugitant, furtimque cachinnant.

AT lacrymans exclusus amator limina sæpe
 Floribus et sertis operit, postesque superbos
 Unguit amaracino, et foribus miser oscula figit:
 Quem si jam admissum, venientem offenderit aura
 Una modò, causas abeundi quærat honestas;
 Et meditata diu cadat altè sumpta querela;
 Stultitiæque ibi se damnet, tribuisse quòd illi
 Plus videat, quàm mortali concedere par est:
 Nec Veneres nostras hoc fallit; quò magis ipsæ
 Omnia summoperè hos vitæ postscenia celant,
 Quos retinere volunt, adstrictosque esse in amore:
 Nequicquam: quoniam tu animo tamen omnia possis
 Protrahere in lucem, atque omnes anquirere nisus:

c'est Cérès, l'auguste amante de Bacchus. Enfin un nez camus paraît le siège de la volupté, et des lèvres épaisses semblent appeler le baiser. Je ne finirais pas si je voulais rapporter toutes les illusions de ce genre.

MAIS je veux que ses charmes soient à l'abri de toute critique ; que sa personne réunisse toutes les graces de Vénus : est-elle unique de son espèce ? n'avez-vous pas autrefois su vivre sans elle ? ignorez-vous qu'elle est sujette aux mêmes infirmités, aux mêmes besoins que la plus difforme ? que souvent elle s'infecte elle-même ? et que ses femmes se sauvent loin d'elle pour aller rire en secret ?

Cependant l'amant en larmes à qui l'accès est interdit, orne la porte de fleurs et de guirlandes, répand des parfums sur les poteaux dédaigneux, et imprime sur le seuil de tristes baisers. Une fois introduit, si un reste d'odeur offense son organe, il trouve un honnête prétexte pour se retirer ; il oublie en un moment ces plaintes éloquentes si long-temps méditées, et s'accuse de folie d'avoir supposé dans une mortelle des perfections que l'humanité ne comporte pas : aussi nos déesses n'ignorent pas cette conséquence ; elles ont grand soin de cacher ces arrières-scènes de la vie aux amants qu'elles veulent retenir dans leurs chaînes. Mais l'imagination sait dévoiler ces mystères ; son activité pénètre dans les réduits les plus cachés : au lieu qu'une femme, d'une humeur

Et si bello animo est et non odiosa, vicissim
Prætermittet te humanis concedere rebus.

NEC mulier semper ficto suspirat amore ;
Quæ complexa viri corpus cum corpore jungit,
Et tenet adsuctis humectans oscula labris :
Nam facit ex animo sæpe, et communia quærens
Gaudia, sollicitat spatium decurrere amoris :
Nec ratione aliâ volucres, armenta, feræque,
Et pecudes, et equæ maribus subsidere possent ;
Si non ipsa quòd illorum subat, ardet abundans
Natura, et Venerem salientem læta retractat.

NONNE vides etiam, quos mutua sæpe voluptas
Vinxit, ut in vinclis communibus excrucientur ?
In triviis non sæpe canes discedere aventes
Divorsi cupidè summis ex viribu' tendunt,
Cùm interea validis Veneris compagibus hærent ?
Quod facerent nunquam, nisi mutua gaudia nossent,
Quæ lacere in fraudem possent, vinctosque tenere :
Quare etiam atque etiam, ut dico, est communi' voluptas.

ET commiscendo cùm semen fortè virile
Fœmina commulxit subitâ vi conripuitque ;
Tum similes matrum materno semine fiunt,
Ut patribus patrio ; sed quos utriusque figuræ
Esse vides juxtim, miscentes volta parentùm,

accommodante et facile, ne trouvera pas mauvais que vous cédiez vous-même aux besoins de l'humanité.

IL y a des moments où les soupirs d'une femme sont exempts de feinte; quand ses bras pressent avec transport le corps de son amant contre son sein, quand ses lèvres humides pompent et distillent la volupté, son ardeur est sincère; impatiente de goûter des plaisirs mutuels, elle excite son amant à fournir la carrière de l'amour. Voilà pourquoi nous voyons les oiseaux, les troupeaux, les bêtes féroces et la jument si dociles aux ardeurs du mâle. C'est que les bouillons du desir excitent dans les femelles cette douce réaction si favorable aux assauts de l'amour.

NE voyez-vous pas ceux même qu'une volupté réciproque a joints, tourmentés par un lien commun? Ne voyez-vous pas les chiens au milieu des carrefours chercher à se désunir par des efforts opposés, et retenus de plus en plus dans les liens de l'amour? ce qui ne serait jamais arrivé sans l'appât du plaisir mutuel qui les a attirés dans le piège, et rendus ainsi captifs. Convenez donc que la volupté est partagée dans toutes les unions.

LORSQUE dans l'ivresse du plaisir le sein avide de la femme a pompé les germes producteurs, les enfants ressemblent au père ou à la mère, selon que la semence de l'un ou de l'autre a dominé; et s'ils réunissent les traits de tous les deux, ils ont été formés du plus pur sang du

Corpore de patrio et materno sanguine crescunt ;
 Semina cùm Veneris stimulis excita per artus
 Obvia confligit conspirans mutuus ardor ,
 Et neque utrum superavit eorum , nec superatum est.
 Fit quoque ut interdum similes existere avorum
 Possint , et referant proavorum sæpe figuras ,
 Propterea quia multa modis primordia multis
 Mista suo celant in corpore sæpe parentes ,
 Quæ patribus patres tradunt , à stirpe profecta :
 Inde Venus variâ producit sorte figuras ,
 Majorumque refert voltus vocesque comasque ;
 Quandoquidem nihilo minùs hæc de semine certo
 Fiunt , quàm facies et corpora membraque nobis.
 Et muliebre oritur patrio de semine sæclum ;
 Maternoque mares existunt corpore creti :
 Semper enim partus duplici de semine constat ;
 Atque utri simile est magis id , quodcumque creatur ,
 Ejus habet plus parte æquâ ; quod cernere possis ,
 Sive virùm soboles , sive est muliebris origo .

NEC divina satum genitalem numina quoiquam
 Absterrent , pater à natis ne dulcibus unquam
 Appelletur , et ut sterili Venere exigat ævum :
 Quod plerique putant , et multo sanguine mœsti
 Conspergunt aras , adolentque altaria donis ,
 Ut gravidas reddant uxores semine largo ;
 Nequicquam divùm numen , sortesque fatigant :

père et de la mère, dont les semences excitées par une ardeur mutuelle se sont contrebalancées, et ont concouru avec une égale influence à la production du nouvel être. Il arrive aussi que les enfants ressemblent à leurs aïeux ou à leurs ancêtres les plus éloignés, parceque souvent les deux époux renferment en eux un grand nombre de principes qui, transmis de pères en pères, viennent primitivement de la tige même. C'est à l'aide de cette multitude de principes que l'amour varie les figures, et reproduit en nous les traits, la voix, la chevelure de nos aïeux, parceque ces parties de nous-mêmes sont formées par des germes fixes, ainsi que le visage, le corps et les membres. La semence virile influe dans la production du sexe féminin, comme la semence de la femme dans celle du sexe contraire; parceque l'enfant résulte toujours des deux semences, avec cette différence que celui des deux époux auquel il ressemble le plus, a fourni le plus grand nombre de principes. C'est ce qu'on peut remarquer dans les hommes comme dans les femmes.

IL n'est pas vrai que ce soient les dieux qui privent quelques hommes de la faculté de propager leur espèce, qui leur interdisent pour toujours le nom de père, et les condamnent à un hymen à jamais stérile, comme le croient la plupart des époux qui, dans cette persuasion, arrosent de sang, comblent de présents les autels des dieux pour en obtenir ces sucs abondants qui fécondent

Nam steriles nimium crasso sunt semine partim,
 Aut liquido præter justum tenuique vicissim:
 Tenue, locis quia non potis est adfigere adhæsum,
 Liquitur extemplò, et revocatum cedit ab ortu:
 Crassius hoc porrò, quoniam concretius æquo
 Mittitur, aut non tam prolixo provolat ictu,
 Aut penetrare locos æquè nequit, aut penetratum
 Ægrè admiscetur muliebri semine semen.

NAM multum harmoniæ Veneris differre videntur;
 Atque alias alii complent magis, ex aliisque
 Suscipiunt aliæ pondus magis, inque gravescunt:
 Et multæ steriles Hymenæis ante fuerunt
 Pluribus, et nactæ post sunt tamen, unde puellos
 Suscipere, et partu possent ditescere dulci:
 Et quibus ante domi fœcundæ sæpe nequissent
 Uxores parere, inventa est illis quoque compar
 Natura, ut possent natis munire senectam.
 Usque adeo magni refert, ut semina possint
 Seminibus commisceri generaliter apta,
 Crassaque convenient liquidis, et liquida crassis,
 Quæ quoi juncta viro sit fœmina per Veneris res.

ATQUE adeo refert, quo victu vita colatur:
 Namque aliis rebus concresecunt semina membris,
 Atque aliis extenuantur tabentque vicissim.
 Et quibus ipsa modis tractetur blanda voluptas,

les épouses. Mais c'est en vain qu'on fatigue les divinités et les oracles. Les femmes demeurent stériles quand la semence est trop fluide ou trop épaisse. Trop fluide, elle ne se fixe point aux lieux destinés à la recevoir, elle se résout aussitôt en liqueur, et s'écoule sans effet. Trop épaisse, sa consistance l'empêche de s'élancer assez loin, de pénétrer avec facilité dans ses réservoirs, ou, en y pénétrant, de se confondre aisément avec la semence de la femme.

EN EFFET, la différence de l'organisation en met une grande dans les unions. Il y a des hommes plus féconds avec certaines femmes, et des femmes qui reçoivent plus aisément de certains hommes le fardeau de la grossesse. On a vu des épouses languir stériles sous plusieurs hymens, qu'un époux plus analogue à leur tempérament a enrichies d'une nombreuse famille; et des époux, après plusieurs mariages infructueux, trouver dans une nouvelle compagne des soutiens pour leur vieillesse. Tant le rapport de l'organisation est essentiel entre les époux, pour que les semences puissent s'unir avec celles qui leur sont analogues, et acquérir la consistance nécessaire à la génération.

IL est encore nécessaire de s'observer sur la qualité des aliments : il y en a qui épaississent le fluide générateur; il y en a qui l'atténuent et le dissolvent. La manière dont on célèbre les sacrifices de l'amour n'est pas non

Id quoque permagni refert : nam more ferarum ,
 Quadrupedumque magis ritu , plerumque putantur
 Concipere uxores , quia sic loca sumere possunt ,
 Pectoribus positis , sublatis semina lumbis.

NEC molles opu' sunt motus uxoribus hilum :
 Nam mulier prohibet se concipere , atque repugnat ,
 Clunibus ipsa viri Venerem si læta retractet ;
 Atque exossato ciet omni pectore fluctus :
 Eicit enim sulci-rectâ regione viâque
 Vomerem , atque locis avertit seminis ictum :
 Idque suâ causâ consuêrunt scorta moveri ,
 Ne complerentur crebrò , gravidæque jacerent ;
 Et simul ipsa viris Venus ut concinior esset :
 Conjugibus quod nil nostris opus esse videtur.

NEC divinitus interdum , Venerisque sagittis ,
 Deteriore fit ut formâ muliercula ametur ;
 Nam facit ipsa suis interdum fœmina factis ,
 Morigerisque modis , et mundè corpore culto ,
 Ut facilè insuescat secum vir degere vitam.
 Quod superest , consuetudo concinnat amorem :
 Nam leviter quamvis , quod crebro tunditur ictu ,
 Vincitur in longo spatio tamen , atque labascit :
 Nonne vides etiam guttas in saxa cadentes
 Humoris , longo in spatio pertundere saxa ?

plus à négliger. On croit communément que l'union des époux doit se faire sur le modèle de l'accouplement des quadrupèdes , parceque dans cette attitude la situation horizontale de la poitrine , et l'élévation des reins , favorisent davantage la direction du fluide générateur.

MAIS il ne faut pas que la femme excite par des mouvements lascifs l'ardeur de son époux , et sollicite un épanchement immodéré qui l'épuise : ces mouvements sont un obstacle à sa fécondation , ils ôtent le soc du sillon et détournent les germes de leur but. Laissez aux courtisanes ces criminels artifices , pour éviter le désagrément des grossesses fréquentes , et pour rendre à leurs amants les plaisirs de l'amour plus délicieux. Nos épouses n'ont pas besoin de ces coupables transports.

QUELQUEFOIS , sans le secours des dieux , sans le carquois de Vénus , la femme la plus difforme se fait aimer : sa conduite , sa complaisance , ses innocents artifices accoutument aisément à son commerce , et l'habitude fait naître ensuite l'amour : car des coups réitérés , quoique faibles , triomphent avec le temps des corps les plus solides ; et nous voyons les gouttes de la pluie , qui tombent sur les rochers , en vaincre à la longue la dureté.

FIN DU LIVRE QUATRIÈME.

N O T E S

D U Q U A T R I È M E L I V R E.

Page 10. — ¹ Ces assemblages déliés, ces tissus imperceptibles parfaitement semblables aux corps dont ils sont les émanations, et que Lucrèce appelle *simulacra*, *effigiæ*; Épicure les nomme *ἰδωλα*, *τυποὶ*; Cicéron, *imagines*; Quintilien, *figuræ*; Catius, *spectra*. Ces simulacres se forment, selon Lucrèce, de deux manières, ou par une émanation de la superficie des corps, ou par une naissance et une coalition spontanée au milieu de l'atmosphère : ils ont trois usages; d'être 1°. les éléments des dieux; 2°. la source de nos idées; 3°. les causes de la vision. Lucrèce ne les considère dans ce livre que sous les deux derniers points de vue. Quelque défectueuse que soit cette théorie des simulacres, on ne peut s'empêcher d'admirer l'art avec lequel Épicure a su faire valoir une hypothèse aussi ridicule en apparence, la foule de probabilités sur laquelle il a établi l'existence de ses simulacres, et l'adresse avec laquelle il les a pliés à tous les phénomènes de la vision. Il fallait sûrement bien du génie et bien des ressources pour tirer un aussi grand parti d'une erreur. Et si l'on veut considérer quelles étaient les idées des anciens sur la vision, on verra que le système d'Épicure était le plus ingénieux, le plus fécond, le seul applicable à tous les cas possibles, et qui méritât que le fameux Gassendi, qui connaissait et savait juger l'antiquité, l'adoptât à l'exclusion de tous les autres.

Ibid. — ² Ces simulacres sont vraiment des *membranes*, des *pellicules* dans le système d'Épicure : ce ne sont pas seulement, comme quelques personnes le croient, des parties déliées qui s'échappent des corps en conservant toujours leur ordre primitif et leur rapport mutuel. Épicure admettait de plus une conti-

NOTES DU LIVRE IV. 223

nuité réelle entre ces particules qui, selon lui, sont liées les unes aux autres, et forment un tissu.

Texturas rerum tenues, tenuesque figuras.

Voilà pourquoi Lucrèce les compare à la dépouille des serpens et des cigales, et à la pellicule dont le veau se débarrasse en naissant. Voilà pourquoi le même poète distingue soigneusement entre les émanations qui se font par une sorte d'écoulement, par des particules disjointes et isolées, comme la fumée, la chaleur, etc. . . . et celles qui, détachées de la surface, ne rencontrant aucun obstacle qui puisse les diviser, se rendent à l'organe, sans avoir subi aucune décomposition.

At contrà tenuis summi membrana coloris
Cùm jacitur, nihil est quod eam discerpere possit.

C'est une expression hardie que *la membrane des couleurs*, mais elle est la seule qui puisse rendre l'idée de Lucrèce; et si elle est singulière, c'est que le système lui-même est singulier. Il est remarquable que, dans les principes d'Épicure, la sensation la plus délicate, celle de la vue, et la sensation la plus grossière, celle du toucher, soient produites l'une et l'autre par des surfaces, (car les simulacres ne sont effectivement que des surfaces); tandis que les sensations intermédiaires, telles que le son, l'odeur, etc. . . . sont excitées par de simples corpuscules émanés des objets extérieurs.

Page 14. — ³ On trouve dans toutes les éditions de Lucrèce, *pauca* au lieu de *parva*. Gassendi lui-même a adopté cette leçon. Il est évident que Lucrèce n'a pas voulu dire qu'il n'y a qu'un petit nombre de ces corpuscules placés à la surface, puisqu'il a dit quatre vers plus haut précisément le contraire :

Præsertim cùm sint in summis corpora rebus
Multa minuta;

et qu'il dira plus bas,

Tanta est mobilitas et eorum copia tanta !

Que signifierait donc ce *pauca* ? Lucrèce donnerait-il à entendre par-là, qu'il n'y a qu'un petit nombre de ces corpuscules qui puissent s'embarrasser, se faire obstacle, se déranger de l'ordre qu'ils avaient à la surface ? Cela est impossible dans ses principes. Il n'y aurait pas de raison pour qu'aucun d'eux changeât de situation relativement aux autres : d'ailleurs, si quelques-uns de ces corpuscules se dérangent, l'image est dès-lors mutilée ; la continuité de cette pellicule superficielle est interrompue ; il n'y a plus de représentation. Il faut donc nécessairement changer le *pauca* en *parva*, conformément à la correction de Creech ; alors le raisonnement de Lucrèce s'explique tout seul. Il annonce un principe qu'il prouvera quelques pages plus bas, que les atomes constitutifs des simulacres sont d'une finesse et d'une ténuité inconcevables.

Nunc age, quàm tenui naturâ constet imago
Percipe, et imprimis quoniam primordia tantùm
Sunt infrâ nostros sensus, etc.

Page 14. — ⁴ Lucrèce paraît faire entendre par ce vers, que les couleurs sont une partie même des corps ; et dans son second livre on a vu qu'il établit une doctrine toute contraire, et qu'il prétend que les couleurs n'existent que dans notre ame, ne sont que la sensation occasionnée par la réflexion des rayons du soleil, lib. ij, page 194 :

.....Nequeunt sine luce colores
Esse.

Pour accorder ces deux doctrines, il faut savoir qu'Épicure regardait les images par le moyen desquelles nous apercevons les objets, comme le résultat de deux espèces d'atomes ; les uns qui sont les émanations même de la surface des corps ; les autres

NOTES DU LIVRE I V. 225

qui ne sont que des corpuscules de lumière qui viennent s'y mêler. Les premiers sont joints les uns aux autres et forment un tissu ; les seconds sont des corpuscules isolés qui se disséminent dans les interstices de cette pellicule , et viennent après la réflexion frapper conjointement l'organe. C'est dans ce sens qu'il faut entendre ces deux vers du second livre , page 196 :

Cadaque pavonis, larga cùm luce repleta est,
Consimili mutat ratione obversa colores.

La différence des couleurs naît du différent mélange des corpuscules lumineux ; et cette différence de mixtion dépend de la chute directe ou oblique des rayons.

.....Propterea quòd
Rectâ aut obliquâ percussus luce refulget.

Épicure était tellement éloigné de regarder les couleurs comme inhérentes aux objets , que Lucrèce dit positivement dans son second livre , que les corps ne sont pas colorés pendant la nuit :

Qualis enim poterit cæcis color esse tenebris ?

ce que Virgile dit en d'autres termes dans le sixième livre de son *Enéide* , v. 272 :

.....Rebus nox abstulit atra colorem.

Pourquoi donc avoir fait honneur à Descartes de cette découverte , que la neige n'est pas blanche ? Ajoutons que les chimistes modernes regardent les couleurs comme inhérentes aux objets , et comme dépendantes de la substance inflammable qu'ils nomment *phlogistique* , et à laquelle ils attribuent toutes les couleurs des corps. La lumière , ou le feu élémentaire , n'est , selon eux , que le phlogistique détaché de sa base.

Page 14. — ' « Les théâtres des Romains étaient tendus de « rideaux , de tapisseries , de voiles dont les uns servaient à orner

« la scène ; d'autres à la spécifier ; d'autres à la commodité des
 « spectateurs. Ceux qui servaient d'ornement étaient les plus ri-
 « ches ; et ceux qui spécifiaient la scène représentaient toujours
 « quelque chose de la pièce qu'on jouait. Les voiles tenaient lieu
 « de couverture, et l'on s'en servait pour la seule commodité des
 « spectateurs, afin de les garantir des ardeurs du soleil. Catulus
 « imagina le premier cette commodité : il fit revêtir tout l'es-
 « pace du théâtre et de l'amphithéâtre de voiles étendus sur des
 « cordages qui étaient attachés à des mâts de navire, ou à des
 « troncs d'arbres fichés dans les murs. Ces mêmes voiles devin-
 « rent dans la suite un objet de luxe. Lentulus Spenter en fit faire
 « de lin d'une finesse jusqu'alors inconnue. Néron non-seule-
 « ment les fit teindre en pourpre, mais y ajouta encore des étoiles
 « d'or, au milieu desquelles il était peint monté sur un char ; le
 « tout travaillé avec tant d'adresse et d'intelligence, qu'il paraîs-
 « sait comme un Phébus qui, modérant ses rayons dans un jour
 « serein, ne laissait briller que le jour agréable d'une belle nuit. »
 Dictionn. Encyclopéd. art. *Théâtres des Anciens*.

Page 18. — ⁶ Voici le raisonnement de Lucrèce. En agitant légèrement les plantes qui exhalent une odeur piquante, on sentira qu'il en émane une grande quantité de corpuscules qui agissent sur nos organes, quoique leur action soit invisible. De cette expérience on sera en droit de conclure que les autres corps envoient aussi des émanations d'une autre nature qui, bien qu'insensibles, n'en existent pas moins. Voilà le vrai sens de cet endroit. *Simulacra* ne signifie point du tout les émanations des plantes dont il parle, comme les commentateurs paraissent l'avoir entendu ; c'est un mot consacré dans Lucrèce pour désigner les *simulacres*, les *effigies*, les membranes déliées auxquelles nous devons la vue des objets ; jamais il n'est employé pour signifier les autres espèces d'émanations. *Cassa sensu* veut dire *dépourvus de qualités sensibles*. Tels sont en effet les simulacres dans les

principes de Lucrèce ; ils n'agissent sur aucun de nos sens , pas même sur l'organe de la vue , puisqu'on ne peut les apercevoir isolés, et qu'ils n'affectent l'œil que par leur réunion.

Nec singillatim possunt secreta videri.

Ibid. — ⁷ Non-seulement les nuages peuvent donner une idée de la formation spontanée de ces simulacres , de ces spectres aériens : il y a même des auteurs anciens qui prétendent que , dans certains pays, ces émanations sont sensibles à l'œil. Diodore de Sicile rapporte qu'on voit quelquefois dans les régions de l'Afrique situées au-delà de Cirène, de pareilles formations spontanées. « Dans certains temps de l'année, dit-il, et sur-tout quand
« l'air est calme, on aperçoit dans l'atmosphère des amas de corpuscules qui se mêlent sous la forme d'animaux de toute espèce. Il y en a qui restent immobiles ; d'autres qui se meuvent
« rapidement : on les voit tantôt fuir, tantôt poursuivre, etc. . . » Pomponius Méla confirme le même phénomène, en parlant de la Mauritanie. Pline en dit autant de la Scythie. En effet, la chaleur peut, dans certains pays, rendre ces évaporations plus considérables et plus denses, au point de devenir sensibles aux yeux, La nature même du terrain peut encore y contribuer, comme on voit les *feux-follets* se former dans les endroits marécageux.

Page 20. — ⁸ Si l'on demande à Épicure , comment il se peut qu'avec des émanations aussi abondantes et aussi continuelles que celle qu'il suppose s'échapper sans cesse de la surface de tous les corps , ils ne soient pas épuisés en peu de temps : il répond 1°. que c'est une objection qui a lieu dans tous les systèmes , puisque, quelque hypothèse qu'on soutienne, il faut nécessairement en venir à des corpuscules interposés entre l'œil et l'objet aperçu , et qui émanent de quelque part, soit du soleil, soit des corps mêmes. Il répond 2°. que les corps s'épuisent en effet, et

que tout tend continuellement vers la destruction. Il répond enfin qu'il se fait un commerce, un échange continu d'émanations réciproques, que l'air, ce véhicule commun, porte sans cesse d'un corps à un autre, et qu'au moyen de ces compensations alternatives, l'épuisement se fait sentir moins vite; c'est ce que dit Lucrèce dans son cinquième livre, v. 277 et suivants:

.....Qui (*aër*) nisi contrà
Corpora retribuât rebus, recreetque fluentes,
Omnia jam resoluta forent et in aëra versa.

Page 26. — ⁹ Je crois qu'on ne sera pas fâché de trouver ici, en peu de mots, les divers systèmes imaginés par les anciens pour expliquer le mécanisme de la vision.

1°. Les Stoïciens pensaient que de l'intérieur de l'œil s'élançait à sa surface des rayons visuels qui poussent l'air, le compriment et l'appliquent contre les objets extérieurs: de sorte que, dans leur système, il se fait une espèce de cône dont le sommet est à la surface de l'œil, et la base posée sur l'objet aperçu. Or, disent-ils, de même qu'en tenant à la main un bâton, on est instruit, par l'espèce de résistance qu'on éprouve, de la nature du corps touché, s'il est dur ou mou, poli ou raboteux, si c'est de la boue ou du bois, de la pierre ou une étoffe: de même la vue, au moyen de cet air ainsi comprimé, est instruite de toutes les qualités de l'objet qui sont relatives à la vue; s'il est blanc ou noir, beau ou difforme, etc....

2°. Selon Aristote la chose se passait tout différemment: c'était la couleur même des objets extérieurs qui excitait, et, pour me servir de ses termes, qui réduisait à l'acte, la puissance d'être éclairé qu'a l'air, *perspicuum actu*: et à l'aide d'une propagation non interrompue dans l'air interposé entre l'objet et l'œil, l'organe était mis en vibration, et par son moyen, le *sensorium* intérieur ébranlé; d'où s'en suivait la perception des objets. Ainsi, dans les principes de ce philosophe, l'air fait la fonction du bâton, comme

chez les Stoïciens ; mais c'est l'objet extérieur, qui est la main, et l'œil, qui est le corps touché : au lieu que les Stoïciens regardent l'œil comme la main, et l'objet aperçu comme le corps touché. Ces deux explications sont donc l'inverse l'une de l'autre. Dans la première, le mécanisme de la vision commence par l'œil, et se termine aux objets extérieurs, par le véhicule de l'air ; dans la seconde, il commence par les objets extérieurs, et se termine à l'œil, aussi par le véhicule de l'air.

3°. Les Pythagoriciens réunissaient dans leur explication ces deux mécanismes si opposés. Ils croyaient que les rayons visuels élançés de l'œil, allaient frapper les objets extérieurs, et qu'ils étaient de là réfléchis vers l'organe : c'étaient des espèces de messagers, députés par l'œil vers les objets extérieurs, et qui, à leur retour, en rapportaient des nouvelles à l'organe.

Dans les principes d'Épicure tout se passait par des simulacres, des images, des effigies substantielles qui, en venant frapper l'œil, y excitaient la vision. C'était là que se bornait tout le mécanisme. Il n'était pas nécessaire que les simulacres traversassent les différentes humeurs des yeux, qu'ils ébranlassent la rétine, qu'ils affectassent le *sensorium* ; puisque l'ame, selon la doctrine d'Épicure, était dans les yeux comme dans le *sensorium*.

Dicere porrò oculos nullam rem cernere posse, etc. . . .

On voit que cette explication est peu anatomique.

Aussi les philosophes modernes expliquent beaucoup mieux tout le mécanisme de la vision. « Ils conviennent tous qu'elle se
 « fait par des rayons de lumière, réfléchis des différents points
 « des objets, reçus dans la prunelle, réfractés et réunis dans leur
 « passage à travers les tuniques et les humeurs qui conduisent
 « jusqu'à la rétine ; et qu'en frappant ainsi, ou en faisant une
 « impression sur les points de cette membrane, l'impression se
 « propage jusqu'au cerveau, par le moyen des filets correspon-
 « dants du nerf optique. » Encyclopédie, art. *Vision*. Ainsi, selon

230 NOTES DU LIVRE IV.

les modernes, nous n'apercevons non plus les objets, que par une image, une effigie, une représentation de cet objet. Mais cette image n'est pas une émanation substantielle de l'objet même, mais simplement une réunion vive et distincte de tous les rayons qui sont réfléchis de tous les points de l'objet, avec la couleur qui leur est propre. Qu'il se peigne sur la rétine une image parfaitement semblable en petit à l'objet aperçu, c'est un fait dont on ne peut douter après une expérience dont Descartes est l'auteur, et dont voici le procédé. « Après avoir bien fermé les fenêtres
« d'une chambre, et n'avoir laissé de passage à la lumière que
« par une fort petite ouverture, il faut y appliquer l'œil de quel-
« que animal nouvellement tué, ayant retiré d'abord, avec toute
« la dextérité dont on est capable, les membranes qui couvrent
« le fond de l'humeur vitrée, c'est-à-dire, la partie postérieure
« de la sclérotique, de la choroïde, et même une autre partie
« de la rétine; on verra alors les images de tous les objets de
« dehors se peindre très-distinctement sur un corps blanc, par
« exemple, sur la pellicule d'un œuf, appliquée à cet œil par
« derrière. » Les images des objets se représentent donc sur la rétine, qui n'est qu'une expansion de la substance médullaire du nerf optique, lequel nerf va lui-même se rendre dans le *sensorium commune*. Or, selon le système moderne, chaque point de l'objet étant peint sur l'expansion médullaire ou la *rétine*, il s'ensuit que l'impression de l'objet doit se faire sentir en entier et se rapporter au *sensorium*, qui est le siège général et commun des sensations; et tout le monde sait que telle est la loi de l'union de l'ame avec le corps, que certaines perceptions de l'ame sont une suite nécessaire de certains mouvements excités dans le corps. Voyez l'Encyclopédie, art. *Vision*, pag. 345-346, tome xvij.

Page 136. — ¹⁰ Toutes les éditions de Lucrèce portent *Quale sit ut videamus*, etc. . . . Quoique cette leçon fasse un sens, c'est une manière de parler si embarrassée et si extraordinaire dans Lu-

NOTES DU LIVRE IV. 231

crèce, que je n'ai pas balancé à y suppléer *Quare fit ut videamus*, qui est plus naturel, plus clair, et plus dans le goût du poète.

Page 154. — "*Egregius*, que je rends par *plus rare*, est pris ici dans sa vraie signification. Il est composé des mots *è grege*, et veut dire *hors du commun*. Il est encore bon de remarquer ici qu'*egregius* est au comparatif, quoique les faiseurs de *syntaxe* établissent comme un principe, que les adjectifs en *ius* n'ont ni comparatif ni superlatif.

Ibid. — "*Lucrèce* attaque ici les sceptiques. Au milieu des disputes dont les écoles grecques étaient la proie, de ces discussions éternelles sur le vrai et le faux, le juste et l'injuste, de ces questions métaphysiques et insolubles sur l'infini, l'éternité, l'espace, le vide et le plein, il s'éleva une secte d'hommes qui, voyant l'erreur et la vérité confondues parmi des sophismes et des arguments sans fin, en conclurent à tort qu'il n'y a point de vérité générale, ni propre à obtenir l'assentiment unanime de tous les hommes. Ils eurent le sort de ceux qui, préférant la neutralité dans les troubles civils, aliènent à la fois les deux partis. Les athées combattirent des hommes indifférents qui ne reconnaissaient pas de dieux. Les superstitieux s'échauffèrent contre des hommes réservés qui ne niaient pas leurs fables. Le grand principe sur lequel se fondaient les sceptiques, était qu'il n'y a pas de proposition tellement évidente, qu'elle ne conduise de proche en proche à quelque chose d'obscur et d'incompréhensible; qu'il en est du monde métaphysique comme du monde physique; que s'il est impossible de remuer le bras, et d'émouvoir légèrement l'air, sans que cette impression se fasse sentir jusqu'aux extrémités de la Nature, il n'est pas possible non plus d'agiter une seule question qui ne tienne au système entier des connaissances humaines, et qui ne soit environnée, pour ainsi dire, de fils imperceptibles qui, par des filaments qui vont toujours

232 NOTES DU LIVRE IV.

en se multipliant et en se compliquant de plus en plus, ne se perde dans un labyrinthe de discussions interminables. Mais, ou ils ne voyaient pas, ou ils feignaient de ne pas voir que toutes ces incertitudes aboutissent nécessairement dans chaque ligne de connaissance à une proposition évidente, et qu'on ne peut, sans pusillanimité ou sans mauvaise foi, méconnaître ces points lumineux qui brillent au milieu des ténèbres. N'était-ce pas pour cette raison que Platon avait détaché de la chaîne de nos connaissances, certaines idées essentiellement vraies dont il avait fait des êtres vivants, des substances intelligentes, des espèces de *sous-divinités* intermédiaires entre l'homme et l'être suprême ?

Page 154. — ¹³ Ce vers signifie mot à mot, *un homme qui marche à reculons sur la tête*; métaphore peu élégante, à laquelle je me suis cru obligé de suppléer l'idée simple.

Page 158. — ¹⁴ Lucrèce attaque ici Pythagore, Platon et Aristote; non que ces philosophes prétendissent que le son fût une chose incorporelle, mais parcequ'ils croyaient, comme les physiologistes modernes, que dans tout le mécanisme de l'ouïe il ne s'émanait rien du corps sonore; que ce n'était qu'une agitation de l'air qui se communiquait à l'oreille, *valida percussio aëris*, selon Platon; *percussio aëris*, selon Aristote; et selon Sénèque, Nat. quæst. lib. ij, cap. 6, *intensio aëris, ut audiatur, linguæ formata percussu*. Au lieu qu'Épicure regardait le son comme une émanation réelle du corps sonore même, émanation beaucoup plus considérable, et, pour ainsi dire, plus substantielle que celles dont résultent les simulacres de la vision, puisque les dernières n'épuisent point les substances dont elles se détachent; au lieu que les émanations qui forment le son affaiblissent et épuisent, suivant lui, les corps sonores.

Multa loquens quoniam amittit de corpore partem.

NOTES DU LIVRE I V. 233

Une autre différence qu'il établit encore entre le son et la vue, c'est que les corpuscules, dont résulte le son, pénètrent l'organe, *Vox omnis in aures INSINUATA*; au lieu que les simulacres frappent seulement l'organe, s'appliquent, pour ainsi dire, sur l'œil, et, en vertu de cette seule apposition, excitent la sensation de la vue. Mais un rapport de conformité entre ces deux espèces d'émanations, c'est que, de même que pour nous procurer la vue des objets, les simulacres doivent se réfléchir à l'œil dans tout leur entier, les corpuscules sonores doivent aussi s'introduire en entier dans l'organe, *Vox OMNIS in aures insinuata*, etc.

Page 162. — " Voici quelle était la propagation du son, selon Épicure. Quand la voix sort de la bouche, ou quand le son part d'un corps sonore quelconque, le tissu des corpuscules qui en émanent, par une suite de la compression que doivent nécessairement causer les efforts qu'on fait, ou pour parler, ou pour produire un son quelconque, se divise et se subdivise à l'infini en molécules, toutes plus petites les unes que les autres, et parfaitement semblables entre elles et à l'émission primitive : d'où il arrive à la vérité, que chaque auditeur n'entend pas le même son ou la même voix individuelle, mais un son ou une voix parfaitement semblables; et selon qu'on est plus éloigné de la source même du son, chaque molécule ayant subi plus de subdivisions, doit être plus petite, et par conséquent moins sensible. Lucrèce se sert, pour faire sentir ce mécanisme, de la comparaison d'une étincelle qui se divise en un grand nombre d'autres étincelles plus petites. Plutarque emploie un autre image qui donne une idée encore plus claire de cette formation et de cette propagation du son : il compare le son à l'eau contenue dans un arrosoir, qui en tombant se subdivise en un nombre de gouttes d'eau d'autant plus considérable, qu'elle tombe de plus haut.

Ibid. — ¹⁶ Le mot *imagine*, qu'emploie ici Lucrèce, n'a pas été

234 NOTES DU LIVRE IV.

choisi sans dessein. C'est une expression métaphorique, tirée des images réfléchies par les miroirs. En effet, dans les principes d'Épicure, il y a un grand rapport entre le mécanisme de l'ouïe et celui de la vue. Dans l'un et dans l'autre cas, il se détache des corpuscules de l'objet vu ou entendu. Ces corpuscules, ou vont frapper directement l'organe qui leur est consacré, ce qui fait une vision ou une audition directe, ou meurent dans l'air, ou vont se briser contre des corps qui n'ont point d'analogie avec eux, ou en rencontrent d'autres dont la conformation est telle, que leur tissu se réfléchit tout entier et sans souffrir aucun dommage, ce qui fait une vision ou une audition reflexe, par le moyen des miroirs ou des échos. Lucrèce ne pouvait donc choisir une métaphore plus juste. C'est aussi le même rapport que Virgile avait en vue quand il dit, *Georg. lib. iv, v. 50* :

Saxa sonant, vocisque offensa resultat imago.

Ajoutons que, comme les images se réfléchissent de miroirs en miroirs,

Fit quoque de speculo in speculum ut tradatur imago,

les sons se réfléchissent aussi de rochers en rochers, de collines en collines :

.....*Ita colles collibus ipsis
Verba repulsantes, iterabant dicta referre.*

Page 164. — '7 D'où peut être née l'opinion qui a peuplé de nymphes ou d'intelligences les montagnes, les forêts, les rochers, les cavernes ? Il paraît que la peur y a contribué beaucoup. Un homme qui se trouve seul au milieu d'une forêt, ou sur une haute montagne, se sent saisi d'une espèce d'émotion ou d'étonnement dont il n'est pas le maître : dans cette situation délicate, le souffle d'un zéphir, le mouvement d'un arbre, le son renvoyé par un

écho, sont autant de phénomènes dont il est puissamment affecté : il croit voir et entendre des objets extraordinaires. Si la nuit vient à le surprendre dans ces circonstances, l'illusion augmente, tout s'agite autour de lui, tout est animé, tout l'effraye. Il n'en a pas fallu davantage pour supposer des esprits ou des génies partout. De même que le peuple, en pareil cas, croit encore voir et entendre des lutins, des sorciers, le sabbat et le reste ; ainsi les Grecs ont cru voir et entendre des nymphes et des génies, et l'ont assuré fort sérieusement. Cette note est prise de *l'Origine des Dieux du Paganisme*, par M. Bergier, tome ij, part. iij, page 45.

Page 166. —¹⁸ L'explication que Lucrèce donne ici de la sensation du goût, est exactement conforme à celle qu'en donnent les physiologistes modernes : ils ont poussé plus loin les détails anatomiques sur l'organe du goût, les détails chimiques sur la décomposition des corps savoureux ; mais le mécanisme est le même, ils partent du même principe qu'Épicure : ils regardent, ainsi que lui, la langue et l'intérieur du palais, comme les principaux organes du goût, comme les gourmets, pour ainsi dire, et les échansons de l'œsophage et de l'estomac. Mais ils connaissent mieux la contexture de ces organes : ils remarquent sur la langue trois espèces d'éminences ; 1°. de petites pyramides, ou plutôt des poils assez gros vers la base, et qui sont en forme de cône dans les bœufs ; 2°. de petits champignons qui ont un col assez étroit, et qu'on ne saurait mieux comparer qu'aux extrémités des cornes des limaçons ; 3°. des mamelons aplatis, percés de trous. L'usage des petits poils est de rendre la langue plus hérissée, et capable de nettoyer en un moment le palais. Les champignons ne sont que des glandes dont il transsude une liqueur propre à délayer les aliments. Il paraît que c'est proprement dans les mamelons criblés que consiste l'organe du goût et la distinction des saveurs. Ils se trouvent non-seulement sur la langue, mais encore dispersés dans le palais, dans l'intérieur des joues,

236 NOTES DU LIVRE IV.

dans le fond de la bouche. Voilà pourquoi on ne perd pas le goût pour avoir perdu la langue. Cependant la langue est le principal organe de cette sensation : ses divers mouvements excitent la sécrétion de la lymphe qui abreuve les mamelons, ouvrent les pores qui y conduisent, et déterminent les sucs savoureux à s'y introduire. Voyez l'Encyclopédie, art. *Goût* (physiolog.) tome vij.

Lucrèce dit que la saveur se borne à l'extrémité du palais. Ce principe, quoique généralement vrai, n'est pas sans restriction, puisque Philoxène, ce fameux gourmand de l'antiquité, contemporain de Denis le tyran, souhaitait d'avoir le cou long comme une grue, pour mieux savourer les vins.

L'objet du goût est toute matière du règne végétal, animal, minéral, mêlée ou séparée, dont on tire par art le sel et l'huile, et conséquemment toute matière saline, savonneuse, huileuse et spiritueuse.

Quant à la manière dont Lucrèce explique pourquoi les mêmes aliments n'agissent pas de la même manière sur différents animaux, ni sur le même animal dans des circonstances différentes, on ne peut lui reprocher que de n'avoir pas fait assez d'attention aux nerfs qui sont, à proprement parler, le siège de la sensibilité, comme il le reconnaît lui-même dans son second livre, page 204, v. 1 et 2 :

.....Nam sensus jungitur omnis
Visceribus, nervis, venis, etc.

Page 170. — ¹⁹ En effet, Lucrèce a dit dans son second livre, page 168, v. 11 et suiv.

Sed quòd amara vides eadem, quæ fluvida constant,
Sudor uti maris est, minimè mirabile habendum :
Nam quod fluvidum est, è lævibus atque rotundis
Est ; at lævibus atque rotundis mista doloris
Corpora.

NOTES DU LIVRE IV. 237

Page 174. — ²⁰ Le coq était honoré chez les Romains, parcequ'il avertit du retour du soleil, *Quod tepidum vigili provocat ore diem*, dit Ovide, Fast. lib. j. On voit que ce culte était nécessairement lié à celui du soleil et du feu en général. Les anciens Perses et les Guèbres modernes le révèrent pour la même raison. Il était chez les Romains l'emblème de *Janus*, le dieu du temps. Il est parmi nous l'emblème de saint Pierre, quoique pour une autre raison. Dans l'Edda il est dit que le coq avertira les dieux de l'arrivée des géants. Voyez Edda, fab. xx, dans la note.

Page 176. — ²¹ On pourrait reprocher à Épicure d'avoir eu recours à une nouvelle espèce de simulacres, pour expliquer la génération des idées qui, n'étant que la conscience même de nos sensations, ne doivent pas être produites par un autre mécanisme que la sensation. Il multiplie donc les êtres sans nécessité. Ces compositions, ces combinaisons de simulacres qu'il suppose se faire dans l'atmosphère, pourraient également avoir lieu dans l'ame, ou plutôt dans le corps même. Il est certain que toute cette théorie d'Épicure est bien faible et bien puérile; aussi ses adversaires l'ont-ils tous attaqué de ce côté. Écoutons Cicéron, lib. j, de Nat. Deor. *Quid est quod minus probare possint, quam omnium in me incidere imagines Homeri, Archilochi, Romuli, Numæ, Pythagoræ, Platonis; nec eâ formâ quâ illi fuerint? Quomodo ergo illi et quorum imagines? Orpheum poetam docet Aristoteles nunquam fuisse, et hoc orphicum carmen Pythagorici serunt cujusdam fuisse Cecropis. At Orpheus, id est, imago ejus, ut vos vultis, in animum sæpe meum incurrit. Quid quòd ejusdem hominis in meum alia, alia in tuum? quid quòd earum rerum quæ nunquam omninò fuerunt neque esse potuerunt, ut Scyllæ, ut Chimæræ? Quid quòd hominum, locorum, urbium earum quas nunquam vidimus?* etc. . . . Mais, pour que ces reproches eussent du poids, il eût fallu que les détracteurs d'Épicure apportassent eux-mêmes une explication plus raisonnable. Mais la génération des idées a tou-

238 NOTES DU LIVRE IV.

jours été dans tous les systèmes l'écueil des plus grands génies. Brucker a fait un livre qui a pour titre *Histoire philosoph. de la Doctrine des idées*. C'est le tableau le plus humiliant de l'esprit humain ; et si nous voulons nous rendre justice, nous conviendrons que les idées innées de Descartes, l'harmonie préétablie de Leibnitz, et les idées divines de Malebranche, ne prêtent pas moins le flanc au ridicule, que les simulacres d'Épicure.

Page 180. —²² Voici le raisonnement de Lucrèce, dont la marche est un peu brusque et difficile à suivre. On lui demande comment il se peut que les simulacres destinés à la pensée, viennent aussitôt que nous le voulons présenter à notre esprit les images des objets de toute espèce. Il répond qu'il y a une foule innombrable de ces simulacres ; que chaque instant est subdivisé en un grand nombre d'autres instants insensibles, auxquels correspond une infinité de simulacres de toute espèce, telle qu'ils sont en quelque façon à nos ordres, et que nous n'avons que la peine de choisir. Car enfin, ajoute-t-il, il n'est pas plus nécessaire que la Nature forme exprès des simulacres, quand nous voulons penser, qu'il n'est nécessaire qu'elle leur ait appris les règles de la danse, quand nous les voyons en songe déployer leurs bras, mouvoir leurs membres avec souplesse, etc. . . . Ces deux phénomènes sont la suite du même mécanisme, et s'expliquent par la multitude étonnante de simulacres qui se succèdent en nous sans interruption. Mais, objecte-t-on encore à Épicure, s'il y a un si grand nombre de simulacres, pourquoi n'avons-nous pas au même instant une foule innombrable d'idées de tous les genres ? C'est, répond Lucrèce, que ces simulacres ne sont aperçus que quand l'âme y fait attention, *se contendit acuté* ; sans cela ils sont perdus pour elle. Il en est des yeux de l'âme comme de ceux du corps, qui ne voient que les objets vers lesquels ils se dirigent.

Page 184. —²³ Pour entendre ce vers, il faut faire attention à

la signification de *præposterus*, adjectif composé de *præ* et de *post*, et qui, suivant la force de son étymologie, veut dire mettre devant ce qui doit être après, et après ce qui doit être devant. Ainsi Lucrèce veut dire que, par de pareilles interprétations, on renverse la succession respective des causes et des effets, c'est-à-dire qu'on prend pour cause ce qui est effet, et pour effet ce qui est cause.

Page 190. — ²⁴ Tous les anciens philosophes ont regardé, ainsi qu'Épicure, le sommeil comme un commencement de mort. Quelque système qu'ils aient adopté sur la Nature de l'ame et son union avec le corps, ils se sont tous accordés en ce point, d'attribuer, chacun selon ses principes, la même cause au sommeil qu'à la mort. Alcméon attribuait le sommeil à la retraite du sang vers la région du cœur, et prétendait que, quand tout le sang se retirait ainsi, la mort s'ensuivait. Empédocle, qui faisait naître le sommeil d'un refroidissement modéré de la chaleur du sang, croyait que ce refroidissement, en devenant total, occasionnait la mort. Diogène, qui assignait pour cause du sommeil la retraite de l'air, qui des veines où il est disséminé reflue dans la région du ventre et de la poitrine, pensait que si toutes les particules d'air se retiraient sans exception, la mort était inévitable. Platon et les stoïciens, qui attribuaient le sommeil au ralentissement de l'activité des esprits animaux, soutenaient qu'on mourait quand ce ralentissement dégénérait en une immobilité totale. En un mot, le sommeil était regardé comme une mort suivie d'une résurrection. *Latet mens oppressa somno*, dit Lactance, *tanquam ignis obducto cinere sopitus; quem si paulatim commoveris, rursus ardescit et quasi evigilat*. Lib. de Opif. c. 18. Ce que dit plus bas Lucrèce :

.....Cinere ut multâ latet obrutus ignis,
Unde reconfhari sensus per membra repentè
Possit, ut ex igni cæco consurgere flamma.

Page 200. — ²⁵ Ne se pourrait-il pas que Lucrèce réunit ici dans le même tableau les effets que produisent les songes sur les deux sexes; que *è corpore quòque*, désignât à la fois les simulacres d'un jeune homme et ceux d'une jeune fille; que ces deux expressions *præclari vultûs pulchrique coloris* confirmassent aussi la même distinction; et qu'enfin ce dernier vers *Profundant fluminis ingentes fluctus vestemque cruentent*, signifiât d'un côté l'épanchement séminal, et de l'autre la première éruption des règles, excitée, dans une jeune fille, à l'occasion d'un songe? *Cruentare* doit-il s'entendre seulement de la semence? n'indique-t-il pas un écoulement d'une autre nature? J'avais traduit d'abord ce morceau tout différemment :

« Des simulacres émanés des corps de l'un et de l'autre sexe se
 « présentent à l'ame sous les traits d'un aimable adolescent ou
 « d'une beauté touchante, provoquent les organes consacrés à la
 « génération, ouvrent à l'imagination ardente le sanctuaire de
 « la volupté, et excitent soudain, ou un épanchement séminal
 « abondant, ou les flots de pourpre qui annoncent la maturité. »

Mais l'autorité de tous les commentateurs, et l'autorité infiniment plus respectable de personnes de goût qui ont tous penché pour l'autre sens, m'a décidé à le préférer.

Ibid. — ²⁶ Cette opinion d'Épicure, que le fluide générateur est un écoulement de toutes les parties du corps, une espèce de contribution générale de tous les membres pour la formation d'un nouvel être, était aussi le système de Démocrite son maître, qui, dans Plutarque, dérive la semence *ἀφ' ὅλων τῶν σωμάτων*, *ex corporibus totis*, « du corps tout entier. » Hippocrate, lib. de Genit. est aussi du même avis: *Genituram secerni ab universo corpore et ex solidis mollibusque partibus, et ex universo totius corporis humido, pronuntio*. Et voilà certainement ce que veut dire Lucrèce dans ce vers si énergique, *Membra voluptatis dum vi labefacta liquescunt*. « Les membres ébranlés par la secousse du plaisir, se fondent

NOTES DU LIVRE IV. 241

« tous en une liqueur créatrice. » Aristote appelait aussi la semence *excrementum*, *ultima concoctionis residuum*.

Page 208. —²⁷ *Thalassina* vient du mot grec *θάλασσα*, *mare*, et veut dire une étoffe de *couleur de mer*; expression qui ne serait ni élégante ni très-intelligible dans notre langue.

FIN DU SECOND VOLUME.